John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v.13

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME XIII.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS 22.6
V. 13

LIVRES ANALOGUES.

Vie de Frédéric II, accompagnée de remarques, pièces justificatives et d'un grand nombre d'Anecdotes. Strasbourg, 1788. 4 volumes.

Lettres servant de Supplément et de correctif au précédent ouvrage, avec un grand nombre de faits et d'anecdotes qui n'ont point encore été publiés, par le même auteur. II volumes. *Sous presse.*

Tableau des guerres de Frédéric le grand avec une planche supérieurement gravée représentant 26 combats essentiels donnés dans les trois guerres de Silesie, par M. Müller, Capitaine-Ingénieur-prussien, in-4. *Potsdam.* Cet ouvrage peut servir à l'intelligence de la partie militaire de la Vie de ce grand Roi.

De la Monarchie prussienne, par M. le comte de Mirabeau. 8 vol. et Atlas.

Essai sur la vie de Frédéric II, par l'Abbé Denina. 8 II vol.

CORRESPONDANCE.

LETTRES

DU MARQUIS D'ARGENS

AU ROI.

SIRE,

J'AI retardé de deux ou trois jours d'écrire à Votre Majesté pour pouvoir lui faire un détail circonstancié de tout ce qui m'est arrivé jusqu'au moment que je suis parti de l'armée, pour aller à Liège reprendre ma compagne de voyage, et continuer ma route pour Paris en passant par Bruxelles.

Ne recevant pas mes passe-ports à Wésel, après les avoir attendus cinq jours, je partis pour Aix-la-Chapelle, où à peine je fus arrivé que je les reçus par un estafette que m'envoya Mr le Maréchal de Dossow.

D'Aix-la-Chapelle je me rendis à Liège avec une escorte de dix hommes que me don-

nèrent les Autrichiens, et qui vint de leur camp me prendre à Aix. En arrivant à Liège, j'y laissai Marianne, et je vins avec une escorte jusqu'au camp. Je m'adressai le même jour à Mr de Puisieux, miniſtre des affaires étrangères, qui me fit beaucoup de politesses, et qui m'en a toujours fait pendant mon séjour à l'armée. Il me présenta le lendemain au Roi, qui me reçut très-gracieusement. Il se mit à rire en me voyant, et dit à Mr de Puisieux assez haut: *voyez donc comme il ressemble à son frère.* Il me demanda ensuite des nouvelles de la santé de V. M., quand j'étois parti de Berlin, etc.

Le jour que je fus présenté au Roi, je dînai chez le maréchal de Saxe, le lendemain chez le duc de Richelieu, le surlendemain chez Mr d'Argenson, ministre de la guerre, et hier chez Mr de Puisieux. Aujourd'hui, sixième jour de mon arrivée, je suis parti de l'armée, et c'est de Liège que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. Le Roi m'a fait donner un passe-port, qu'il a signé de sa main, et j'ai un ordre du miniſtre pour prendre des escortes jusqu'à Bruxelles. On m'a promis toute la justice possible pour mes affaires; enfin tout va fort bien, excepté

le présent que je n'aurai qu'après que Mr de Puisieux aura parlé à Mr le Chambrier; encore faut-il pour cela que V. M. apprenne à ce dernier quelle est sa volonté à ce sujet. Voici l'explication de cette énigme. Le bon Valory, qui me hait cordialement, je ne sai pas pourquoi, a eu la bonté d'écrire que le présent que le Roi feroit, ne devoit point être pour moi, qui n'étois porteur de la lettre de V. M. que *par accident*, mais qu'on devoit le donner à l'écuyer qui conduisoit les chevaux. Sur cela, lorsque je partis, Mr de Puisieux me parla naturellement; il me dit qu'il étoit dans un grand embarras; qu'il voyoit d'un côté que portant la lettre de V. M., votre intention paroissoit être que ce fût moi qui eût le présent, mais que d'un autre côté il voyoit que Mr de Schwérin conduisoit les chevaux, que dans ce doute il seroit bien aise que Mr le Chambrier lui dît un mot. Je répondis à Mr de Puisieux que je m'estimois si heureux d'exécuter les ordres de V. M., que je ne pensois point au présent dont il me parloit; que comme cependant V. M. pourroit penser que c'étoit, ou parce que je n'avois point été agréable au Roi, ou parce

que j'avois pu faire quelque faute que je n'avois point reçu le présent, je le priois de permettre que je vous écrivisse naturellement ce qu'il m'avoit dit; il me répondit que je lui ferois plaisir, et que je le tirerois d'embarras. Voilà, Sire, de quoi il est question. C'est la réponse de Mr le Chambrier qui décidera cette affaire. Je supplie V. M. de ne jamais disputer de belles-lettres avec Valory, car je crois qu'il ne me hait que parce que je n'ai pas été de son avis.

J'ai vu ici Mr le duc de Richelieu; il m'a dit qu'il avoit appris par la voie des ministres que V. M. avoit été mécontente de lui, lorsqu'il étoit à Dresde : il a ajouté qu'il avoit écrit à ce sujet une lettre au comte de Rottembourg, qu'il chargeoit de le justifier auprès de V. M. J'ai répondu à cela que j'ignorois absolument de quoi il étoit question, et que V. M. ne m'en avoit jamais parlé.

La perte des François dans la dernière bataille est plus considérable que celle des alliés; les premiers ont eu la victoire, mais il leur en coûte deux mille hommes de plus qu'à leurs ennemis.

Mr de Lœwendal fait le siège de Bergen-op-Zoom ; les trois quarts des gens disent à l'armée qu'il ne réussira pas, et peut-être le souhaitent-ils, car ils ne s'aiment guères entr'eux.

J'espère que V. M. voudra bien m'apprendre s'il y a rien dans ma conduite qui lui déplaise. Je prends la liberté de lui envoyer cette lettre par la voie de son Résident à Aix-la-Chapelle, dans la crainte que celle que je lui adresse en droiture ne s'égare, les postes ici étant souvent en confusion et mal réglées. Je suis avec un profond respect, etc.

A Liège ce 1 Juillet 1747.

SIRE,

JE suis arrivé à Paris depuis trois jours ; j'y ai trouvé une lettre de Mr Darget dans laquelle il me dit que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de Stettin. J'ai été assez malheureux pour ne point recevoir sa lettre ; apparemment elle sera arrivée à Wésel, lorsque j'en étois déja parti.

En partant de Liège j'ai passé par l'armée françoise une seconde fois ; de là j'ai été à Bruxelles, où j'ai trouvé Mr le Chambrier qui étoit sur son départ ; il pourra instruire V. M. de ma conduite et des marques d'amitié qu'on m'a témoignées.

J'ai vu à l'armée la comédie ; rien n'est plus pitoyable, les acteurs ne jouent point du tragique et estropient le comique. Le nommé Drouillon, dont on a parlé à V. M., est un comédien détestable ; sa femme, qui joue les amoureuses, vaut beaucoup mieux que lui ; elle est cependant mauvaise et passe pour telle dans une troupe misérable, les bons acteurs ayant resté dans les villes principales du royaume et n'ayant pas voulu aller courir les champs. Il y a ici à Paris quelques comédiennes de province, qui n'ayant pu trouver des troupes, cherchent à se placer ; elles ne valent guères mieux que celles que j'ai vues à l'armée. Il est venu ce matin chez moi une nommée de Barnaud, qui s'est présentée pour jouer les premières amoureuses ; elle a quarante ans, il lui manque cinq ou six dents, & elle est d'une figure aussi aimable que Madame de Hauteville.

Je n'ai pas manqué, Sire, de lui promettre que je vous instruirois de l'envie qu'elle a d'aller à Berlin, et je m'acquitte de ma promesse. Je rapporte tout ceci à V. M., pour lui faire sentir la nécessité de patienter encore quelque temps. Je trouverai ou à Rouen, ou à Lyon, ou à Marseille, ou à Strasbourg quelque excellent sujet; c'est là où il le faut chercher, ailleurs il n'y a que le rebut des troupes de ces villes. Quant au théâtre de Paris, il est impossible d'en faire sortir des acteurs sans des sommes considérables, et l'on en peut trouver en province d'aussi bons. J'attends fur cela la réponse de V. M.

La Muse de la danse est arrivée en fort bonne santé à Paris; je l'ai remise à sa cousine la Salé : je suis fort content de sa conduite; elle a refusé de danser à l'armée, malgré les sollicitations de plusieurs seigneurs qui l'ont vue et reconnue à Liège; il faut qu'elle continue de même à Paris. La Laurette n'est point ici, et n'y a point été; j'ajouterai à cela que l'opéra manque totalement de sujets, et qu'excepté la Camargo, qui a quarante trois ans, il n'y a que des danseuses du troisième ordre, bien inférieures à la petite Lani. Je supplie

V. M. d'être persuadée que je ferai sur tout cela ce qu'il faut.

Je compte voir demain Vanloo et sa femme ; je veux leur plonger le poignard dans le sein et leur faire connoître ce qu'ils ont perdu. Ce sont des imbécilles qui se sont laissé séduire par les discours de plusieurs personnes qui ne connoissent ni Berlin ni V. M. Si elle est toujours dans le dessein d'avoir un grand peintre, je lui en ferai avoir un à bien meilleur marché que Vanloo, aussi fameux et aussi bon que lui. V. M. peut choisir entre Natoire (c'est aujourd'hui le premier peintre de Paris) et Pierre ; ce dernier est élève de le Moine, a parfaitement le goût du dessein et du coloris de son maître ; ses tableaux sont fort estimés ; il n'a que trente cinq ans. V. M. peut s'informer de Schmidt de son mérite. Ces deux peintres forment avec Vanloo la première classe ; les meilleurs de Paris auprès d'eux ne sont que de la seconde. Je vis hier Voltaire ; il m'a paru fort charmé de revoir son ami Isaac ; il a voulu me mener chez Madame de Pompadour, qui est dans une maison de campagne aux portes de Paris ; mais mes affaires me retenant à Paris, je l'ai prié de

différer de quelques jours. On a jugé il y a deux jours son affaire avec Thévenot, violon de l'opéra ; les dépens ont été compensés et les mémoires de Thévenot flétris et supprimés comme calomnieux. Voltaire n'est pas content de l'arrêt, et il a raison.

J'ai soupé dans une des meilleures maisons de Paris avec Mr de Mairan ; c'est un petit homme fort doux, d'une grande politesse, qui parle avec beaucoup d'aisance, qui dit de fort bonnes choses et n'a rien de l'encolure du géomètre ; il y a autant de différence de sa conversation à celle de Mr Euler, qu'il y en a entre les écrits d'Horace et ceux du savantissime et pédantissime Wolfius. J'ai fait connoissance avec l'abbé Bernis chez Madame d'Argental, nièce du Cardinal de Tencin ; c'est un aimable homme, il doit me remettre deux petites pièces charmantes, que j'enverrai par le premier courrier à V. M.

Paris est très-brillant, et l'on ne s'y apperçoit point de la guerre. On continue d'y faire des recrues avec assez de facilité, et on lève dans le royaume cinquante bataillons qui encore seront habillés et armés pour le mois de Mars.

Je travaille à mes affaires, et j'espère que grâce à la protection de V. M. elles se termineront promptement et heureusement. J'ai déja pris quelques arrangemens avec mon frère, qui est pénétré des obligations qu'il a à V. M. Le Roi vient de lui accorder l'agrément d'une charge de Président à mortier et lui en a fait expédier *gratis* les patentes; c'est une récompense très-considérable. Je commence à croire volontiers qu'il faut qu'il ait couru quelque risque d'être pendu, et que les plaisanteries de l'hiver passé n'étoient pas sans fondement; il assure cependant n'avoir jamais été en danger d'essuyer aucune avanie, et il continue à se louer beaucoup des Anglois: je crois qu'il sera bientôt employé dans quelque cour; c'est une raison de plus pour presser la conclusion de mes affaires: je regarde le moment où elles finiront comme bien heureux, puisque ce sera celui où je partirai pour aller faire ma cour à V. M. et revoir le meilleur maître du monde.

Mr Darget me marque que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire deux fois. Je n'ai point été assez heureux pour recevoir aucune de ses lettres. Je la supplie de m'apprendre où est-ce

qu'elle me les a adressées, pour que je puisse les retirer et de vouloir adresser celles dont elle m'honore, *à mon Chambellan le Marquis d'Argens, à l'hôtel de Strasbourg, rue du sépulcre, faubourg saint Germain, à Paris.*

Je n'ai point encore été à la comédie italienne, ni à la françoïse, mais j'ai vu déja deux fois l'opéra, ayant la loge du duc de Duras, autrefois duc de Durfort, dont j'ai la clef; cela m'évite une dépense considérable. V. M. voit que les anciennes connoissances servent toujours, et que l'office que je chantai à Philipsbourg chez le duc de Richelieu, m'est encore utile aujourd'hui. J'ai trouvé l'opéra très-foible, eu égard à ce que je l'avois vu. Toutes les chanteuses sont médiocres. La le Mauve et la Pelissier n'y sont plus; les danseurs, excepté Duprés, qui vieillit cependant, sont mauvais. J'ai déja parlé à V. M. des danseuses. Il y a une haute-contre; c'est ce que les Italiens appellent un *contr'alto*, qui est la plus belle voix que j'aie ouïe de mes jours. Ce musicien s'appelle Gelio. On joue un opéra de Rameau, qui m'a paru au dessous du médiocre; ce n'est ni de la musique françoise, ni de la musique italienne.

Il ne paroît ici aucun livre nouveau, que quelques misérables brochures de politique, où il n'y a pas le sens commun. Voltaire fait une épître sur la bataille donnée en dernier lieu auprès de Maëstricht, elle est imprimée; mais il la désavoue, et prétend ne l'avoir point faite ainsi qu'elle paroît; je ne l'envoie point à V. M., parce que je ne doute point qu'elle ne l'ait déja reçue par le canal de Thiriot.

J'ai l'honneur, etc.

A Paris, ce 15 Août 1747.

SIRE,

J'AI reçu par la voie d'un banquier une des deux lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle me permettra de lui dire qu'elle me soupçonne à tort d'être paresseux. Depuis un mois que je suis à Paris, j'ai entièrement fini mes affaires, mes parens ont enfin pris considération, il ne s'agit plus que des engagemens que je dois prendre avec eux, pour éviter de retomber à l'avenir dans le même inconvénient. Ils m'offrent de me céder par contrat

public, tels fonds que je voudrai; sur lesquels fonds seront hypothéqués mes revenus. Cela est pour moi si important, que quoiqu'il y ait trois cents lieues pour aller ou pour revenir de Provence à Paris, je pars en poste pour Aix à la fin de ce mois; je serai de retour vers la fin de Septembre à Paris; j'en partirai le premier d'Octobre, et allant en poste j'arriverai le quinze à Berlin; ainsi Mlle Cochois y sera plus de six semaines avant l'opéra. La Laurette ne vient point ici; elle s'est engagée à Londres: on a fait jouer quelques ressorts pour engager la Cochois à entrer à l'opéra; mais ils ont été inutiles; elle a même refusé de danser. D'ailleurs, j'ai déclaré ici publiquement qu'elle étoit engagée. Enfin je réponds à V. M. de cette affaire. Le duc de Richelieu est arrivé à Paris depuis trois jours. Il va à Gènes. J'aurois été avec lui jusqu'en Provence, mais il reste encore une douzaine de jours à Paris et pendant ce temps-là je serai déjà arrivé à Aix; ainsi je n'irai point avec lui.

J'ai été dîner il y a quelques jours à Passy chez Madame de Tencin, sœur du Cardinal; c'est le rendez-vous des beaux esprits sexagé-

naires; elle est fort polie, elle a de l'esprit; elle me fit une question que je dirai un jour à V. M.

Je soupe souvent avec l'abbé de Bernis dans une des meilleures maisons de Paris; il y lut l'autre jour deux pièces de vers; je les lui demandai, pour les envoyer à V. M; je crois qu'elle trouvera l'une bien supérieure à l'autre. L'abbé Bernis est d'une figure aimable, et d'un caractère fort doux.

J'ai vu deux fois le jeune Prétendant; j'ai même dîné une fois chez lui; c'est un Prince bien fait, dont l'air est modeste, qui parle peu, et qui paroît avoir beaucoup de jugement; il me dit qu'il avoit appris avec une satisfaction infinie que pendant qu'il étoit en Ecosse, V. M. avoit parlé de lui avec bien de la bonté. Il est ici fort mal à son aise, et paroît supporter son état avec beaucoup de fermeté. J'ai bien des choses à dire là-dessus à V. M.

Je ne vous ai point encore parlé, Sire, dans mes lettres ni de la comédie françoise, ni de l'italienne. La dernière se soutient assez bien; la Sylvia est toujours la meilleure actrice du royaume, l'arlequin est un grand sujet, la Coraline

line joue avec plus de vivacité que de génie, mais elle est jolie; de Haye est un excellent valet, et Lélio est très-bon pour les petits-maîtres, et certains rôles de caractères. Quant à la comédie françoise, je la trouve tombée affreusement. La Dumenil, si vantée par Mr de Voltaire, a une voix sépulcrale, et est outrée très-souvent; la Gaussin est j olie, mais elle n'a que certains rôles tendres, elle est dans les autres au dessous du médiocre; la Carville a des entrailles, mais elle ne raisonne point assez ses rôles. Ces comédiennes sont toutes aussi éloignées de la le Couvreur et de la de Seine, que l'hysope est au dessus du cèdre. Quant aux acteurs, Grandval joue médiocrement le tragique, et divinement bien les petits-maîtres amoureux; Lanou seroit un grand comédien, si une figure affreuse ne gâtoit tous les talens qu'il a. Tous les autres comédiens sont ou médiocres ou mauvais.

J'ai dit à V. M. dans mes autres lettres ce que je pensois de l'opéra.

J'ai vu Mr de Maurepas, il m'a fait beaucoup de politesses et même quelques offres de service.

On attend ici le Roi vers le dix ou le douze du mois prochain ; ainsi je n'irai à Versailles qu'à mon retour de Provence, le voyage que je pourrois y faire à présent me paroissant d'une très-petite utilité. Je dois dîner demain chez le duc d'Elbeuf, prince de la maison de Lorraine, avec Crébillon le père ; je manderai par ma première lettre à V. M. des nouvelles de cet auteur, et de sa tragédie de Catilina, qu'il doit y réciter. Je suis avec un profond respect, etc.

A Paris ce 26 Août 1747.

SIRE,

J'ai reçu le *duplicata* de la lettre de V. M. dans le moment que j'allois partir pour la Provence. Je n'ai point encore été assez heureux pour que sa lettre en original me parvînt. J'ai été à la poste, où j'ai fait un bruit épouvantable; on m'a promis de chercher, et de faire toutes les perquisitions possibles.

J'exécuterai les commissions de V. M. le mieux qu'il me sera possible. Celle de l'hom-

me de lettres qui ne soit point pédant, et qui ait un caractère aimable, me paroît la plus difficile. Tout ce qui a dans ce pays un certain mérite, est presque impossible à déplacer. Gresset, par exemple, dont V. M. me parle, a deux emplois qui lui rendent deux mille écus; il faut ajouter à cela une des plus jolies femmes de Paris pour maîtresse; un homme d'ailleurs prévenu en faveur de sa patrie ne la quitte point, lorsqu'il y est retenu par le cœur et par l'intérêt. L'inclination que les François gens de lettres ont pour Paris est si grande, ils sont si contens des agrémens qu'ils pensent y avoir, qu'il est même difficile d'en faire sortir des gens médiocres. Cet abbé le Blanc que V. M. a voulu avoir, et qu'elle est fort heureuse de n'avoir point eu, est un homme très-peu considéré; c'est un bel esprit subalterne, et très-subalterne; cependant cet homme trouve des ressources et des agrémens à Paris dans bien des maisons, parce qu'aujourd'hui en France tout le monde a la rage du bel esprit, et que les financiers, ainsi que les ducs, veulent qu'il soit dit qu'ils reçoivent chez eux les savans. Il y a quelques jeunes gens qui ont des connois-

sances ; mais les uns manquent totalement par le ton de la bonne compagnie, et ne sont précisément que des auteurs ; les autres sont des gens qui ayant de l'esprit ont un caractère méprisable, et qui comme l'abbé Fréron ont été à Bissêtre ou à Vincennes pour des actions flétrissantes. Malgré ces difficultés V. M. peut être assurée qu'au retour de mon voyage de Provence, qui ne durera en tout que vingt jours, je tâcherai de la satisfaire.

Quant au peintre, cet article est plus aisé que l'autre ; mais il faut que je m'y prenne finement ; sans cela cet homme demanderoit tout ce que V. M. vouloit donner à Vanloo, et je souhaiterois l'engager à meilleur marché.

Je viens aux comédiennes : les deux filles dont parle Petit chantent au concert de Rouen ; elles n'ont jamais joué la comédie ; on dit qu'elles sont assez jolies, mais je crois qu'il ne faut avoir recours à cela que si je ne trouve point à Lyon, où je serai dans quatre jours, ou à Strasbourg à mon retour, quelques bons sujets, ils sont bien rares, même à Paris, et je puis protester à V. M. que sur la réputation de Mademoiselle Babet, qui passe ici pour une fille de

beaucoup d'esprit, on m'a fait à son sujet quelques propositions à la comédie françoise. V. M. n'auroit pu s'empêcher de rire de voir la grimace que je fis; je me contentai cependant de répondre que les personnes qui avoient du talent et du mérite ne quittoient jamais le service de V. M. Elle a fait pour son spectacle une perte dans Cochois le fils; c'étoit, il est vrais, un fou, et un insolent; mais c'étoit un excellent comédien, aussi au dessus de tous les comiques de la comédie françoise de Paris que Hauteville étoit en folie au dessus de tous ses camarades. J'aurai l'honneur de rendre compte incessamment à V. M. de ce que j'aurai vu à Lyon. Je suis avec un profond respect, &c.

A Paris ce 5 Septembre 1747.

SIRE,

A la diligence que je fais, V. M. ne m'accusera plus de paresse. Je suis arrivé en Provence il y a huit jours, mes affaires sont terminées à ma satisfaction. Je pars pour Paris dans six jours,

où je vais chercher la Cochois, et V. M. peut être assurée que nous serons rendus à Berlin selon ses ordres à la fin du mois d'Octobre. Voilà près de six cents lieues que j'aurai faites en deux mois. Après cela que V. M. dise que je voyage lentement. Je finirai en arrivant à Paris, l'engagement du peintre que V. M. souhaite d'avoir. Elle peut être assurée que je ne lui donnerai que de l'excellent.

J'ai vu en allant en Provence presque toutes les troupes du royaume. Dans celle de Dijon tous les sujets sont au dessous du médiocre, dans celle de Lyon il y a un comique bon, mais qui demande des appointemens extraordinaires, une amoureuse médiocre entretenue par un amant, ainsi difficile à avoir, et qui ne vaut pas le quart de la pension qu'elle m'a demandée. La troupe d'Aix, ma chère patrie, est exécrable; il n'y a pas une seule personne capable de jouer des seconds rôles dans une bonne comédie. Enfin l'ennui de ne trouver rien qui pût convenir à V. M. m'a obligé d'aller à Marseille. J'y ai trouvé les trois plus excellens sujets du royaume. Je n'excepte pas même ceux de Paris, au dessus desquels je

les mets, si l'on excepte la Dumenil ; deux de ces sujets sont le sieur Rousselois et sa femme, qui avoient été autrefois engagés pour le service de V. M. et qui ne furent point assez heureux pour aller à Berlin. Le mari joue supérieurement dans le tragique, ainsi que dans le comique ; il a la noblesse et le bon sens de Baron, le feu de Dufrêne et la voix de Quinault l'aîné. Cet homme seroit depuis long-temps à Paris, où il a débuté avec un succès extraordinaire, si un gentilhomme de la chambre qui croyoit avoir quelque raison personnelle de se plaindre de lui, ne s'étoit déclaré ouvertement son ennemi. Enfin, Sire, je n'ai jamais rien vu de si parfait que cet acteur, et il est aussi au dessus de tous les comédiens que nous avons à Berlin, que la Cochois est au dessus de l'Auguste et de l'Artus. Quant à sa femme, c'est une jeune beauté de vingt ans, le visage ovale, les yeux vifs et tendres, le nez effilé, la bouche petite et remplie de grâces ; elle est un peu plus grande que Marianne, a la taille fine et charmante, elle joue avec beaucoup de délicatesse et de bon sens ; c'est dans le tragique le son de voix touchant de la de Seine, et dans les gran-

des amoureuses la noblesse de la le Couvreur; elle a la poitrine un peu foible ; mais comme elle joue ici la comédie six fois par semaine, elle ne se ressentira plus de cette incommodité à Berlin, où elle pourra se reposer trois ou quatre jours de la semaine.

Le troisième sujet est une grande fille âgée de dix sept ans, appelée Drouin, sœur d'un comédien qui joue les premiers rôles à Paris; elle est faite au tour, elle a les yeux remplis de feu, la bouche gracieuse, le tour du visage bien fait; elle a au théâtre beaucoup d'intelligence, joue les amoureuses avec esprit, et les soubrettes en cas de besoin; elle déclame aussi fort bien dans le tragique.

Ces trois sujets, Sire, sont prêts à s'engager pour le service de V. M. J'ai trouvé d'abord quelque difficulté dans le sieur Rousselois et sa femme, attendu qu'il se plaignoit qu'on lui avoit fait quitter un engagement considérable qu'il avoit à Bourdeaux; mais je lui ai si bien fait connoître les avantages qu'il y avoit d'être au service de V. M., qu'il est aujourd'hui charmé d'y entrer.

Je n'ai rien voulu conclure avec ces trois sujets que je n'aye eu l'honneur auparavant de

savoir les intentions de V. M. parce que je ne sais si les conditions qu'ils proposent pourront lui convenir. J'ai vu ici les engagemens du sieur Rousselois et de sa femme ; ils ont chacun mille écus de France, et ils demandent mille écus chacun d'Allemagne ; je leur ai offert huit cents écus. J'ai péroré et harangué inutilement pendant une heure.

Quant à la petite Drouin, je dis petite, parce qu'elle est remplie de grâces et qu'elle a encore ces manières enfantines qui conviennent si bien à la jeunesse, elle consent de s'engager pour six cents écus. Il y a encore une autre chose dont il faut que je prévienne V. M. c'est que ces sujets ne peuvent venir qu'à pâques, parce qu'ils sont engagés jusqu'alors et il faut que je fasse faire à ce sujet une réflexion à V. M. Elle ne trouvera aujourd'hui que de très-mauvais comédiens, tout ce qu'il y a de bon est engagé dans les troupes jusqu'à pâques. Je dirai plus à V. M. c'est que je ne lui conseillerois pas de prendre ceux qui déserteroient, parce qu'ayant fait une mauvaise action, ils seroient capables d'en faire une seconde et de quitter ainsi le service de V. M. Je crois donc qu'elle devroit

prendre patience jusqu'à Pâques. La troupe passera l'hiver comme elle pourra, et je me charge avec les acteurs qu'elle a de faire représenter jusqu'à Pâques une bonne comédie par semaine. Que V. M. me permette de lui dire une chose. Nous faisons toujours de grandes recrues, mais elles ne sont guère bonnes. En vérité, Sire, depuis que je suis en France et que j'ai vu la comédie de Paris et celle de Marseille, je suis encore plus convaincu que je ne l'étois que V. M. n'a que deux comédiens à qui le titre d'acteur convienne, Favier et la Cochois. Grand Dieu, que tout le reste paroîtroit mauvais à côté des sujets que je vous propose! Et quant aux filles dont Petit parle, cela fait des actrices si médiocres, qu'on n'en a pas voulu même dans les troupes ordinaires; elles chantent dans les chœurs du concert de Rouen. D'ailleurs, Sire, je crois qu'il nous faut des sujets faits et non point à faire, qui peut-être ne pourroient jamais être formés.

Je suis, etc.

A Marseille 27 Septembre 1747.

SIRE,

Je suis arrivé à Paris depuis deux jours, et j'en serois d'abord reparti, si Mlle Cochois ne m'avoit demandé quatre ou cinq jours pour finir quelques affaires. Je les lui ai accordés sans peine, parce que j'ai compris que vu la désertion de Lani, et des autres misérables qui l'ont suivi, elle arriveroit à temps pour les répétitions de l'opéra, Sodi et les autres sujets qu'on a engagés ne pouvant partir que vers le dix ou le douze de ce mois, temps auquel la Cochois sera déja en chemin.

Il n'est rien de si affreux que l'action de Lani; il mériteroit que V. M. lui fît sentir tout le poids de son indignation. J'ai dit dans tout Paris ce que je devois dire au sujet de ce faquin et de ses compagnons de désertion et de friponnerie; et je continuerai à les faire si bien connoître avant que de partir d'ici, qu'ils se repentiront de leur sottise. Lani a placé sa sœur à la comédie françoise, où elle a déja dansé, et joué deux rôles; mais un des directeurs de l'opéra que je connois, m'a promis qu'il l'oblige-

roit à quitter, attendu qu'ayant été autrefois à l'opéra, elle ne pouvoit plus entrer à la comédie.

Comme je sais que je ne saurois mieux faire ma cour à V. M. qu'en lui disant toujours la vérité, je suis persuadé de ne point lui déplaire en l'assurant qu'on a eu tort de lui dire que Teissier avoit tenu quelques discours qui méritoient sa disgrâce. Elle sait que j'aimerois mieux mourir que de lui en imposer dans la plus petite chose. Je puis lui protester que pendant le temps que j'ai resté à Paris, quoiqu'il fût pressé par les directeurs de l'opéra d'entrer à leur service, il a toujours parlé avec le respect le plus profond de tout ce qui peut avoir le moindre rapport à V. M. J'ai voulu savoir si pendant mon absence il auroit commis quelque faute; j'en parlai hier à Mr le Chambrier; voici les propres termes du miniſtre de V. M.: *il faut que je rende justice à Teissier; il est bien différent des autres, il m'est toujours revenu qu'il avoit parlé avec tout le zèle possible de Berlin, et du Roi; c'est un témoignage que je dois à la vérité, et que je serois charmé de lui rendre, si le Roi me le demandoit.* Cette réponse de Mr le

Chambrier, Sire, m'a déterminé à vous écrire à ce sujet, d'autant qu'il ne faut pas que je cache à V. M. que nous avons grand besoin de Teissier. Tout ce que nous avons engagé ici en hommes est mauvais; il n'y a que Sodi de bon, tout le reste ne vaut pas Giraud à beaucoup près; c'est ce qu'elle verra elle-même dans peu. V. M. demandera peut-être pourquoi j'ai souffert que Petit engageât des sujets si médiocres; je lui répondrai que je n'étois pas à Paris lorsqu'il les a arrêtés, et que même si j'y avois été, j'aurois fait comme lui puisque la briéveté du temps, et la néceſſité d'avoir un ballet pour l'opéra cet hiver, ne laissoit pas la liberté du choix. Ainsi l'on a été obligé de se contenter de ce que l'on n'auroit pas arrêté dans un autre temps. Si j'avois osé prendre quelque chose sur moi, j'aurois voulu faire avec ces gens des engagemens pour un temps plus court, quoiqu'à parler naturellement je crois que la plupart d'entr'eux se donneront à eux-mêmes leur congé dans moins de deux ans. Si je connoissois un autre danseur sérieux qui approchât de Teissier, j'appuyerois moins, Sire, sur l'article de son rappel; mais je suis

fâché que nous laissions aux Parisiens un homme si difficile à remplacer, et qu'ils destinent dans leur opéra à succéder à Duprés dans quelque temps, et il est vrai qu'il a été très-goûté.

La Caroline n'a point voulu partir pour huit mille francs ; elle en demande dix. Je dois encore avertir V. M. qu'elle avoit été sans doute trompée par le nom de Carcline ; vous avez cru, Sire, que c'étoit sa sœur ainée la comédienne, qui plaît infiniment à Paris ; c'est sa cadette, qui n'est encore qu'un enfant ; elle est de la taille qu'avoit la petite Lani, lorsqu'elle arriva à Berlin ; elle a moins de mérite qu'elle, et danse bien moins régulièrement : il est vrai qu'elle a plus d'ame, et qu'elle est plus jolie ; mais, Sire, donner huit mille francs à un enfant qui n'a qu'un quart de part à la comédie italienne, ce qui peut faire dix huit cents livres, n'est-ce pas assez bien payer ? Si V. M. me permet de le dire, les appointemens trop fort payés à des sujets qui ne sont point excellens, sont cause que ceux qui le sont, demandent dans la suite des augmentations, et que quoiqu'ils soient bien payés, ils se figurent ne l'être pas assez.

Il est venu ce matin chez moi une nommée Mme Ribou qui a pensé m'arracher les yeux; elle m'a dit que j'étois cause qu'on ne l'avoit pas engagée, par rapport aux sujets que j'avois arrêtés à Marseille; je lui ai répondu que j'avois jusqu'au moment qu'elle me parloit ignoré si elle étoit sur la terre; elle m'a dit que c'étoit tant pis pour moi; je n'ai rien répliqué, car j'ai craint d'être battu, et je lui ai promis, pour m'en débarrasser, d'écrire à son sujet à V. M. On m'a dit qu'elle avoit voulu donner mille écus à cette actrice; vous auriez été un peu surpris, Sire, lorsque vous auriez vu une femme âgée de quarante ans, et assez laide. Je ne sai au reste si elle est bonne ou mauvaise. Ce qui me donne une foible idée de ses talens, c'est qu'elle est depuis plus de huit mois sur le pavé de Paris, sans trouver aucune troupe; il me paroît qu'on arrête un peu trop aisément des sujets pour le service de V. M, sans les examiner, et surtout qu'on dispose bien libéralement de sa bourse.

Un certain Loinville, qui est venu me voir, m'a dit qu'on avoit écrit pour lui, et qu'il demandoit huit mille livres; j'ai plié les épaules,

et je lui ai tourné le dos; je connois ce Loinville, et l'ai vu en Provence il y a près de trente ans; c'est un bon comédien de province, et puis c'est tout; inférieur à Favier, et supérieur aux autres que nous avons.

Mr Petit m'a fait voir une femme qu'il vouloit engager pour jouer les rôles de reine, les caractères; elle n'est pas d'une figure brillante, ni même jolie; mais elle n'est pas bien laide; je l'ai entendue déclamer quelques vers avec bon sens, et elle a joué une scène comique avec beaucoup de feu; elle vouloit mille écus; j'ai mis cela à six cents écus, et j'ai signifié à Mr Petit que je ne signerois pas autrement son engagement; je regarde cela comme une affaire faite, et V. M. l'aura à son service.

Petit m'a encore présenté deux jeunes gens, pour jouer des confidens dans le tragique, et des seconds amoureux; j'en ai été extrêmement content; ils sont jeunes, d'une jolie figure, ils ont de la voix et de l'intelligence; je les ai entendus déclamer deux ou trois scènes, et quoiqu'ils ne se donnent que pour des confidens, je les ai trouvés aussi bons, et peut-être meilleurs que Desforges et Rosemberg; du moins

moins ils jouent avec plus d'esprit et de vérité; je leur ai offert quatre cents écus, et j'ai déclaré qu'autrement je ne prenois aucune part à leur engagement. Nous trouverons dans le courant de la semaine les deux confidentes dont nous avons encore besoin, pour rendre la troupe de Berlin la plus complète et la meilleure de l'Europe. Mr Darget m'écrit là-dessus les volontés de V. M., et je veux engager, pour le même prix que les confidens, deux jeunes filles, jolies, qui aient des talens et de la vertu; car si je prenois des catins, elle déserteroient, ou elles mettroient encore le désordre dans la troupe.

J'ai envoyé l'engagement définitif à Rousselois et à sa femme; je le dis encore à V. M., elle a dans ces deux sujets, après la Dumenil et la Noue, ce qu'il y a de meilleur dans le royaume. Ils partiront au commencement du carême avec la petite Drouin, aussi jolie que la Barbarini, mieux faite qu'elle, et qui sera avant un an la plus aimable actrice de l'Europe. Mr Lenfant, commissaire ordonnateur en Provence, m'enverra à Berlin leur engagement, qu'ils lui donneront à mesure qu'il leur remet-

tra le mien. Je trouverai le leur ainsi en arrivant à Berlin.

J'aurai avant qu'il soit trois jours engagé un des plus grands peintres de Paris; j'en ai deux en main, je prendrai le plus raisonnable; car dès que les gens à talens que souhaite V. M. me font des propositions qui me paroissent tant soit peu déraisonnables, je leur ris au nez, et j'en cherche d'autres.

Je ne donne aucune nouvelle des armées à V. M., parce qu'elle les sait aussitôt que moi. J'ai pris pendant que j'ai été en Provence des mémoires sur les deux dernières campagnes d'Italie, qui pourront amuser V. M. J'oublios de lui dire que n'ayant eu d'avis qu'à mon arrivée de Paris d'engager la figurante dont j'avois parlé à V. M., Don Philippe, qui l'avoit déjà vue à Marseille, et qui l'avoit trouvée jolie, ainsi que moi, lui fit proposer de s'engager pour seconde danseuse dans une troupe qu'il compte faire aller cet hiver dans la ville où il reftera, et qu'il a fait venir à Nice en attendant; l'aimable danseuse eut cependant la fermeté de balancer entre le Prince et le Chambellan; elle me dit que si j'étois assuré de la faire rece-

voir, elle partiroit pour Berlin. Je n'avois point d'ordre, je craignois de faire perdre à cette fille une espèce de fortune: je n'osai rien prendre sur moi, elle partit pour Nice. Ah, Sire, pourquoi n'ai-je pas été assez heureux pour recevoir en Provence la lettre où Mr Darget me disoit de l'engager. J'ai perdu la consolation de mes vieux jours.

Plus gente chérubine ne se vit onc
Blancheur de lis et croupe de chanoine.

Cependant si V. M. souhaite voir cabrioler sur le théâtre de Berlin cette merveille de nos jours, elle m'a dit qu'elle y viendroit, si on l'engageoit à Pâques, et qu'elle accompagneroit dans le temps Rousselois et sa femme.

J'aurai l'honneur d'écrire à V. M. par le premier courrier sur l'affaire du peintre. Voltaire est à Fontainebleau, dont il reviendra mercredi; je souperai avec lui chez Madame du Châtelet. Cela pourra me fournir quelque nouvelle littéraire, pour envoyer à V. M. Je suis avec un profond respect, etc.

A Paris ce 3 Novembre 1747.

REQUÊTE

d'un pauvre malade à un grand Roi qui se porte bien.

SIRE,

Je m'étois flatté depuis deux jours de l'heureuse espérance que je pourrois être assez fortuné pour faire ma cour à V. M.; mais me voilà encore perclus depuis hier de la moitié du corps. Une misérable humeur scorbutique prend à chaque moment diverses formes. Mr Cothenius m'assure qu'à l'aide d'une cure de dix ou douze jours, il me rendra aussi vigoureux qu'un athlète des jeux olympiques; mais j'ai, Sire, une autre maladie que V. M. peut seule guérir; cette maladie c'eſt la crainte que j'ai de lui déplaire, et tous les remèdes ne font rien au corps si l'esprit est malade. V. M. peut à l'exemple du Messie me guérir dans un instant, en me faisant assurer de sa part par le saint abbé de Prades, que je puis avaler en paix tous les diaboliques breuvages que Cothénius ordonnera. N'allez paz vous figurer, Sire,

que le métier de faiseur de miracles ne convient pas à V. M; rappelez-vous que les plus grands princes ne l'ont pas méprisé. Vespasien, qui après tant de mauvais souverains mit fin aux maux de l'empire, daigna s'abaisser à guérir un boiteux en lui marchant sur la jambe, en Syrie, et un aveugle en Judée en lui frottant les yeux de sa salive. V. M. peut faire un miracle avec moins de peine, et elle conviendra que quelque peu que je vaille, je vaux bien un vieux Juif borgne. Je me recommande donc à sa bonté, et j'ai l'honneur, étendu sur mon chalit entre deux vieux bouquins, l'un grec et l'autre latin, de me dire avec le plus profond respect, &c.

A Potsdam 28 Mars 1750.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire à V. M. en arrivant à Paris, si je n'avois craint de lui déplaire. Dans l'idée où j'étois qu'elle étoit mécontente de ma conduite, j'appréhendois qu'elle ne condamnât cette liberté. Je ne saurois exprimer

la joie que j'ai ressentie, lorsque Mr le Chambrier m'a dit que vous aviez la bonté, Sire, de me permettre de vous écrire, puisque cela me fournit l'occasion d'assurer encore V. M. que j'ai été forcé par une maladie opiniâtre et dangereuse de ne point obéir aussi ponctuellement à ses ordres que j'eusse souhaité de le faire. Il y a environ sept mois, Sire, que j'arrivai à Paris dans un état déplorable. Mr le Chambrier a dû certifier à V. M. que je ne lui en impose point, et que je ne lui en ai jamais imposé à ce sujet. Je fus obligé par l'ordre des plus habiles médecins d'aller passer l'hiver dans un pays extrêmement chaud. Si je n'avois pas été malade, pourquoi n'aurois-je pas passé ce même hiver à Paris, au lieu d'aller au pied des montagnes de Gènes? j'en suis revenu, Sire, il y a un mois dans la meilleure santé du monde. Mon premier soin en arrivant à Paris a été d'aller chez Mr le Chambrier, pour savoir s'il n'avoit point d'ordre à me donner; il m'a répondu qu'il ne savoit rien de précis sur mon compte; cela m'a empêché de continuer ma route jusqu'à Berlin, ne sachant si j'avois le malheur d'être entièrement disgracié de V. M.

Qu'elle me permette donc de lui demander avec l'empressement le plus respectueux la grâce de m'instruire de ses ordres ; je m'estimerai très-heureux, s'ils me procurent le bonheur de continuer d'être au service du meilleur maître du monde. Je n'ai jamais perdu de vue, Sire, un seul instant, depuis que j'ai été éloigné de V. M., les bontés dont elle m'a honoré ; et dans tous les pays où je vivrai, elles seront également gravées dans ma mémoire. Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 14 Mai 1751.

SIRE,

Il étoit deux heures avant le jour, lorsque le postillon que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer, a frappé à ma porte ; tous mes gens dormoient profondément, et ayant été le premier à l'entendre, je crie à gorge déployée, qu'on ouvre à Mr Carita mon apothicaire qui m'apporte l'émulsion que je dois prendre ce matin. Mon laquais un moment après entre dans ma chambre, avec un homme bot-

té, habillé de bleu, tenant un paquet à la main: je me frotte les yeux, je les ouvre tant que je puis, et je ne comprenois pas par quel enchantement un apothicaire avoit été métamorphosé tout à coup en postillon et une bouteille d'émulsion en lettre. Enfin revenu un peu à moi-même, je sors de dessous ma couverture un bras à demi paralytique, j'ouvre la lettre et à l'aide d'une bougie que tenoit mon laquais à demi-nu, je lis les vers de V. M. (qui, par parenthèse, quand ils ne seroient faits que par un particulier, feroient passer mon chalit à l'immortalité; ils sont dignes de Chaulieu). Ma lecture finie, je me fais étayer de coussins, et soutenu ainsi qu'un vieux bâtiment qui va crouler, j'ai l'honneur d'écrire ces lignes à V. M., qui m'ont coûté bien des *hai!* et des *hé!* car vous savez, Sire, que je ne suis rien moins que stoïcien. Au reste V. M. ne me rend pas justice en croyant que la paresse me tient au lit: passe encore, Sire, si vous aviez cette pensée lorsqu'il faut que de Potsdam je vienne à Berlin; mais pour rester à Berlin, quand je puis être à Potsdam, il faut que je sois aussi paralytique que l'étoit celui de l'évangile. Je guérirai

pourtant, j'espère, dans trois ou quatre jours; et la pharmacie assure que je n'aurai pas pris encore deux douzaines de clystères, trois médecines et six bouteilles d'émulsion, que l'on me dira, *prends ton lit et marche*, et va à Potsdam.

J'ai l'honneur, &c.

A Berlin, 8 Février 1754.

SIRE,

Depuis qu'il a plu à V. M. de joindre au titre de conquérant celui de réconciliateur des enfans prodigues, et qu'elle a bien voulu prendre soin de ramener dans le giron de l'Eglise un père de l'Eglise du XVIIIème siècle l'abbé de Prades; j'ose me flatter qu'elle voudra bien me procurer le sort d'Esaü, et que déshérité comme cet ancien juif, j'aurai cependant le bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. V. M. peut me rendre ce service, qui me fera prospérer dans ce monde et dans l'autre.

Mon père et toute ma famille m'ont écrit les lettres les plus pressantes, pour que V. M. veuille bien faire écrire à son ministre à Paris de

recommander à Mr de Sechel un nommé Mr Pseautier, directeur des postes en Provence, lorsque l'occasion se présentera où Mr de Sechel pourra lui rendre quelque service. Cet homme ne demande qu'une lettre de recommandation vague et dont l'effet n'aura peut-être jamais lieu; cependant un jour cela pourroit lui faire avoir un meilleur poste. Mon père, qui depuis vingt ans ne m'a jamais écrit que fort froidement, me traite de la façon du monde la plus tendre dans sa lettre, et me dit que si je l'oblige dans cette occasion, il saura un jour réparer une partie du mal qu'il m'a fait. J'avoue à V. M. que s'il me laissoit dans son testament quatre ou cinq mille écus au dessus de ma légitime, je n'en serois pas fâché. Je sais qu'étant attaché à V. M., je n'aurai jamais besoin de personne; mais, Sire, les coups de canon tuent les Turenne, les Barwick et même les Charles XII. Si V. M. veut me donner caution qu'elle ne commandera plus ses armées, je renonce de tout mon cœur à ce que je puis avoir après la mort de mon père; ayant dix ans de plus que V. M., trente coliques et quinze rhumatismes par mois, je dois, par des

règles plus sures que toutes celles des algébristes, décamper d'ici-bas quinze ans avant V. M. Je suis, &c.

A Potsdam, ce 7 Novembre 1754.

SIRE,

Je ne sais si la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. lui sera rendue à Vienne; car en vérité de la manière dont elle conduit ses affaires, on doit toujours supposer que tous les quinze jours elle prend une province. Il y a un mois que vous êtes parti de Potsdam, vous voilà maître de la Saxe, et la victoire glorieuse que vous venez de remporter sur les Autrichiens met sous votre puissance la moitié du royaume de Bohème. Toute l'Europe retentit du bruit de vos actions éclatantes, et les papiers publics lui ont déjà appris que c'est principalement à votre célérité, à votre courage, à l'étendue de vos lumières que sont dus les progrès et les victoires de vos armées. Il y a pourtant, Sire, une chose qui m'afflige. On dit que vous avez passé cavalièrement trente-six heures sans prendre aucune nourriture, et que vous ne vous

êtes pas donné le loisir la veille de la bataille de manger un seul morceau. Je prie V. M. de songer à ce beau passage du *Palladium : le pain fait le soldat.* Vérité très-importante. La gloire nourrit l'ame ; mais il faut quelque chose de plus à l'estomac, surtout lorsqu'il est foible, et que de la santé de cet estomac dépend le bonheur d'un grand Etat. Faites jeûner les Saxons tant que vous voudrez, j'y consens de très-bon cœur ; mais n'allez pas leur donner le pernicieux exemple de leur apprendre à se passer de manger.

A propos des Saxons, lorsque je pense à la façon dont vous les traitez, je suis tenté de croire qu'à la qualité d'archevêque de Magdebourg vous voulez ajouter celle de grand pénitencier, et que vous jugez nécessaire de faire jeûner le roi de Pologne et ses soldats jusqu'à ce que le temps de la pénitence que vous leur avez imposée soit accompli. En attendant ils n'auront pas besoin de rhubarbe, ni de poudres digestives. L'indigestion est une maladie à laquelle ils ne seront pas sujets ; et Mr le Comte de Bruhl sortira de ce camp avec la taille d'une jeune fille de quinze ans.

Permettez, Sire, avant de finir ma lettre, que je supplie V. M. d'absoudre en qualité d'évêque l'abbé de Prades, si par hasard il a assommé quelque Autrichien et a encouru les censures de la sainte mère Eglise. J'ai l'honneur, &c.

A Potsdam, ce 4 Octobre 1756.

SIRE,

Voilà donc Albe incorporée dans Rome, et par votre prudence les ennemis de l'Etat en deviennent les citoyens et les défenseurs. Après des actions aussi éclatantes, quel est l'homme, quelque prévenu qu'il soit, qui ne se trouve obligé de convenir de la supériorité de vos lumières? Les François vous condamnent; c'est ainsi que les Athéniens déclamoient contre Philippe, quand il devenoit l'arbitre de la Grèce. Vous allez l'être de l'Europe. Il est naturel que les Athéniens modernes, aussi frivoles que les anciens, en imitent la conduite; les discours injurieux des François font le panégyrique de votre gloire. Je souhaite, Sire, que ces insensés, séduits par un espoir trompeur, fassent des

feux de joie dans la plus petite maladie que vous aurez, et qu'ils publient que vous êtes mort: de pareils feux indécens ont fait le plus beau trait de l'histoire de Guillaume III.

J'ai soigneusement exécuté la commission dont Mr le comte de Finckenstein m'a chargé; mais comme je n'entends pas l'allemand, et qu'il a fallu se servir de l'imprimeur qui a prêté serment et qui imprime au château tous les manuscrits qu'on veut tenir secrets jusqu'à leur publication, j'ai été obligé de me servir, pour la correction de l'imprimerie, de Mr de Francheville, qui est de même à serment, qui sait l'allemand et qui a corrigé l'édition des ouvrages de V. M. C'est du consentement et de l'avis de Mr le comte de Finckenstein que j'ai agi de même. Quant à la lettre de V. M., elle est charmante, écrite avec toute la noblesse possible; on n'y a changé qu'un seul mot. Mr le comte de Finckenstein m'ayant dit que les Suédois s'empressoient depuis un mois de témoigner beaucoup de bonne volonté et qu'il craignoit qu'ils ne fussent vivement offensés de l'épithète d'ariſtocratie *cruelle et sanguinaire*, j'ai mis aristocratie *tumultueuse*. J'espère que

V. M. ne condamnera pas ce petit adoucissement, puisque son ministre me paroissoit dans une véritable peine.

Nous avons été ici, Sire, dans une douleur inconcevable, Mr Frédersdorf et moi, sur des lettres venues de Berlin, qui disoient que vous aviez été blessé dans une embuscade et qui assuroient que vous étiez prisonnier. Ces nouvelles étoient assez bien circonstanciées pour nous jeter dans le désespoir. Nous avons d'abord envoyé à Berlin, pour aller à la source, et après sept heures de souffrances, nous avons appris que tout ce qu'on nous avoit raconté et même écrit, n'étoit qu'un tissu de mensonges. V. M. permettra qu'à l'occasion de ces fabricateurs de mauvaises nouvelles, je lui rapporte un bon mot de Mr Mittchel, Envoyé d'Angleterre : *On voit*, a-t-il dit, *des Jacobites à Berlin, et il n'y a point de Prétendant, cela est singulier.* J'ai, etc.

A Potsdam, ce 17 Octobre 1756.

SIRE,

Lorsque je reçus la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je n'avois aucune con-

noissance du malheur arrivé au général Fouquet, et cette affaire n'est connue à Berlin que depuis trois jours. Mais il me semble par toutes les lettres qui sont venues de Breslau, qu'à la gloire près d'avoir pris quelques drapeaux et une trentaine de canons, cette action est aussi nuisible aux ennemis qu'elle nous l'est. Il vint hier à Berlin quatre de leurs déserteurs, dont trois sont des Prussiens, qui ayant été pris à Maxen, s'étoient engagés chez les Autrichiens, dans l'espérance de pouvoir trouver l'occasion de retourner dans leur pays. Ces gens assurent que les Autrichiens ont eu plus de vingt mille hommes de tués ou de blessés: je veux que nous ayons perdu six mille hommes de tués ou de prisonniers; c'est vaincre bien chèrement que de perdre trois fois plus que celui qui est vaincu. D'ailleurs toutes les lettres de Breslau assurent qu'il arrive tous les jours encore des troupes de soldats par centaines, qu'on croyoit morts ou prisonniers, et qui ne sont qu'égarés. Je sens bien que V. M. sera obligée de détacher un corps de son armée, et que cela l'affoiblira; mais le général Daun a commencé par détacher le premier.

Une

Une des choses qui me consolent dans cette affaire malheureuse, c'est l'intrépidité qu'ont marquée les troupes, à l'exception d'un régiment qu'on dit, à Berlin, avoir mal fait; tous les autres ont fait des prodiges de valeur. Cela imprime une terreur et une crainte, même au vainqueur, lorsqu'il songe à attaquer de nouveau. Si la prise de Glatz coûte aux Autrichiens autant que celle de Landshut, avant la moitié de la campagne ils auront perdu entièrement une armée considérable, et s'ils viennent à essuyer un échec, Landshut et Glatz ne leur serviront de rien pour l'exécution des prétendus grands projets qu'ils ont formés.

Permettez-moi, Sire, de vous demander ce que fait le prince Ferdinand; il a aujourd'hui cent mille hommes effectifs, d'excellentes troupes, et il reste presque dans l'inaction; cependant si les François étoient battus, il pourroit aisément détacher en Saxe un corps de quinze mille hommes.

Permettez encore, Sire, que je vous dise qu'il n'y a rien de si singulier que la conduite des Anglois. Ils ont quatre vingts vaisseaux armés dans leurs ports, nous voilà au mois de

Juillet, et ils ne les font point sortir; quand comptent-ils de les employer? aux mois de Décembre et de Janvier? En attendant, les François, à qui il reste à peine six ou sept vaisseaux délabrés, les battent en Amérique, et leur ont peut-être déjà enlevé Québec. Cela est affreux. Il faut que les Anglois aient perdu l'usage de la raison; les François les ont menés par le nez; ils leur joueront encore bien d'autres tours, s'ils n'agissent pas avec plus de vigueur. V. M. me marquoit dans une de ses lettres que les flottes angloises auroient pour objet cette année-ci la Martinique, Montréal et Pondichéri; voilà bientôt la belle saison passée, et ces redoutables flottes boivent de la double bière à Portsmouth et à Plimouth: en attendant leurs ennemis profitent du temps et sont à la veille de reprendre en quinze jours ce qui a coûté deux ans de peine et de combat à l'Angleterre.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le seul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie des Philosophes. Diderot et Rousseau y sont les plus maltraités; il est vrai que le premier n'est qu'un diseur de galimatias, et le second ré-

volte par les paradoxes étranges qu'il embrasse dans toutes les occasions. V. M. se rappelle sans doute d'avoir lu les Pensées philosophiques de Diderot; les choses les plus triviales y sont dites avec une emphase ridicule; dans l'ouvrage sur l'égalité des conditions par Rousseau il y a non seulement des sentimens singuliers, mais des opinions dangereuses au gouvernement de tous les Etats. Je plains d'Alembert, homme de mérite, de s'être associé avec cette troupe de fous; mais il en est dans les belles-lettres ainsi que dans la politique, on n'est pas toujours libre de choisir les amis que l'on voudroit: la nécessité et les différens événemens déterminent le parti que l'on prend.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, ce 2. Juillet.

SIRE,

J'ai trouvé dans la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, de nouvelles marques de ses bontés. Vous ressemblez, Sire, à ces génies

bienfaisans des anciens, qui se faisoient connoître à ceux qu'ils protégeoient en les accablant toujours de nouveaux bienfaits. Quant serai-je assez heureux pour pouvoir vous remercier à Sans-Souci de toutes vos grâces, et vous y voir jouir d'une paix que vos glorieux travaux vous auront procurée. Vous me dites que vous vous préparez à aller combattre vos ennemis; c'est me dire que vous allez les vaincre: mais je n'en suis pas moins alarmé. Je crains sans cesse, ainsi que tous vos fidelles sujets, dont vous êtes le père, qu'il ne vous arrive quelque accident. C'est dans vous seul que réside la gloire et le bonheur de tous vos Etats.

Je ne sais, Sire, si je pourrai profiter du congé que vous avez daigné m'accorder, à cause de la grande foiblesse dont je suis encore. Pour faciliter un voyage qui m'est si nécessaire, V. M. pourroit me rendre le plus grand service, si à tant de grâces qu'elle m'a faites elle en ajoutoit encore une dernière; car après cela ce seroit abuser des bontés de V. M. que de l'importuner davantage. J'ai trouvé à Berlin un de mes cousins germains, Mr de Mons, Ca-

pitaine au régiment de Piémont; c'est un jeune homme de trente trois ans, dont la conduite à Berlin et à Magdebourg a mérité l'estime publique, et l'amitié de Mr de Seidlitz, qui pourra rendre compte à V. M. de son caractère. Si elle daignoit lui accorder la permission d'aller à Aix sur sa parole, il m'accompagneroit jusques à Chambéri, après quoi je continuerois ma route par la Savoie pour Nice et lui la sienne pour Aix par le Dauphiné. Il me seroit de la plus grande utilité d'avoir la compagnie d'un officier françois jusques en Suisse, et surtout d'un parent et d'un ami. J'ose ajouter à ces premières raisons que toute ma famille, et ma mère surtout, dont j'attends la plus grande partie de ce que je dois avoir, me saura un gré infini de ce congé. Ainsi, Sire, si vous m'accordez cette grâce, après m'avoir vous-même accablé de bienfaits, vous me procurerez de nouveaux biens dans ma patrie, et vous me ferez terminer aisément les discussions que je serai peut-être obligé d'essuyer. Pardonnez-moi, Sire, si je vous écris aussi longuement dans le temps que vous êtes occupé des affaires les plus sérieuses; mais je connois l'excès

de vos bontés, et vous ne sauriez croire le bien que vous me ferez, si vous m'accordez la grâce que je prends la liberté de vous demander. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 29 Avril 1758.

SIRE,

Après avoir rendu à V. M. un million de grâces de la bonté qu'elle a eu de permettre que je pusse rétablir ma santé et prendre du temps pour me remettre d'une maladie cent fois plus dangereuse et plus longue que celle que j'ai faite à Breslau; j'oserai lui dire que je suis beaucoup plus courageux qu'elle ne le pense, et que je pars dans cinq jours pour Berlin, presque privé de l'usage d'une jambe. Si les bains d'herbes et l'été ne me fortifient pas les nerfs, me voilà appuyé tristement sur une béquille pour le reste de mes jours. Du moins si j'étois estropié pour le service de V. M., je m'en consolerois; mais devenir perclus dans un lit et dans un fauteuil, cela est bien fâcheux;

cependant une chose me console, c'est que depuis trois ans vous êtes si accoutumé à voir des boiteux, des borgnes, des manchots, enfin de toutes sortes d'estropiés, que vous ne trouverez pas mauvais que je paroisse devant vous la hanche gauche plus haute que la droite et une jambe à demi pliée: je voudrois avoir l'autre en aussi mauvais état, et vous voir une fois paisible jouir tranquillement à Potsdam de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise. J'espère que l'automne vous rendra à vos peuples, heureux et jouissant de la plus parfaite santé. Voilà de nouveaux alliés, qui vont faire en Italie une puissante diversion en votre faveur, et jamais le roi d'Espagne ne pouvoit mourir plus à propos. Encore un effort, Sire, cette campagne et tout est gagné; vous pourrez dire alors comme disoit David: *j'ai vu les nations frémir*, s'élever *contre moi*, *et former des projets pleins de vanité; elles ont été dissipées comme le vent dissipe les nuages*, *et leurs espérances n'ont été que de vaines illusions.* A propos de poëte hébreu, je prends la liberté d'envoyer à V. M. des vers sur le cardinal Cotin, qu'on assure être de Fréron; peut-être

qu'elle ne les a pas encore vus, et je crois qu'ils ne lui paroîtront pas mauvais.

J'ai l'honneur, etc.

A Hambourg, ce 22 Février 1759.

SIRE,

J'ai reçu la lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, dans le moment que je partois de Hambourg, et j'ai attendu d'être à Berlin pour avoir l'honneur de lui répondre; car avant d'y arriver je n'ai jamais été certain un seul moment, à cause de ma foiblesse, du temps où je pourrois être assez heureux pour la revoir. Enfin, après quatorze jours de route, je suis venu glorieusement à bout de faire trente milles. Ma santé se rétablit pourtant, et si vous voulez me permettre de faire une campagne de six semaines ou de deux mois, je compte d'être en état pendant les mois de Juillet et d'Août de vous suivre jusqu'à Vienne; cela ne me causera aucune dépense, ni aucuns frais à V. M. J'ai été obligé d'acheter des chevaux, puisqu'en

paix comme en guerre une de mes jambes ne peut pas me servir une heure de suite; j'ai donc pris un carrosse.

Malgré ce que V. M. me dit de la supériorité du nombre de ses ennemis, je suis toujours convaincu qu'elle viendra à bout de les réduire à lui accorder une paix glorieuse. La France est par rapport aux finances dans l'état le plus pitoyable; elle n'a plus aucun crédit dans les pays étrangers, et son commerce est entièrement ruiné. Les Anglois s'y prennent de la manière qu'il convient pour la réduire à se prêter aux conditions qu'on voudra lui offrir. Si les Anglois se rendent maîtres de Québec, ils forceront, s'ils en ont envie, les François à faire la guerre à la reine de Hongrie. Cette dernière prise de la Guadeloupe a achevé de jeter dans la consternation tous les négocians du royaume. Enfin, au pied de la lettre, il n'y a plus en France ni finances, ni marine, ni commerce; comment continuer à payer les subsides? Il s'agit de faire encore un effort cet été, et la paix ne peut manquer de se conclure en automne. J'ai vu depuis un mois plusieurs des plus gros négocians de Hambourg, deux entre

autres qui venoient depuis quinze jours de France, l'un de Marseille, l'autre de Bourdeaux; le premier m'a assuré qu'au lieu de quatre cents soixante vaisseaux que les Marseillois envoyoient tous les ans dans le levant, il n'en étoit parti depuis deux ans que dix-sept, tous les autres ayant été pris, ou brûlés, ou coulés à fond. Le négociant de Bourdeaux m'a dit que depuis onze mois il n'étoit parti de cette ville que trois vaisseaux pour les îles de l'Amérique et pour le nord, au lieu de cinq à six cents qui partoient toutes les années pour différens endroits. Enfin, Sire, un fait certain, c'est que depuis dix-huit mois les François n'ont pas reçu une livre de sucre de leurs plantations. Ce sont les Danois qui prennent le sucre aux raffineries de Hambourg, qui le vont vendre en France, et achèvent d'en faire sortir l'argent. Les François n'ont jamais été si bas pour les finances dans les plus grands malheurs de Louis XIV. Ajoutez à cela un mécontentement général de la nation, qui demande la paix; un esprit de vertige répandu dans leur conseil d'Etat; des ministres qui se haïssent, qui cherchent à se détruire, qui sont presque tous les jours remplacés par de

nouveaux, et vous verrez, Sire, qu'il faut que la France songe sérieusement à la paix. Et si elle est épuisée, qui donnera des subsides aux barbares et aux Tartares ? qui soudoiera ces Suédois ? qui paiera ce tas de cuistres rassemblés, à qui l'on donne le nom de l'armée de l'Empire ? Je conviens que les Autrichiens sont de braves gens et des ennemis qu'on ne doit pas mépriser ; mais vous les avez battus si souvent, que vous les rebattrez toujours de nouveau, lorsque vous voudrez vous servir des lumières supérieures que la nature vous a données. L'Europe, Sire, est persuadée de ce que je dis à V. M., et vos ennemis malgré leur nombre ne paroissent rien moins qu'assurés de leur bonne fortune. Je sais les discours qu'ils tiennent, parce que je viens d'un pays où ils ont beaucoup de partisans : la seule chose qui pourroit rendre vos ennemis vainqueurs, c'est si vous veniez à périr. Vous devez donc songer, Sire, à votre conservation, non seulement par rapport à vous, mais encore par rapport à tout votre peuple. Quant à moi, Sire, je suis plus obligé que qui que ce soit au monde de faire des

vœux pour V. M.; car si j'étois assez malheureux pour la perdre, j'aimerois mieux aller vivre dans quelque colonie angloise de l'Amérique que de retourner en France. Je ne saurois exprimer à V. M. les injustices que l'on m'y a fait essuyer depuis quelques mois, et j'ai été fort heureux de tirer d'abord à Hambourg trente deux mille livres; car on ne veut plus laisser sortir les quinze mille qui devoient m'être payées au commencement de Février. Mon frère m'a écrit que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de me payer les intérêts de cette somme, qu'il garderoit jusques à ce qu'à la paix les choses prissent une autre face. Pour me chagriner davantage, les gens du Roi ont dénoncé ma philosophie du bon sens au parlement de Paris comme un livre impie, et il a été brûlé par la main du bourreau; l'arrêt qui le condamne, a été ensuite mis dans toutes les gazettes étrangères. Je prie V. M. de se souvenir que ce livre est imprimé depuis vingt trois ans, qu'il a été fait en Hollande, par conséquent dans un pays où les François n'ont aucune jurisdiction, que personne jusques ici en France ne s'étoit avisé d'y trouver rien de contraire ni aux mœurs

ni à la Divinité. Peut-on montrer plus de haine et de passion? ces gens-là ne cherchent pas même à les couvrir, car ils ont fait brûler par le même arrêt le poëme de Voltaire sur la religion naturelle, et ils ont eu l'insolence de mettre dans leur arrêt qu'ils ont fait imprimer: *Poëme par le Sr de Voltaire dédié au Roi de Prusse*, Ce qui m'afflige le plus, c'est que malgré tant de sujets de me plaindre, je suis obligé de me taire, de dissimuler, et d'attendre la paix pour ravoir ce qui me revient, et surtout le bien de ma mère, qui a quatre vingts ans passés. Mais je puis protester à V. M. que si j'avois le malheur de la perdre, j'aimerois mieux être privé de tout ce que j'ai dans le monde que de vivre dans un pays où de pareilles indignités sont autorisées. Si j'avois vingt ans de moins, je demanderois à V. M. la permission de faire la campagne dans l'armée du prince Ferdinand.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 26 Mars 1759.

SIRE,

Vous avez permis que je prisse la liberté de vous écrire quelquefois ; je n'ose cependant le faire aussi souvent que je le souhaiterois, dans la crainte de détourner V. M. des choses importantes dont elle est sans cesse occupée ; mais les succès de vos armes dans la Bohème et les commencemens heureux de cette campagne me donnent trop de joie pour pouvoir m'empêcher d'en féliciter V. M. Je deviens tous les jours plus assuré que la fin de cette campagne vous rendra heureux et content à vos peuples, et qu'après vous être couvert de gloire, vous passerez à Potsdam et à Sans-Souci des jours fortunés, au milieu des choses magnifiques que vous y faites et que vous y rassemblez. Je sais que vous avez à surmonter des difficultés qui étonneroient et même qui abattroient tout autre prince que vous ; mais la même fermeté et la même prudence qui vous ont tiré d'affaire jusqu'aujourd'hui, vous conduiront à une paix durable et honorable. Je vous regarde comme l'Hercule moderne, vous êtes obligé de faire

des prodiges ; vous combattez contre une hydre; mais vous viendrez à bout d'en abattre toutes les têtes. Je ne m'aveugle pas, Sire, sur la situation des choses présentes, je sais qu'elles sont dans un état très-critique ; mais enfin, Sire, je juge du futur par le passé, et je ne doute pas qu'un calme heureux ne succède bientôt à tant de tempêtes. Je regarde la ligue d'aujourd'hui comme celle de Cambray ; elle ne produira ainsi qu'elle, aucun effet et s'en ira de même en fumée. V. M. a bien tort de me dire que le mal d'autrui n'est que songe. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Sire ; mon sort, par les arrangemens que j'ai pris, est si fort attaché à la conservation de V. M., que si j'avois le malheur de la perdre, Dieu sait ce que je deviendrois. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'irois plutôt à la Jamaïque ou à la nouvelle Ecosse que de retourner en France. Mais à propos de ma très-chère patrie, vous venez de mettre en deuil plus de trente femmes que vous avez rendues veuves par le changement des prisonniers de guerre ; en revanche vous avez tari la source de cinquante fausses nouvelles que ces Messieurs publioient tous les jours ; c'étoit ainsi

qu'ils payoient les politesses dont on les accabloit

J'ai reçu une lettre de Voltaire; il y avoit quatre ans qu'il ne m'avoit écrit; mais il n'a pu résister à l'envie de savoir ce que je pensois du révérend père Malagrida et des autres jésuites portugais. Que dit V. M. de ces honnêtes gens? L'aventure du roi de Portugal est une belle leçon pour tous les Rois, et surtout pour les rois protestans. C'est une chose affreuse que le Pape ose soutenir d'infames parricides, et qu'un prince cruellement assassiné n'ose pas chasser de ses Etats les principaux auteurs de son assassinat. Voilà un beau sujet pour faire sous le nom d'un quaker un sermon contre toutes les religions qui ont des prêtres. Si je n'étois pas encore incommodé et toujours souffrant de ma jambe, j'aurois déjà donné matière à une nouvelle brochure.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 20 Avril 1759.

SIRE,

J'ai reçu les vers que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer. Comment peut-on être occupé du commandement d'une armée de cent mille hommes, et trouver encore le temps de faire des vers aussi ingénieux, et infiniment plus corrects que ceux de la Fare et de Chaulieu? Vous exécutez tout ce que vous voulez; et je crois que si vous en aviez la fantaisie, vous feriez en même temps un admirable plan de bataille, et un sermon aussi beau que le sont ceux de Saurin.

J'avois déjà vu dans tous les papiers publics cette toque et cette épée que le Pape a envoyées au maréchal Daun; je voulois engager le gazetier de Berlin à mettre dans sa gazette que le prince Ferdinand attendoit de Londres un chapeau et une épée bénits par l'archevêque de Cantorbery; et qu'on ne doutoit point chez tous les protestans que la bénédiction de Cantorbery ne fût plus efficace que la romaine. Il faudroit accabler de plaisanteries les autrichiens et les François: ces gens-là publient

cent sottises qui font beaucoup d'impression, et on les laisse faire. Au lieu de tant de mauvais sermons que font nos ministres, pourquoi ne prennent-ils pas occasion d'écrire une lettre pastorale dans laquelle ils feroient voir la ruine entière du protestantisme, si les ennemis de V. M. viennent malheureusement à bout de leurs desseins? J'écrirois bien quelque brochure à ce sujet : mais c'est en allemand qu'il faut que soit fait un pareil ouvrage, pour être répandu parmi le menu peuple et lu de tout le monde. Je n'ai vu qu'une seule pièce en faveur de la bonne cause qui soit écrite avec goût; c'est une lettre sur les libelles; je vous ai d'abord reconnu, Sire, et vous pouvez être assuré qu'à la cinquantième ligne j'étois aussi certain que vous étiez l'auteur de cet ouvrage que si vous me l'eussiez dit. On l'a traduit en allemand, et par-là il devient encore plus utile.

J'aurois envie de faire une feuille tous les mois sous le titre de *Mercure de Harbourg*, dans lequel je tournerai en ridicule sans aigreur et sans invectives toutes les impertinences que publient les ennemis. Je ferai imprimer cet ouvrage en françois et en allemand; personne ne

saura que j'y travaille que celui qui le traduira, car le traducteur deviendra aussi nécessaire que l'auteur, puisque c'est le peuple qu'il faut instruire, et les gens qui parlent françois en Allemagne ne font qu'un petit objet, eu égard à ceux qui n'entendent que l'allemand. Si V. M. ne désapprouve pas mon idée, je commencerai dès qu'elle me fera savoir sa volonté. Il me paroît que ce projet peut être utile pour la publication de quelques pièces que V.M. s'amuse à faire et que j'insérerai dans le Mercure de Harbourg, comme venant des auteurs sous le nom desquels il plaira à V. M. de mettre ses ouvrages.

Je ne suis point étonné des sottises et des impertinences de plusieurs officiers françois; je les avois prévues, et V. M. peut se rappeler que j'eus l'honneur de lui dire à Breslau pourquoi elle avoit la complaisance de placer un tas de jeunes étourdis dans sa capitale. Je n'en ai grâce au ciel pas vu un seul pendant tout le séjour qu'ils ont fait dans cette ville. Dieu les maintienne en joie à Spandau! Tout ce que je puis dire à V. M., c'est que nous n'entendrons plus à chaque instant quelque nouvelle qui n'a-

voit aucune réalité, et qui pourtant ne laissoit pas que d'inquiéter pendant deux ou trois jours tous les honnêtes gens de Berlin.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 5 Mai 1759.

SIRE,

Je n'ai jamais rien lu d'aussi plaisant que votre bref du Pape et votre lettre du prince de Soubise: je suis persuadé que les ennemis mêmes de V. M. seront forcés d'avouer qu'on ne peut rien voir de plus ingénieux.

J'ai changé le plan de mon ouvrage, et le titre. Je prendrai celui-ci, qui me paroit plus intéressant et plus conforme à mon idée: *Mémoires de l'académie des nouvellistes du caffé de saint James.* Je feindrai que quelques Anglois ont formé une société dans laquelle chacun est obligé de lire à toutes les assemblées quelques pièces politiques. Voilà le moyen de placer à chaque séance de la prétendue académie toutes les satires que je voudrai. Le titre de mon ouvrage me fournira encore l'occasion de tourner

bien des choses en ridicule ; et je tâcherai de faire un livre qui soit assez intéressant pour être lu même à la fin de la guerre et lorsqu'il aura perdu le prix de la nouveauté. Enfin, Sire, si vous voulez bien m'aider et faire valoir mon projet en m'envoyant ce que vous ferez dans vos momens de loisir, je suis assuré que mon ouvrage réussira ; je compte d'en envoyer dans sept ou huit jours à V. M. la première partie imprimée.

Le bref du Pape m'a paru si plaisant, que je le traduirai en latin, et je le ferai imprimer en deux colonnes, le latin d'un côté et le français de l'autre : ce qui lui donnera encore un plus grand air de vraisemblance, parce que tous les brefs du Pape sont toujours en latin, lorsqu'ils sont adressés à la cour impériale, ou aux ministres de cette cour.

Dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M., le bruit se répand dans la ville que le prince Henri est entré dans Nuremberg, et que V. M. a repoussé et battu un gros corps d'Autrichiens. Je suis persuadé, Sire, que vous ferez dans cette campagne tout ce qu'il faut pour vaincre vos ennemis de tous les côtés, et

je ne doute pas d'avoir le bonheur de vous revoir tranquille à Potsdam à la fin de cette année, comblé de gloire et jouissant d'une parfaite santé; car selon moi ce dernier article est aussi important au bonheur des héros qu'il l'est à la tranquillité de nous autres pauvres simples mortels. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 17 Mai 1759.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire plutôt à V. M., si l'on pouvoit venir à bout des imprimeurs; ces gens-là ne finissent jamais. J'ai suspendu pour quelques jours mes *Mémoires de l'académie des nouvellistes*, parce que j'ai cru que je pouvois faire quelque chose de plus utile dans un goût sérieux. Voici deux lettres sous le nom d'un ministre du saint évangile. Dans la première je me suis proposé de prouver que l'objet de la maison d'Autriche et celui de la France avoit été dans tous les temps d'anéantir la réformation: dans la seconde lettre j'ai montré que

l'Autriche et la France croyoient que le moment de l'exécution de leur dessein étoit arrivé.

Si j'avois cette éloquence vive et parsuasive que la nature vous a accordée si libéralement, j'aurois pu faire quelque chose de très-bon; mais outre la médiocrité des talens que le ciel m'a donnés, la foiblesse de mon corps s'est communiquée à mon ame, et mon esprit n'est guère moins énervé que mes organes. J'ai tâché de réparer par l'exposition de la vérité les défauts de l'orateur, et j'ai eu recours à la raison toute nue, ne pouvant la présenter avec des ornemens qui l'auroient rendue plus convaincante. C'est cette raison qui a fait trouver grâce à cet ouvrage auprès des lecteurs: et puisque ces lettres ont été plus heureuses que je n'osois m'en flatter, je compte d'en publier encore cinq ou six nouvelles, si j'ai la force de les faire.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le bref du Pape avec la traduction latine. Il y a plus de sel et plus d'imagination dans cette pièce que dans tout ce qu'on a publié et qu'on publiera pendant le cours de cette guerre.

Personne ne sait que je suis l'auteur des lettres que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.;

l'imprimeur même qui les imprime l'ignore; il n'y a que Mr de Beausobre à qui j'en aye fait la confidence, qui est chargé de l'impression. Je supplie V. M. de ne point me nommer, car tout le public est persuadé que cet ouvrage est véritablement écrit par un ministre du saint évangile, et nous perdrions tout le fruit qu'on peut en retirer, si l'on savoit que c'est la production d'un auteur dont les livres ont été brûlés dans plusieurs pays pour cause d'irréligion.

J'aurois un grand besoin de prendre les eaux minérales à Sans-Souci, si vous vouliez bien me permettre d'y aller pour une quinzaine de jours. Je souhaiterois calfeutrer mon pauvre étui, qui s'en va périssant de tous côtés. Les médecins m'assurent que les eaux et l'exercice me feront grand bien. Je me promène ici en carosse, mais l'on veut que je marche à pied.

Je n'ai point fait encore paroître la lettre de Mr de Soubise, parce que je la garde pour mes *Mémoires des nouvellistes;* j'y travaillerai dès que j'aurai fait encore deux lettres du ministre réfugié. J'ai l'honneur, &c.

A Berlin, ce 18 Juin 1759.

SIRE,

Vous avez trop de bonté d'approuver mon ouvrage ; je n'ai d'autre mérite que celui d'un zèle véritable, et c'est en faveur de ce zèle que V. M. veut bien m'encourager. J'ai d'abord réparé la faute qu'elle m'a indiquée, et j'ai suivi daus la nouvelle lettre que j'ai l'honneur de lui envoyer l'idée qu'elle a bien voulu me donner.

J'ai employé la première partie de cette troisième lettre à montrer que la France ne pouvoit avoir d'autres vues, quoiqu'elle cherche à les cacher, que celles d'agir en faveur du Prétendant. J'ai réfuté dans la seconde partie les raisonnemens que j'ai entendu faire quelquefois à Hambourg à des Allemands et à des négocians hollandois. J'ai surtout appuyé sur le ridicule de se laisser séduire aux éloges outrés que l'on fait de la reine de Hongrie et du roi de France, parce que j'ai vu bien des gens être la dupe de ces éloges. Je me flatte que V. M. trouvera que j'ai traité cet endroit avec toute la modération possible. Je

cherche à prendre un air d'impartialité, qui peut servir mieux que la trop grande vivacité. Ce qui me fait plaisir, c'est que ces lettres se débitent en allemand; cela pourra les rendre utiles; sans cela elles l'auroient été fort peu. Je ne connois pas davantage le traducteur, que je suis connu de lui. Tout le monde est ici persuadé que les lettres françoises sont véritablement faites par un ministre, ou du moins par un bon protestant.

Je remercie V. M. de la bonté qu'elle a de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci. Je ne manquerai pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. M. dès que j'y serai arrivé, et de l'instruire de ce qu'elle souhaite savoir. Puisé-je avoir le bonheur de la voir bientôt comblée de gloire et jouissant d'une tranquillité parfaite dans ce beau séjour qu'elle continue de faire embellir!

Je joins aux lettres françoises deux exemplaires des deux premières allemandes, si par hasard V. M. avoit envie de les faire lire à quelqu'un qui n'entendit pas le françois.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 5 Juillet 1759.

SIRE,

Il ne vous arrive que ce qui est arrivé à César, à Turenne, et plusieurs fois au grand Condé. Si vous prenez sur vous de vous posséder, de soigner votre santé, et de faire usage des ressources que vos lumières vous fourniront, tout sera bientôt réparé. Je meurs de douleur de ne pas être auprés de vous pour pouvoir vous dire sans cesse ce que j'ai l'honnéur de vous écrire. Au nom de votre peuple, au nom de votre gloire qui sera à jamais immortelle malgré les événemens fâcheux qui peuvent vous arriver, ne vous livrez point à des mouvemens, qui en altérant votre santé, sont plus nuisibles à votre peuple que la perte de plusieurs batailles. Songez que Louis XIV a éprouvé les plus grands revers, et qu'il passe pour plus grand d'avoir su les soutenir, que pour avoir conquis nombre de provinces. Quel est votre but? de défendre votre Etat, et si vous venez à manquer à cet Etat, il est perdu à jamais et sans ressource. La paix faite dans certaines occasions n'est, ni honteuse, ni préjudiciable. Quel

est le prince, le héros qui n'ait pas été forcé de céder quelquefois au torrent des événemens ? Enfin, Sire, je vous adore, vous le savez. Si vous périssez, votre peuple vous accusera éternellement de son malheur ; si vous vivez, de quelque façon que les choses tournent, il vous adorera, car vous seul pouvez le sauver du malheur où il tomberoit en vous perdant. Excusez, Sire, la liberté que je prends, mais elle est pardonnable dans un homme qui, s'il avoit cent vies au lieu d'une, les donneroit avec plaisir pour vous voir heureux.

J'ai l'honneur, etc.

Le 14 Août 1759, après les batailles perdues de Zullichau et de Kunersdorf.

SIRE,

Je n'ai point quitté Berlin, ni pensé à le quitter. Tant que je saurai que vous vous portez bien, je n'aurai jamais la moindre crainte, parce que je suis assuré que malgré les revers qui peuvent vous arriver, dès que vous voudrez conserver votre personne, si précieuse à l'Etat

tôt ou tard les choses, quelque fâcheuses qu'elles paroissent, tourneront heureusement. Songez donc, Sire, sérieusement à ce qu'il arriveroit, si vous veniez à périr. Je n'ose ici vous en retracer l'affreuse image ; mais tant que vous vivrez, il faudra à la fin que les affaires prennent une face toute différente de celle qu'elles ont aujourd'hui. Les Anglois tiennent actuellement dans leurs mains la garantie des pays que vos ennemis pensent pouvoir vous enlever, et la paix générale ne peut que vous être favorable, quelques avantages que vos ennemis semblent remporter. Je sens bien qu'il doit vous être sensible de les voir s'avancer et pénétrer dans vos Etats ; mais puisque toute l'Europe sait que votre gloire n'en souffre aucune altération, vous devez vous consoler, et quelque chose qu'il puisse arriver, songez à vous conserver, puisque c'est de vous seul qu'on peut attendre le moyen de remédier aux maux présens.

Si V. M. vouloit me permettre d'avoir l'honneur de l'aller joindre, je me rendrois auprès d'elle avec la première escorte qui part de Berlin, et il en part presque tous les jours, et je

ferois le reste de la campagne. Je me porte passablement et je suis en état de pouvoir monter à cheval; ainsi je ne causerai aucun embarras à V. M. J'attends là-dessus sa réponse.

Je la supplie de nouveau de prendre soin de sa conservation et de ne pas être trop sensible à des revers que les plus grands héros ont souvent essuyés. Rien n'est plus grand que Marius proscrit, fugitif, bravant la fortune. Sertorius, recogné dans un coin de l'Espagne, soutenant avec autant de patience que de fermeté les caprices du sort, me paroît le plus grand des Romains; et Caton dans Utique n'est considéré que comme une ame foible, incapable de soutenir l'adversité.

J'espère, Sire, que tout ira beaucoup mieux que vous ne pensez, et que vous ne tarderez pas long-temps à reprendre l'avantage que vous avez eu tant de fois sur vos ennemis: je fonde mes espérances sur les lumières et les talens de V. M. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 18 Août 1759.

SIRE,

Je suis au désespoir de n'être pas auprès de vous; mais puisque vous me l'ordonnez, je m'éloignerai de quelques milles de Berlin. Je vais attendre à Tangermunde la nouvelle de la victoire que vous remporterez sur vos ennemis. Ce n'est pas la valeur ni la bonne volonté qui a manqué à votre infanterie, mais la chaleur excessive qu'il a fait le jour de la bataille avoit épuisé ses forces: la nature n'en a accordé qu'une certaine quantité aux hommes; quelque courageux qu'ils soient, ils ne peuvent cependant s'élever au dessus de cette même nature. Je suis convaincu qu'ils répareront leur faute à la première occasion, et que vous retrouverez de véritables soldats prussiens. La fortune, pour vous avoir abandonné une seule fois, ne vous a point tourné le dos. Dès que vous voudrez songer à la conservation de votre personne, les choses prendront bientôt une face riante. Je voudrois pour tout au monde être auprès de vous. J'aurois un million de choses

à vous dire, et je vous prouverois, malgré votre douleur, que votre perte seule peut entraîner celle de l'Etat. Vivez, conservez-vous, quelles que soient les affaires, tôt ou tard elles deviendront bonnes. Et quand même, Sire, la perte de la bataille nous auroit amené à Berlin les ennemis, ce qui n'est pourtant pas arrivé: parce que nous aurions payé une contribution, tout auroit-il donc été détruit? Pensez, Sire, que le prince Ferdinand peut, s'il veut, aujourd'hui entrer en Franconie, dévaster cette partie de l'Empire qui nous est contraire, et forcer une partie des Autrichiens à courir vers la Bohème. Vous avez perdu, mais vos ennemis ont encore plus perdu que vous. Je connois votre sensibilité, Sire, et c'est elle que j'appréhende plus que vos ennemis, Il est vrai qu'il est bien fâcheux qu'un Roi qui s'expose plus que les simples soldats, soit abandonné de ces mêmes soldats; mais enfin, Sire, s'ils font des merveilles à la première occasion, tout sera réparé, et ils les feront ces merveilles, parce que je suis assuré que V. M. les ramènera à leur devoir, par l'espérance de la récompense, et par l'assurance de l'oubli du passé.

J'ai

J'ai répondu à Mr Bernoulli, ainsi que V. M. m'a fait la grâce de me l'ordonner.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 21 Août 1759.

SIRE,

Je vais me rendre à Berlin; j'y attendrai les nouveaux ordres de V. M. et je suis toujours prêt à aller où vous souhaiterez. Je vous supplie, Sire, de n'avoir aucun égard à ma santé; quand elle seroit encore plus foible, elle deviendra forte dès le moment que je pourrai avoir le bonheur de vous voir.

Quand j'arrivai à Tangermunde, tout étoit si rempli d'étrangers, qu'il me fut impossible de trouver un logement. Je ne voulus pas rester dans des villages à cause des petits partis de l'armée de l'Empire qui rodoient aux environs de Magdebourg et de Halberstadt, et je poussai ma route jusqu'à Wolffenbuttel, où je suis encore, et d'où je partirai demain. Je n'ai jamais douté, Sire, que vous ne réparassiez bientôt l'echec de la dernière bataille, et je suis con-

vaincu que tout ira bien à la fin, et beaucoup mieux que vous ne le pensez, pourvu que vous conserviez votre personne ; c'est en elle seule que réside la conservation de votre Etat. V. M. aura sans doute vu la lettre du maréchal de Belle-Isle qu'on a trouvée à Detmold dans les papiers du maréchal de Contades. Il n'y a rien de si affreux que les projets de renouveler dans le pays de Hanovre les horreurs du Palatinat, et de faire *un désert avant le mois de Septembre* (ce sont les propres termes de Mr de Belle-Isle) de cet électorat. Cet homme deviendra le mépris de tous les honnêtes gens dans quelques partis qu'ils soient. Je ne doute pas que le roi d'Angleterre ne pense dorénavant sérieusement aux affaires de l'Allemagne ; il connoît aujourd'hui ce qu'il doit attendre de ses ennemis ; que deviendroient ses Etats en Allemagne, si malheureusement vous veniez à succomber ? Si l'on a découvert par cette lettre jusqu'où va la fureur du ministère de France, on y a vu d'un autre côté l'état misérable de leurs finances, puisque le Maréchal écrit que sans les contributions que Fischer doit lever, il est impossible de subvenir aux besoins les

plus pressans de l'armée. Que sera-ce donc si les Anglois font quelque coup d'éclat avant la fin de cette année ?

Je ne doute pas que vous n'ayez encore bien des peines et des travaux avant la fin de la campagne ; mais pour mener les choses à une heureuse fin, vous n'avez pas besoin de vaincre, mais de temporiser. La guerre défensive est la ruine de vos ennemis. Il faut que la campagne finisse dans six semaines, les neiges et les glaces vous rendront la tranquillité. Comment vos ennemis pourront-ils vivre dans un pays où ils n'ont ni vivres, ni magasins ? Quel argent immense faudra-t-il l'année prochaine aux François pour continuer la guerre et pour payer les subsides à des alliés qui sans ces mêmes subsides ne peuvent agir.

J'ai l'honneur, etc.

A Wolffenbuttel, le 9 Septembre 1759.

SIRE,

Je connoissois à V. M. toutes les qualités de César, mais je ne savois pas qu'elle y joignît

celles du grand amiral de Coligny, plus craint, plus admiré, plus redoutable à ses ennemis après la perte d'une bataille qu'avant le combat. Voilà vos affaires remises entièrement, ou peu s'en faut. Votre armée a cédé la victoire à vos ennemis, mais vos lumières les ont privés de tout le fruit qu'ils auroient pu remporter de leur avantage.

Pendant que vous remettez les affaires au point de finir la campagne heureusement, les Anglois viennent de hâter la paix en détruisant la flotte françoise. Il ne reste pas un seul vaisseau à la France dans toute la Méditerranée, et les Anglois peuvent y donner la loi avec une seule escadre de trois ou quatre vaisseaux. Et voilà la prétendue descente en Angleterre évanouie, le Canada perdu, car je ne doute pas que Quebec ne soit pris dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. La flotte de Brest n'oseroit sortir; les François sentent trop que si elle étoit battue, leur marine seroit entièrement ruinée et anéantie. Toutes les colonies de l'Afrique et de l'Amérique, toutes les côtes du royaume sont en proie aux Anglois. De quel endroit les François pourront-ils tirer

de l'argent pour suppléer à celui qu'ils ont déjà dépensé avec tant de profusion? Les parlemens refusent obstinément d'enrégistrer les nouveaux impôts. Enfin la défaite de la flotte de la Clue coute cinq mille matelots pris ou noyés, perte irréparable pendant vingt ans. Lorsque l'on considère toutes ces circonstances, il est naturel d'en conclure que si les Anglois offrent aux François une paix tant soit peu raisonnable, ils l'accepteront, et quitteront leurs alliés, s'il ne veulent pas concourir à une paix générale. Je suis persuadé, Sire, que les François ont déjà renoncé à s'emparer de l'électorat de Hannovre; toutes les démarches qu'ils font encore, ne sont que de vaines ostentations. *Le désert* du maréchal de Belle-Isle est une chimère dont la bataille de Minden aura désabusé le ministère de Versailles; ajoutez à tout cela les neiges et les glaces qui vont venir dans trois semaines, les avantages que le prince Henri et le général Finck ont remportés, et vous conviendrez, Sire, que j'ai raison de dire que la fin de la campagne va bientôt redonner aux Anglois le moyen d'offrir aux François une paix qu'il faut qu'ils acceptent bon gré ou

malgré, pour peu qu'elle soit raisonnable. J'ai toujours pensé, Sire, et j'en suis encore fermement convaincu, que cette ligue monstrueuse qui s'est formée contre V. M. aura la fin de celle de Cambray. Enfin, Sire, tout ira bien, pourvu que vous conserviez votre personne, si précieuse à votre Etat, et à laquelle est attaché non seulement le bonheur de tous vos sujets, mais la liberté de toute l'Allemagne.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 29 Septembre 1759.

SIRE,

Une femme nommée Madame Taliazuchi, qui m'avoit toujours été inconnue, m'écrivit hier qu'elle s'adressoit à moi pour que j'avertisse V. M. qu'elle avoit des choses de la plus grande conséquence à lui révéler et qui regardoient directement votre personne. J'envoyai sur le champ chercher cette femme ; elle me dit qu'elle étoit l'épouse du poëte qui fait les opéra. Je lui demandai dabord, si ce qu'elle savoit, regardoit quelque attentat contre la personne

de V. M.; elle me dit que non, et que ce qu'elle vouloit déclarer, étoit cependant très-important, quoiqu'il ne regardât pas la personne sacrée de V. M. Je la questionnai beaucoup, mais elle ne voulut jamais s'ouvrir entièrement à moi; disant toujours qu'elle ne confieroit son secret qu'à V. M. ou à la personne à qui V. M. m'écriroit de lui dire de s'adresser, Cependant, Sire, quoique cette femme ait voulu me faire un mystère de son secret, je crois l'avoir découvert par les questions captieuses que je lui ai faites, et voici ce que je pense: cette femme est née sujette de la Reine de Hongrie, elle voyoit ici beaucoup d'officiers étrangers et surtout des Italiens; quelqu'un de ces officiers aura cru cette femme capable d'entretenir une correspondance et de donner des avis à la cour de Vienne. Soit que cette femme ait d'abord été séduite et que la crainte de ce qui pouvoit lui arriver l'ait fait changer de dessein, soit qu'elle n'ait agi que pour tromper la cour de Vienne et pour se faire un mérite auprès de vous; il est certain qu'elle m'a dit dans la conversation, qu'elle avoit des pièces très-importantes. Je ne doute pas même

qu'elle ne remette des chiffres que la cour de Vienne lui aura fait donner par ceux qu'elle aura chargés de la corrompre, et ces chiffres pourront être utiles à V. M. pour déchiffrer d'autres lettres. Ce qui me fait croire qu'elle a des chiffres, c'est que je lui dis qu'elle faisoit sagement d'être fidele à V. M. et qu'on auroit bientôt connu son infidélité, si elle eût lié quelque correspondance avec la cour de Vienne, à moins d'avoir un chiffre; elle me répondit que cette difficulté ne l'auroit pas embarrassée, si elle avoit voulu manquer à ce qu'elle vous devoit. Enfin, Sire, lorsque V. M. nommera quelqu'un à qui cette femme doit s'adresser, vous serez bientôt instruit de tout. Je prie donc V. M. de vouloir me mander ce que je dois dire à cette femme, qui me presse pour avoir une réponse de V. M. et qui m'assure que ce qu'elle a à découvrir est très-important et ne souffre aucun délai. Enfin, Sire, quand il seroit vrai que tout ceci ne fût qu'une tête italienne qui se seroit échauffée et qui auroit pris des chimères pour des vérités, ce qui pourroit encore bien être, car cette femme ne paroît rien moins que prudente et tranquille; je crois

cependant que la peine qu'on auroit prise de savoir ce qu'elle veut déclarer, seroit si légère, qu'on ne la regretteroit pas, quand même on découvriroit que cette femme n'est qu'une folle.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 6 Octobre 1759.

SIRE,

J'aurois bien peu profité, si après avoir vécu vingt ans avec des gens sensés en Allemagne, j'avois conservé une cervelle provençale. Vous verrez, Sire, par le mémoire que m'a remis Madame Taliazuchi de quoi il est question, et vous déciderez ensuite. Si V. M. ne m'avoit point écrit en propres termes : *quoi que cette femme puisse vous dire, gardez-vous bien d'y ajouter foi*, j'aurois prié le Commandant de faire arrêter le nommé Ranuzzi, jusqu'à ce qu'elle eût mandé ce qu'elle veut qu'on en fasse, cet homme me paroissant un espion des plus avérés ; mais je me suis contenté de dire à Madame Taliazuchi que si cet homme sortoit de Berlin avant la réponse de V. M., elle en

répondroit, et elle m'a assuré qu'elle le retiendroit. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 12 Octobre 1759.

SIRE,

Lorsque je loue la conduite de V. M., la vérité dicte mes discours, et le caractère de courtisan n'y a aucune part. Ainsi vous permettrez que je vous dise encore qu'il n'y a rien de plus beau que votre dernière marche en Silésie; et je suis convaincu que vos ennemis en conviennent eux-mêmes. Je suis bien affligé d'apprendre que vous êtes incommodé, et si j'ose demander avec la plus grande instance une grâce à V. M., c'est de me tirer de l'inquiétude cruelle où je suis, et de me donner des nouvelles de sa santé. J'espère que vous n'aurez qu'une fluxion; c'est une maladie qu'on prend aisément dans cette saison. J'attends avec impatience de voir votre ouvrage sur Charles XII. Comment pouvez-vous dire que le feu de votre génie s'éteint? Par la manière dont vous vous exprimez, vous montrez qu'il n'a rien per-

du, ni de sa force, ni de son agrément. Si vous voulez être cru, il faut vous résoudre à ne pas parler et à ne point écrire. Je reçois votre lettre samedi au soir; je ne pourrai avoir que lundi matin chez Néaulme les Révolutions romaines et celles de Suède; je les ferai partir sans faute. Il me tarde bien que la campagne soit finie, pour avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds. Je suis inconsolable que vous n'ayez pas voulu que j'allasse à Furstenwalde. J'espère que cet hiver nous donnera la paix. Les François viennent encore d'être totalement battus dans les Indes orientales; ils ont été obligés d'abandonner le fort David. On leur a pris leurs établissemens les plus considérables, et les affaires sont aussi délabrées dans les Indes orientales que dans les occidentales. Ces nouvelles sont certaines, car elles ont été apportées par trois vaisseaux arrivés successivement à Londres. Si les Anglois veulent, la paix est assurée. V. M. dira que les François peuvent se retirer de l'alliance, sans que les autres puissances cessent la guerre. Mais qui paiera les barbares? qui donnera des subsides aux ennemis de Stralsund? La maison d'Autriche

a-t-elle jamais fait la guerre sans l'argent des Hollandois et des Anglois ? et si elle veut continuer la guerre, l'armée du prince Ferdinand peut pénétrer jusqu'aux portes de Vienne, n'ayant plus à faire aux François. Quel plaisir alors pour le roi d'Angleterre de mortifier une reine, qui oubliant toutes les obligations qu'elle lui avoit, a voulu favoriser une armée qui vouloit faire *un véritable désert de son électorat*, et occasionner une descente en Angleterre qui le renversoit du trône lui et sa maison ! Des attentats de cette nature ne s'oublient jamais, quelques démarches que la politique puisse faire. J'ai toujours pris la liberté de dire à V. M. que si les François quittoient cette alliance, (qu'ils regretteront pendant trente ans d'avoir contractée) tout le reste de la ligue tomberoit bientôt. V. M. aura pu voir par la première lettre que j'eus l'honneur de lui écrire au sujet de Madame Taliazuchi, que je regardois cette femme comme une folle et un assez mauvais sujet; mais il n'en est pas moins vrai cependant que ledit Ranuzzi que vous avez donné ordre d'arrêter, étoit un espion envoyé par Daun, qui avoit le dessein en sortant de

Berlin d'aller à votre armée, et que Madame Taliazuchi auroit fort bien fait de chasser de sa maison dès le moment qu'elle le connut, sans entrer dans tous ces pourparlers qui ne sont peut-être pas aussi innocens que le prétend ladite Dame. Enfin, Sire, je remercie V. M. de m'avoir débarrassé de toutes ces tracasseries, qui commençoient à bien fatiguer ma paisible philosophie. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 20 Octobre 1759.

SIRE,

Je reçois la lettre de V. M. dimanche matin le 28. Je partirai sans faute après-demain le 30, et j'arriverai à Glogau dans le même temps qu'elle y arrivera. Quelque foible que je sois dans ces temps d'hiver, j'irois à pied au bout du monde pour avoir le plaisir de vous voir. Je crains que vous ne vous fassiez porter trop tôt à Glogau; si vous venez à vous refroidir, cela peut allonger votre maladie. Je sens bien que vous devez être fâché de ne pouvoir pas achever le reste de la campagne; mais vous pouvez ordonner de faire ce que vous auriez

exécuté, si votre santé l'avoit permis. D'ailleurs dans quinze jours, si vous vous soignez bien, vous serez en état de supporter la voiture, et vous pourrez vous faire transporter où vous jugerez à propos. Enfin il est des choses qui sont au dessus des forces humaines, et contre lesquelles le meilleur remède, c'est de penser qu'on n'a pu les éviter, ni les prévenir. Vous avez reçu il y a deux ou trois jours la nouvelle de la prise de Québec. Voilà donc toute l'Amérique septentrionale perdue pour les François, et les Anglois peuvent faire revenir cet hiver en Europe près de dix mille hommes de troupes, plus de trente vaisseaux de guerre, et en laisser encore assez pour prendre la Martinique au mois de Mars. Croyez, Sire, que cet hiver verra les François abandonner tous leurs alliés, et par conséquent nous aurons la paix au printemps, et nous irons à Sans-Souci voir la galerie qui sera, à ce que m'a dit aujourd'hui l'inspecteur des tableaux, qui arriva hier de Potsdam, la plus belle chose qu'il ait vue dans le monde, quoiqu'il ait été six ans en Italie.

J'ai l'honneur, etc.

P. S. J'envoie à V. M. des vers qu'on dit avoir été affichés pendant la nuit à la porte du château de Versailles.

Bateaux plats à vendre,
Soldats à louer,
Généraux à pendre,
Ministres à rouer.
O France! une femelle
Fit toujours ton destin;
Ton bonheur vient d'une pucelle
Et ton malheur d'une c....

A Berlin, ce 28 Octobre 1759.

SIRE,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., j'ai eu encore un accès de fièvre; mais comme il y a deux jours que je ne l'ai plus, j'espère que j'en serai quitte. Je suis bien charmé de voir V. M. rétablie; mais il faut quelle se garantisse du froid. Je ne doute pas que vous ne fassiez à la fin une campagne très-heureuse; puisse-t-elle vous rendre en santé et content à tous vos sujets!

Ma pauvre philosophie vient encore d'être troublée. On a bien raison de dire qu'il faut éviter jusqu'à la moindre fréquentation avec les fous. Madame Taliazuchi, dont je n'avois plus entendu parler depuis que cet homme a été arrêté, vient de m'écrire la lettre que j'envoie à V. M.; elle est si impertinente, que quelque stoïcien que je sois, je n'ai pu m'empêcher d'y être un peu sensible. Je ne sais ce que cette folle veut me dire, et j'ignore tous les contes et toutes les tracasseries dont elle me parle. J'avois bien raison d'écrire à V. M. la première fois que je lui parlai de cette femme, que sa tête me paroissoit dérangée. Je vois bien ce qui la met de mauvaise humeur; je lui ai dit, et je l'ai dit à Mr Kircheisen : *pourquoi elle avoit attendu à déclarer cet homme que la cour de Vienne eût exigé de savoir son nom et d'être servie gratis pendant trois mois.* Voilà, je crois, les horribles discours qu'elle ne peut me pardonner. Je serois obligé à V. M., si elle vouloit faire dire à Mr Kircheisen de dire à cette Mégére de m'oublier, et de me laisser paisible. Comment cette folle s'est-elle avisée de s'adresser à moi, qui depuis dix-huit ans que j'ai

l'honneur

l'honneur d'être au service de V. M. ne me suis jamais trouvé dans aucune tracasserie ? V. M. dira que je dois mépriser les discours de cette femme ; j'en conviens ; mais il est pourtant disgracieux que sur des discours des rues où je n'ai aucune part, je sois obligé d'essuyer les injures les plus atroces et les plus grossières. Les dévots mettent tous leurs chagrins aux pieds du crucifix, je mettrai les miens entre les mains de la philosophie, et dût cette femme me régaler tous les jours d'une pareille épître, je ne parlerai plus à V. M. de semblables misères.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 7 Novembre 1759.

SIRE,

Je viens de lire avec un plaisir infini vos Réflexions sur Charles XII ; elles sont parfaitement bien écrites, le style en est précis et sentencieux ; il a tout le bon de celui de Tacite, sans en avoir l'obscurité. Quant aux pensées, je me contenterai de dire à V. M. qu'elles m'ont convaincu par leur justesse qu'il n'y a que de grands généraux qui puissent écrire sur

d'autres grands généraux, et que ce que peuvent faire sur ces hommes rares de simples écrivains, quelque bons qu'ils soient, ne produit jamais qu'un élégant verbiage. Mon Dieu, que l'histoire de Charles XII m'a paru misérable en lisant vos réflexions ! Il faut que chacun se mêle de son métier. Je ne trouve rien de si ridicule qu'un prêtre, qui enfermé dans son couvent, écrit les campagnes de Mr de Luxembourg et de Mr de Turenne. Cependant combien d'histoires militaires n'avons-nous pas, composées par des jésuites, des bénédictins et des pères de l'oratoire ?

Je ne manquerai pas, Sire, de faire imprimer votre ouvrage avec toute l'attention possible, et soyez assuré, Sire, qu'il n'y aura aucune faute d'impression. J'aurois envie d'en faire tirer cinquante exemplaires, et d'en cacheter trente dans un paquet que je laisserai au château dans la chambre de l'imprimerie et que vous retrouverez à la paix. Cet ouvrage est admirable, et vous serez bien aise dans la suite d'en donner quelques exemplaires à vos généraux. J'attendrai vos ordres là-dessus. On commence cependant de travailler demain à

ranger les caractères de la première feuille. Je donnerai à cet ouvrage la forme in-quarto, pour qu'il puisse être joint à vos autres ouvrages historiques, et à votre poëme sur l'art de la guerre.

Ne doutez pas un seul instant, Sire, que je ne parte pour la Saxe, dès que vous me l'ordonnerez. Si je suis malade, ce voyage me guérira; et le plaisir de vous revoir après la fin d'une si belle et si glorieuse campagne me redonnera la santé. J'ai une grâce à demander à V. M., c'est que je puisse mener Madame d'Argens. Voici trois ans de suite que je fais toutes les années une maladie considérable. J'espère que cela n'arrivera pas cette année par la diète que j'observe; mais si V. M. n'avoit pas eu la bonté de permettre que ma femme m'accompagnât à Breslau, livré aux soins de mes domestiques, je serois allé faire ma révérence au père éternel, et je vous prie d'être bien persuadé que sans vouloir faire le courtisan, j'aime beaucoup mieux être avec vous à Sans-Souci, qu'avec lui dans son paradis. O Sans-Souci! O Sans-Souci! Pourquoi ne puis-je pas donner mon *friesel* à la R***, ma diar-

rhée à la C*** et mes indigestions à L***! Si cela pouvoit avoir lieu, ces trois personnes songeroient plus à la pharmacie qu'à la guerre.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 17 Novembre 1759.

SIRE,

Si la Fortune vous persécute, votre fermeté et vos lumières vous mettront au dessus de ses caprices. L'exemple du passé m'assure de l'avenir et je ne doute pas un seul instant que vous n'ayez déjà réparé en partie une infortune à laquelle vous n'avez aucune part. Quand on a agi dans les règles les plus exactes, on ne répond point, dans quelque métier que ce soit, des événemens, et moins dans celui de la guerre que dans tous les autres. Je comprends combien vous devez souffrir, parce que quelque courage et quelque génie qu'on ait, on ne peut s'élever au dessus de l'humanité; mais les grands hommes comme vous ont toujours vaincu par leur constance ce qui auroit accablé des ames communes. Il faut que cette campagne

finisse, les glaces et les neiges vont ramener la tranquillité pendant quelques mois, et j'espère que le printemps donnera la paix à l'Europe, quand les François auront achevé de fondre les vieilles cuillers qu'ils envoient à la monnoie pour avoir de l'argent : feront-ils la guerre avec leurs marmites et leurs casseroles ? et paieront-ils en monnoie de cuivre les subsides aux Russes et aux Suédois ? Si les Anglois avoient voulu envoyer l'été passé une flotte dans la Baltique de quinze vaisseaux, nous aurions actuellement la paix, et s'ils veulent l'envoyer au commencement du printemps, nous verrons bientôt la fin de la guerre. Le prétexte qu'ils ont pris de leur commerce avec la Russie est ridicule ; car les Russes n'auroient osé rompre avec eux ; d'où auroient-ils tiré l'or et l'argent que leur fournissent les Anglois pour leur monnoie ? et si les Russes avoient voulu faire les méchans, pas un seul vaisseau n'eût pu arriver à Péterbourg. J'ai beaucoup de respect pour le roi d'Angleterre ; mais il ne fait pas usage des notions les plus communes, s'il ne sent pas que son électorat seroit détruit et ruiné de fond en comble, et cela dans moins de six

semaines, si vous veniez malheureusement à succomber sous vos ennemis.

J'ai etc.

A Berlin, ce 25 Novembre 1759.

SIRE,

Il vient de paroître ici un grave personnage, auprès de qui Daniel, Jérémie, Josias et tous les prophètes grands et petits ne sont rien. Cet homme depuis dix-huit mois passoit pour un fou, parce qu'il avoit prédit l'année cinquante-huit que vous essuieriez de grands malheurs dans l'année cinquante-neuf. Il a été depuis quinze jours chez tous ceux à qui il avoit annoncé ses prédictions et leur a dit fort sérieusement: „Messieurs, j'ai passé pour fou auprès de vous, „parce que je vous avois annoncé la vérité; l'é- „vénement a justifié tout ce que je vous avois dit; „prenez-moi encore pour un fou, si vous le ju- „gez à propos; je vous assure que le roi va être „bientôt au dessus de tous ses ennemis, et que „jusqu'à la fin de la guerre il n'aura plus que „des succès heureux." Comme les discours de cet homme singulier font l'entretien de toute

la ville, j'ai été curieux de m'informer de quoi il étoit question. Mr Gottskowsky et d'autres gens sensés qui connoissent cet homme, disent que véritablement il leur avoit dit en cinquante huit que les Prussiens auroient de grands revers en cinquante-neuf, et qu'il avoit toujours ajouté ce qu'il annonçoit encore aujourd'hui, qu'en soixante les Prussiens seroient et plus heureux et plus glorieux qu'ils ne l'avoient jamais été. Quant à moi, sans être prophète et sans avoir l'honneur d'exalter mon ame, je suis bien persuadé que vous réparerez tous les maux que peuvent avoir causés des fautes où vous n'avez jamais eu aucune part et qu'humainement vous ne pouviez ni prévoir, ni éviter, les causes secondes étant au dessus de toute la prudence humaine. Vous êtes comme ces habiles architectes, qui par la grande connoissance qu'ils ont de leur art, savent raffermir et resserrer les crevasses qui se sont faites à des bâtimens que des orages imprévus ou des tremblemens de terre avoient ébranlés.

J'ai remis à l'impression *les Réflexions* etc. et je me flatte que vous serez plus content de cette édition que de la première. Mais per-

mettez, Sire, que je prenne la défense de votre campagne contre vous-même. L'on ne pourra jamais vous en imputer les malheurs, parce que vous n'en avez point été la cause, et qu'ils sont arrivés indépendamment des soins que vous avez pris; votre gloire, Sire, n'en a pas reçu la moindre atteinte. Je ne puis pas dire la même chose de l'édition des réflexions; mais il est pourtant vrai que la copie du manuscrit m'a induit dans plusieurs erreurs. J'en envoie la preuve à V. M. L'ancien manuscrit dit, *on distingue ceux*, la nouvelle correction dit, *on ne fait attention qu'à ceux*. La correction nouvelle dit, *un vaste champ aux remarques*, dans l'ancien manuscrit *remarques* est effacé. Dans la nouvelle correction il y a, *je crains bien que ce beau phénix*, dans le manuscrit, *je crois que ce phénix*. Je pourrois envoyer encore plusieurs autres endroits à V. M.; mais cela l'ennuieroit. D'ailleurs je dois convenir qu'il y a deux ou trois fautes, et entre autres une assez lourde dont je suis coupable; je l'avois corrigée trois fois, et ces maudits imprimeurs l'ont encore commise en tirant la dernière épreuve. J'ai déjà donné ordre de faire venir l'Encyclo-

pédie de Hollande; car les libraires ne font venir ce livre que pour ceux qui le demandent, attendu la cherté du prix, et ils ne l'ont pas dans leur boutique. Vous voulez donc, Sire, parcourir cet hiver un océan immense de mauvaises choses, dans lequel flottent quelques excellentes dissertations géométriques de d'Alembert et quelques ballons métaphysiques enflés de vent, qui en faisant défendre cet ouvrage, lui ont donné une réputation qu'il a déjà perdue dans tous les pays où il est permis de l'avoir. Les derniers articles que Voltaire a mis dans ce livre, se ressentent de la vieillesse et ne valent guères mieux que son Candide; de l'esprit souvent, peu de jugement et point de profondeur. Mais vous verrez tout cela par vous-même, et vous en jugerez bien mieux que moi. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 24 Décembre 1759.

SIRE,

J'ai l'honneur de souhaiter à V. M. une heureuse année, qui la rende glorieuse, contente et en parfaite santé à ses sujets. Je la remercie

infiniment des marques de bonté dont elle daigne m'honorer, et je la prie d'être persuadée que jen conserverai le souvenir jusqu'à la mort. J'envoie à V. M. quatre exemplaires de la nouvelle édition de Charles XII; je joins à ces exemplaires celui que V. M. m'a renvoyé corrigé de la première édition, pour qu'elle puisse juger qu'il n'y a plus une seule faute dans la seconde. Je vous prie d'être persuadé que ce n'est pas ma faute, s'il y en a eu dans la première. J'avois la fièvre, et j'ai été obligé de me fier pour les dernières épreuves aux imprimeurs, mais j'ai revu quatre fois les épreuves nouvelles, et je ne crois pas qu'une édition des Elzevirs puisse être plus correcte. Vos vers sur les prophètes sont charmans. Mais vous avez beau vous plaindre de la Fortune; je vois qu'elle vous est toujours attachée, quoiqu'elle ait semblé vous abandonner quelquefois. L'affaire de Maxen est fâcheuse; j'en conviens; mais songez qu'elle est arrivée le vingt du mois, que le vingt-un du même mois l'Amiral Howe a détruit la flotte françoise, le vingt-deux les alliés ont pris Munster, le vingt-cinq le Prince votre neveu a battu les Wurtembergeois.

J'ai mille et mille choses à vous dire; mais je vous écris à la hâte, parce que je suis accablé d'un rhume violent, qui depuis quinze jours ne me laisse pas un moment tranquille, et me cause une toux qui va quelquefois jusqu'à me faire cracher du sang en quantité. On dit que le plaisir et la consolation des damnés c'est d'avoir des compagnons. Si j'étois un diable, je serois fort consolé de mon mal, car il est épidémique dans Berlin et aussi fréquent que l'année de la coqueluche, il y a environ vingt-deux ans: j'étois alors militaire, pourquoi faut-il que je ne sois aujourd'hui qu'un misérable fardeau de la terre, quand je souhaiterois avoir cent vies pour les sacrifier au service de V. M.?

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 8 Janvier 1760.

SIRE,

J'ai d'abord remis les exemplaires à Monseigneur le prince Ferdinand et à Mr le général Seidlitz. Je ne saurois exprimer à V. M. combien S. A. R. a été sensible au présent de

V. M. Sa santé est beaucoup meilleure; sa maladie n'est plus qu'un reste de foiblesse de nerfs qui se rétablira entièrement, dès que la saison deviendra meilleure.

Mon prophète, dont vous vous moquez, continue à prédire pour cette année monts et merveilles. Je ne sais si c'est un faux prophète, mais je sais bien qu'il ne manque pas d'esprit; V. M. pourra en juger par deux réponses qu'il a faites depuis peu de jours, l'une à un théologien et l'autre à un Prince. Le théologien est un nommé Mr. Sussmilch, pasteur, et luthérien rigide. Vous ne savez, dit-il à mon prophète, ni le grec, ni le latin, comment pouvez-vous sur une traduction allemande de la bible grecque juger de ce qu'elle contient? Monsieur, répondit le Daniel de Berlin, la traduction allemande ne rend donc pas le sens de l'Ecriture? Si cela est, comment osez-vous la proposer aux chrétiens comme contenant la pure parole de Dieu? Ou il faut convenir que je puis comprendre le véritable sens de la bible sur une traduction approuvée par tous les synodes, ou il faut avouer que tous les ministres luthériens trompent ceux dont ils se disent

pasteurs. Mr Sussmilch s'est tu, et il a bien fait, car il n'avoit rien de bon à répondre. Je viens à présent à la réponse faite au Prince, c'est au Margrave de Schwedt: il demanda à cet homme s'il étoit vrai qu'il se mêlât de faire des prédictions? J'ai été assez heureux, répondit-il, pour annoncer quelques vérités. Allez, dit le Margrave, vous êtes fou. Ma femme, répondit le prophète, qui est une sotte, me le dit tous les jours; mais je ne fais aucune attention à ce qu'elle me dit, parce que je connois la portée de son esprit. Je ne sais si Daniel, Jérémie, Habacuc et tous les prophètes grands et petits auroient répondu plus finement. V. M. dira peut-être que mon prophète auroit mérité quelques coups de bâton; je n'ai rien à dire à cela, si ce n'est qu'on peut mériter d'être battu, parce qu'on a fait une réponse ingénieuse, mais impertinente. Vous allez croire, Sire, que me voilà à demi converti et que je vais bientôt croire aux prophètes anciens, puisque je crois déjà aux modernes. Mais je suis bien aise d'avertir V. M. que je suis toujours un bon et fidele sectateur d'Épicure. Je ne puis cependant me refuser à l'évi-

dence, et voici un fait que je tiens de la bouche d'un ministre luthérien, homme d'esprit et de notre académie des sciences. Un mois avant la bataille de Kustrin, mon prophète va chez ce ministre et lui dit: Monsieur, je viens vous avertir que dans trente jours le Roi gagnera une bataille sanglante sur les Russes; près de quinze mille seront tués et resteront longtemps sur le champ de bataille, pour servir de pâture aux oiseaux. Le jour que cet homme avoit prédit, fût précisément celui du jour de la bataille. Je sais bien que c'est le hasard qui a vérifié les prédictions de cet homme, mais il faut convenir que c'est un singulier hasard. Si j'étois assuré que l'événement voulût m'être aussi favorable, je me mêlerois d'être prophète; cela feroit enrager Voltaire, et il n'oseroit plus se moquer des gens qui exalteroient leur ame.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 24 Janvier 1760.

SIRE,

J'ai relu cinq fois votre ode au Prince votre neveu. Cet ouvrage est véritablement digne de vous et de lui. C'est l'éloge le plus grand que l'on puisse faire, et en même temps le plus vrai. Après avoir employé la critique la plus sévère, je n'ai trouvé qu'un seul vers qui m'a paru un peu prosaïque, le voici : *Je puis au moins prévoir par mes heureux présages ;* cela me paroît un peu dur à l'oreille, et les mots *puis*, *prévois*, *présages* dans un seul vers, forment un son qui n'est pas aussi harmonieux que tout le reste de cette belle ode, dont Rousseau se seroit fait honneur, et qui est, je le répète encore, véritablement digne du héros qui l'a composée et du héros auquel elle est adressée.

Vous plaisantez sur mon prophète. Voici bien une autre chose que des prophéties. Un de nos académiciens, Mr Gleditsch, soutient que Mr de Maupertuis lui a apparu dans la salle de l'académie à côté de la pendule, et qu'il l'a vu pendant près d'un quart d'heure de suite. Cela fait ici un bruit étonnant. Après cela

continuez de faire l'incrédule ! Quant à moi, j'ai résolu de faire dire deux messes pour le repos de l'ame du président, afin que s'il lui prend envie de jouer le rôle d'un vampire, il me laisse dormir en repos, et aille à Genève sucer et tourmenter le sieur Arouet de Voltaire.

Je suis toujours persuadé que malgré les fâcheux accidens de l'année passée vous serez heureux dans celle où nous venons d'entrer ; et quelque chose que vous puissiez me dire, vous ne me convaincrez pas du contraire ; surtout s'il est vrai, comme on le dit ici, que les Anglois enverront une flotte dans la mer Baltique. La fortune, il est vrai, a depuis quelque temps semblé vous être moins favorable ; mais sans croire ni aux prophéties, ni aux revenans, je ne puis m'empêcher de céder à certains pressentimens qui me disent que vous résisterez à tous vos ennemis, et qu'à la fin vous prendrez entièrement le dessus sur eux. Avant les batailles de Rosbach et de Lissa je vous écrivois la même chose. La situation des affaires étoit bien différente de celle d'aujourd'hui ; ma sécurité sembloit encore plus déplacée, le temps ne tarda pas à la justifier.

Monseigneur

Monseigneur le prince de Bévern m'a écrit une lettre en faveur d'un gentilhomme françois qui lui avoit été recommandé et dont je connois toute la famille. Je l'ai vu lui-même il y a quelques années, lorsque j'étois en France. Une affaire d'honneur qu'il eut, l'obligea de sortir du royaume et de se retirer à Nice. Sa famille m'ayant écrit pour me le recommander, il vint me voir à Menton. Depuis ce temps ne pouvant plus rentrer en France, il passa au commencement de la guerre au Canada, où il a servi avec distinction. N'y ayant plus rien à faire dans ce pays, et ne pouvant rester en France, il a pris le parti de servir dans les autres pays. Je puis répondre à V. M. à son sujet de trois choses; la première c'est qu'il a beaucoup de valeur, la seconde c'est qu'il a de la probité, et la troisième qu'il est d'une des meilleures maisons, je ne dis pas de sa province, mais de tout le royaume. Quant au bon sens, c'est un article dont je ne suis jamais caution pour un François, et surtout pour un Provençal. Il sait fort bien l'italien et passablement l'allemand, du moins il s'explique assez pour être entendu dans cette dernière langue. Il souhaiteroit en-

trer dans un bataillon franc. Il a environ trente deux ans, et est d'une jolie figure. Lorsqu'il quitta la France, il étoit lieutenant dans le régiment de Champagne; en Canada il étoit capitaine, et a souvent eu l'honneur de voir rôtir et manger des hommes par les sauvages. Si V. M. juge à propos de lui faire donner une lieutenance, il sera très-satisfait, et comme il ne manque de rien, il fera d'abord l'équipage dont peut avoir besoin un lieutenant d'un bataillon franc. J'aurai l'honneur de dire encore à V. M., que je réponds pour le sujet que je lui propose, de la naissance, de la probité et de la bravoure. Je la supplie de me faire la grâce de me répondre un mot, pour que je ne fasse point manger son argent inutilement à ce jeune homme. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 4 Février 1760.

SIRE,

Il s'en faut de beaucoup que mon prophète n'annonce plus l'avenir; il soutient toujours que nous serons aussi heureux cette année que

nous avons été malheureux l'année passée: il offre d'être puni comme un imposteur, et d'être enfermé comme un fou, s'il se trompe dans ses prédictions. Quant à moi, sans avoir l'honneur d'être prophète, je suis convaincu que nos affaires iront très-bien. Vous vous défiez de la fortune; je ne saurois, Sire, vous blâmer à ce sujet; elle vous a été peu favorable dans cette dernière campagne; mais ce qui me rassure, c'est que je vois que lorsqu'elle a semblé vouloir entièrement vous abandonner, elle a tout à coup fourni des moyens pour réparer les pertes qu'elle avoit causées. On doit craindre pour la *cause publique*, quand les funestes événemens sont arrivés par la faute de cette *cause publique*; mais dans toutes nos infortunes passées, je ne vois que des particuliers en faute, et jamais l'armée, ni le souverain. La bataille de Francfort contre les Russes n'auroit jamais eu lieu, si lorsque l'armée prussienne entra en Pologne, elle eût été conduite différemment qu'elle ne le fût. Les soldats prussiens se sont rendus prisonniers à Maxen et ont mis les armes bas: mais les soldats prussiens ne font pas les capitulations, ce sont ceux qui les com-

mandent. La dixième légion se seroit rendue prisonnière, si César étant absent, les chefs de cette légion avoient jugé à propos de se rendre. On dit ici à Berlin une nouvelle qu'on assure être certaine, c'est que vous commanderez la grande armée contre les Autrichiens, le prince Henri l'armée contre les Russes, et le général Fouquet un corps détaché. Je ne sais pas, Sire, le secret d'exalter mon ame et de lire dans les mystères des Dieux; mais sur cette simple disposition des forces et des armées de V. M., je veux perdre la tête, si vous ne vous mettez pas au dessus de tous vos ennemis. Votre plus grande peine, Sire, pendant la durée de cette guerre a été de réparer des fautes où vous n'aviez aucune part, et vous allez employer des généraux qui n'en ont jamais commis.

Toutes les gazettes assurent que les Anglois enverront une flotte dans la mer Baltique; s'ils le font, c'est une des meilleures choses qu'ils auront exécutées pendant cette guerre. Si quelques misérables vues de commerce les empêchent d'agir aussi sensément, ils méritent de perdre l'estime que les belles choses qu'ils ont faites depuis deux ans leur ont acquise.

V. M. a trop de complaisance de faire la moindre attention aux foibles remarques que j'ai osé lui communiquer; les changemens qu'elle a faits me paroissent excellens, et rendent cette épître de la plus grande correction. Les vers, Sire, que vous faites pendant la guerre ont toute l'harmonie et la douce mélodie de ceux que les Muses dictent dans la plus profonde paix. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 7 Mars 1760.

SIRE,

S'il étoit vrai que je vous parlasse en courtisan, je serois charmé de l'avoir fait, puisque j'aurois occasionné par là les beaux, *mais très-beaux*, vers que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Vous allez encore dire que je cherche à vous flatter; je vous répondrai que j'aime encore mieux que vous m'accusiez de flatterie, que si ma conscience me reprochoit le mensonge. Je prends la liberté de dire à V. M. ce que je pense, ma bouche est interprète de mon cœur.

Vous croyez avoir fait des fautes, moi je pense au contraire que vous avez réparé celles des autres. J'ai pour moi aujourd'hui la saine partie du public; la postérité décidera dans l'avenir qui de vous ou de moi a raison: je suis convaincu que V. M. en sera admirée, et qu'elle prendra votre défense contre vous-même. Nous ne finirions jamais, Sire, sur cet article; nous le discuterons un jour à Sans-Souci après la paix, que nous aurons peut-être plutôt que vous ne l'espérez. Combien d'événemens imprévus ne peuvent pas survenir, qui donneroient à l'Europe cette paix qui lui est si nécessaire et qu'elle attend avec impatience ?

V. M. m'a ordonné de lui écrire toutes les balivernes; en voici une: votre cuisinier Champion ne vous fera plus des ragoûts ni trop salés, ni trop poivrés. On lui a coupé *rasibus* ce qui servit au premier homme à peupler le genre humain; il en est mort le troisième jour. On dit dans toute la ville que le chirurgien qui a fait l'opération et qui est une espèce de fou (c'est un nommé Coste) a mis entre deux assiettes ce qu'il avoit coupé et l'a envoyé à une femme nommée le Gras que Champion entre-

tenoit. Cette mauvaise plaisanterie met ici en rumeur toutes les femmes et tous les dévots. Au reste V. M. perd fort peu à la mort de Champion. Actuellement qu'il n'est plus, je puis en parler naturellement à V. M., sans craindre de lui nuire: c'étoit un fort mauvais sujet, qui s'étoit très-mal comporté pendant le temps qu'il y avoit à Berlin des officiers françois et autrichiens; il les avoit pris à l'auberge chez lui, et tenoit devant eux tous les jours des discours qui auroient mérité qu'il fût à la brouette. On me les avoit redits, et je le fis avertir que je le dénoncerois au Commandant; il me promit de se corriger et je crus qu'il me tiendroit parole; mais j'ai appris par ceux qui m'ont raconté sa mort, qu'il avoit toujours continué sa première conduite. Vous voyez, Sire, que le ciel l'en a puni plus sévèrement que vos juges n'auroient fait, car certainement ils ne l'auroient pas fait châtrer. Niez à présent une providence sublunaire. Voilà des exemples bien parlans et qui valent bien autant que tous ceux sur lesquels les théologiens fondent tant de mauvais raisonnemens. Que vous les dépeignez bien, Sire, ces ignorans fanatiques,

dans les vers charmans que vous avez faits au sujet du Dictionnaire des prétendus athées!

Je ne doute plus, Sire, que l'édition de vos oúvrages n'ait été faite sur une copie volée sur un des exemplaires qui se trouvoient à Paris, parce que l'édition de Hollande n'est qu'une copie de celle qu'on a faite à Paris. Il y a déjà plusieurs exemplaires de celle de Hollande à Berlin; elle ne contient, à ce que l'on m'a dit, que quelques odes, plusieurs épîtres et le poëme sur la guerre. Tout cela est de la plus grande beauté; et à parler naturellement à V. M., je ne suis fâché que de l'action du voleur et point du tout du vol, puisque ce livre sera les délices de tous les gens qui pensent, et les élémens du bon sens pour tous ceux qui voudront apprendre à penser.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 16 Mars 1760.

SIRE,

Je reçois la lettre de V, M. à minuit et j'y réponds dans le moment. Il y a déjà deux

feuilles de l'édition imprimée. Voyant qu'on ne finiroit jamais avec la Néaulme, j'avois fait dire par Mr de Beausobre à Voss qu'il pouvoit commencer d'imprimer deux feuilles, à condition que si V. M. ne trouvoit pas à propos qu'il continuât, ce qu'il auroit imprimé seroit en pure perte pour lui. Dans douze jours l'ouvrage sera fini; il y a quatre presses qui sont employées. Mr de Beausobre corrige nuit et jour, car les imprimeurs travaillent sans cesse. J'ai bien senti, Sire, la nécessité d'aller vîte en besogne, et c'est ce qui m'a obligé d'envoyer d'abord *l'Avis du libraire*, que j'ai fait imprimer. J'en ai fait partir trente exemplaires pour Mr de Kniphausen à Londres, et le libraire Voss en a expédié plus de cinq cents pour cette ville, et soixante pour Péterbourg par la voie de Danzic. Cela prévient toujours pour quelque temps le public, et donne le loisir de faire la nouvelle édition. Enfin, Sire, elle sera finie dans douze jours; je ne crois pas que si on la faisoit faire par le secours des fées elle pût aller plus vîte; elle sera malgré cela très-correcte, parce qu'il est cent fois plus aisé aux imprimeurs de travailler d'après un livre

imprimé que d'après un manuscrit. Je supplie donc V. M., accablée par tant d'autres soins, de se tranquilliser sur cette affaire, et de compter sur la diligence et le zèle de Mr de Beausobre, plein de bonne volonté pour le service de V. M.

Voilà donc le redoutable Turot tué et toute son escadre prisonnière. Si les François ne font la paix au commencement de cette campagne, il faut qu'ils soient possédés de dix légions de diables autrichiens.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 28 Mars 1760.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. la nouvelle édition; je lui avois promis qu'elle seroit finie le douze et elle l'a été le neuf du mois. C'est uniquement au zèle de Mr de Beausobre que la promptitude et l'exactitude de cette édition sont dues. Je n'ai été que l'admirateur des soins qu'il a pris et des peines qu'il a eues avec

les imprimeurs, surtout pour les engager à travailler pendant les fêtes de pâques.

Si nous avions eu à faire avec la Néaulme, à peine l'édition seroit commencée, et Dieu sait quand elle seroit finie. D'ailleurs cette édition est un gain assuré pour le moins de deux mille et cinq cents écus; pourquoi ne pas les faire gagner plutôt à un citoyen de Berlin qu'à un étranger? Ce sont de si bonnes gens, Sire, que ces bourgeois de Berlin! Je les ai vus dans les temps les plus épineux cent fois plus occupés de ce qui pouvoit regarder V. M. que de leurs propres affaires. Les actions rendent les hommes célèbres selon le théâtre où la fortune les place. J'ai vu ici, après la bataille de Francfort, vingt bourgeois et peut-être cent, au dessus de tous ces citoyens romains dont Tite-Live a immortalisé la fermeté et le zèle pour leur patrie.

J'ai exécuté la commission que vous m'avez donnée, Sire, pour les tableaux de Mr Gottkowsky; il a assemblé depuis trois ans une collection superbe de tableaux de Charles Maratte, Ciro-Ferri, Titien etc. il a un Corrége et un admirable Titien; mais tout cela n'est

rien en comparaison d'un Raphaël qu'il a acheté à Rome et qu'il a trouvé le secret avec de l'argent de faire sortir en contrebande; car comme c'est sans doute le plus beau tableau qu'ait fait Raphaël, on n'auroit jamais consenti à le laisser sortir de Rome. Le sujet est très-gracieux; c'est Lot que ses deux filles enivrent. Elles sont à demi nues, mieux colorées que si elles étoient peintes du Corrège et dessinées de la plus grande manière de Raphaël. Enfin pour moi j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si beau. Cela me paroit préférable à la sainte famille de Raphaël, qui est le principal tableau du roi de France. Vous verrez, Sire, si j'ai tort de louer si fort ce morceau, lorsque le bonheur de vos peuples vous ramènera content et heureux dans votre capitale. J'oubliois de dire à V. M. que ce tableau est à peu près de la grandeur de la Léda du Corrège. Quant au prix des tableaux, je ne puis en rien dire à V. M., parce que Mr Gottskowsky m'a dit qu'il falloit auparavant qu'elle vît les tableaux; et je crois qu'il a raison, parce que tel tableau vous paroîtroit bon marché, qui seroit cher s'il ne vous plaisoit pas lorsque vous le verriez; et

tel autre vous sembleroit d'un trop grand prix, que vous ne trouveriez pas cher après l'avoir vu. D'ailleurs j'ai jugé par le prix de plusieurs tableaux dont je me suis informé que ce qu'on en demandoit n'étoit point exorbitant. Quand vous les verrez vous-même, vous rabattrez après cela ce que vous jugerez à propos. Mr Gottskowsky gardera soigneusement les tableaux qu'il a ramassés et ne vendra aucun avant que V. M. les ait vus et ait choisi ceux qu'elle voudra. Je suis très-content de la façon dont il m'a parlé à ce sujet; c'est un brave homme, véritablement attaché à V. M, et un de nos bons citoyens de Berlin.

Si V. M. le souhaite, j'irai pour vingt quatre heures à Sans-Souci, et je lui donnerai des nouvelles exactes et détaillées de la galerie et du reste du jardin. Je vois, malgré tous vos ennemis, arriver bientôt le temps où vos peines et vos inquiétudes seront finies. Plus j'examine la situation des affaires des François et plus je deviens assuré qu'ils feront la paix avant qu'il soit deux mois; et si V. M. veut me le permettre, je parierai contre elle mes six plus belles estampes contre six autres qu'avant la saint Jean

les François auront fait la paix. V. M. dira peut-être que je ne fais pas grand fond sur mon pari, puisque je ne risque que six morceaux de papier; mais j'aurai l'honneur de lui répondre, que dans ma façon de penser une estampe n'est pas une badinerie, et que je donnerois jusqu'à la fin des siècles tous les François au diable, s'ils me faisoient perdre mon pari, leur souhaitant d'être encore plus fous qu'ils ne le sont, plus gueux qu'ils ne le deviennent tous les jours et plus battus qu'ils ne l'ont été à Rosbach et à Minden, s'ils me jouoient un pareil tour. J'ai l'honneur, etc.

P. S. Lorsque la correction du vers de l'épître du maréchal Keith est arrivée, l'édition étoit déjà faite; mais je vais faire mettre un carton; il est, dans l'exemplaire que je vous envoie et dans ceux qui sont presque reliés, comme je l'avois corrigé.

A Berlin, ce 9 Avril 1760.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire a produit dans mon cœur la plus sensible joie, et j'attends ce moment heureux dont vous me parlez avec la plus grande impatience. J'ai toujours été persuadé que vous viendrez à la fin au point de détruire tous les projets de vos ennemis, et dans les temps qui paroissoient les plus nébuleux, je n'ai jamais douté qu'un beau jour ne dissipât toutes les ombres et ne rendît à la Prusse et au Brandebourg cette gloire et cette tranquillité dont elle a toujours joui sous votre règne avant cette guerre, suscitée par la mauvaise foi, et continuée par la folie et l'aveuglement; car comment peut-on nommer autrement l'opiniâtreté insensée des François? Quoique la folie des convulsions de saint Pâris redevienne à la mode à Paris, ce n'est pas dans cette ville que sont les plus grands fous du royaume, c'est à Versailles, c'est dans le conseil de cette cour qu'il faut les chercher. Quel plaisir de voir un jour de pareils extravagans mortifiés autant qu'ils le méritent! Je ne

sais lequel des deux me causera plus de satisfaction, ou de voir la folie françoise corrigée, ou l'orgueil autrichien réprimé; car Dieu lui-même ne pourroit pas le détruire, il ne peut changer l'essence des choses, et la nature de ces gens est la vanité: il ne sauroit y avoir un autrichien modeste, de même qu'il ne peut y avoir de la matière sans étendue. Si V. M. lisoit toutes les fatuités que la cour de Vienne fait mettre dans diverses gazettes, quelque grande que fût son indignation, elle ne pourroit quelquefois s'empêcher d'en rire. J'avoue naturellement à V. M. que je suis curieux de voir ce qu'ils diront lorsque ce dont elle me fait la grâce de me parler viendra à être public.

Je remettrai les planches à Voss. Cet homme doit vous regarder comme les anciens regardoient le Jupiter hospitalier: il étoit doublement Dieu, premièrement comme une Divinité générale et secondement comme un Dieu lare. Vous lui faites le bien que vous faites à tous vos sujets comme roi, et comme auteur, vous remplissez d'argent sa maison. Un libraire payen vous auroit placé parmi ses pénates; un libraire catholique vous révéreroit comme un saint;

mais

mais que peut faire un libraire luthérien ? il n'a que de la reconnoissance à vous offrir, et Voss en est rempli, il publie par tout le monde ce qu'il vous doit. Il est vrai que vous en avez fait un seigneur ; cet homme est devenu dans huit jours un des plus riches bourgeois de Berlin. Vous me parlez, Sire, des singularités de la fortune ; en voilà un exemple assez particulier : vous ignoriez qu'il y eût un Voss dans l'univers, et vous ne l'apprenez, pour ainsi dire, qu'après l'avoir enrichi.

J'ai lu, Sire, vos vers avec un plaisir infini : c'est Horace dans ses Odes galantes, c'est Virgile dans ses Bucoliques jusqu'au milieu de la pièce, et c'est encore le même Virgile dépeignant les fureurs de la guerre dans son Énéide. Toute cette pièce est fort correcte, et la facilité de l'expression ne fait rien perdre à la justesse des pensées et à la précision du style. V. M. est trop bonne de songer à vouloir me donner der porcelaines. Comment a-t-elle assez de complaisance au milieu des affaires importantes qui l'occupent, pour penser à des choses qui ont aussi peu de rapport aux grands objets dont elle doit naturellement être affectée ? mais

puisque V. M. me fait la grâce de m'écrire qu'elle peut m'en envoyer sans que cela la dérange en aucune manière, je lui dirai naturellement que j'ai acheté à Hambourg dans la vente de Schimmelmann des caffetières, tasses, thétières etc. Ainsi si V. M. juge à propos de m'envoyer quelques plats et quelques assiettes, je les conserverai soigneusement; et à la paix il ne manqueroit rien à mon bonheur, si je pouvois m'en servir pour lui offrir à Potsdam dans une maison que je meublerois assez bien un repas philosophique. Si V. M. daignoit m'accorder cette faveur, je m'écrierois alors comme le grand prêtre Siméon: *Seigneur, tu peux maintenant disposer de ton serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu mon sauveur.*

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 4 Mai 1760.

SIRE,

V. M. viendroit plutôt à bout de me faire croire la présence réelle, la transubstantiation et tous les mystères apostoliques et catholiques

que de me persuader que nous avons autant à craindre qu'elle me le dit. Bien loin d'appréhender pour mon prépuce; je fais dorer en or fin tous les cadres de mes tableaux, j'achète des miroirs, des tables de marbre: ce n'est pas certainement dans l'idée de porter ces meubles à Délos ou à Naxe, mais pour en orner mon logement de Potsdam, Je vous jure, et cela dans la plus exacte vérité, que ma seule crainte c'est le risque que vous courez personnellement, par les dangers où vous vous exposez; cela me fait penser quelquefois à la Grèce. D'ailleurs je suis très-tranquille sur les événemens de la guerre, et je suis certain qu'elle finira heureusement pour vous et pour vos sujets, si vous avez le soin de conserver votre personne, sur laquelle est fondée la stabilité de l'Etat. Vous m'assurez, Sire, que les François ne veulent point la paix, et moi je consens de perdre tout ce que j'ai dans le monde, si au premier échec qu'ils recevront ils ne quittent pas leurs alliés. Ce n'est point un mal pour nous qu'ils entament cette campagne, parce qu'ils feront de nouvelles pertes considérables, et toutes les conquêtes des Anglois sont autant de gages qui

nous répondent des pertes que nous pourrions faire.

Vous me dites que vous allez avoir dans trois semaines deux cent vingt mille hommes sur les bras et que vous n'en avez que la moitié autant à leur opposer. Permettez-moi de répondre, Sire, que vous parlez dans cette occasion comme les gens qui affectent de passer pour beaucoup moins riches qu'ils ne le sont; tout le monde dit que vous avez cent cinquante mille hommes en campagne, et je le croirois assez volontiers. J'ai lu, Sire, dans Mr de Turenne, dans le Maréchal de Saxe, et ce dont je fais encore plus de cas, j'ai ouï dire à V. M. qu'une armée de cinquante mille hommes suffisoit pour tenir tête à une de quatre-vingt, dont on ne pouvoit jamais employer qu'une partie un jour d'affaire, et qui devenoit à charge pendant toute la campagne par la difficulté des subsistances.

Toutes les gazettes assurent que le prince Ferdinand aura près de cent quinze mille hommes, et qu'il va détacher un corps considérable pour s'opposer à l'armée de l'Empire. Si cela est, comme il le paroît par toutes les nou-

velles, vous voilà délivrée d'un embarras qui jusques ici n'a pas laissé que de vous causer de la peine et bien des soins.

Après avoir songé, Sire, à l'événement dont vous me parlez dans vos lettres, j'ai vu que cela ne pouvoit pas regarder l'Italie, et je ne doute pas qu'il ne s'agisse des Turcs; ce seroit une chose admirable, s'ils alloient se déclarer; mais la conduite qu'ils ont tenue jusqu'à présent, les occasions heureuses qu'ils ont perdues, me font craindre qu'ils ne continuent d'agir aussi peu sensément. Cependant une révolution soudaine peut avoir lieu tout-à-coup dans un pays où il en arrive si souvent; en ce cas-là je sens bien que nous serions dans la situation la plus heureuse et la plus brillante. Mais je ne pense pas que si cet événement n'a pas lieu, nous soyons dans le cas d'essuyer les revers que V. M. me fait envisager.

J'ai remis à Voss toutes les planches, elles étoient dans une caisse avec les autres que V. M. avoit fait graver. J'envoie un rôle de ces planches à V. M., que m'a donné pour ma décharge Madame Schmidt en me les remettant. V. M. verra les planches qui restent encore dans

cette caisse; je la prie de me donner ses ordres pour savoir à qui je dois les remettre.

Vous savez sans doute, Sire, qu'on a imprimé en France et à Francfort le second volume de vos ouvrages contenant des épîtres et des lettres à Voltaire. Il ne faut pas former des soupçons sans de grands préjugés, mais quand je songe que V. M. n'avoit donné ce volume à personne, je pense malgré moi à Voltaire et à Darget. Si ces gens-là ne sont pas la cause de l'impression de cet ouvrage, c'est donc le Diable qui pour vous punir de ne pas croire en lui a fait publier ce volume. J'ai parcouru celui qu'on a envoyé à Mr de Catt pour vous remettre, j'y ai trouvé plusieurs fautes d'impression; mais les pièces dont ce livre est composé m'ont paru charmantes; les lettres à Voltaire sont admirables, pleines d'imagination et d'idées nouvelles. J'ai bien ri de vous voir promettre de faire un livre pour prouver la vérité de la religion chrétienne, lorsque Bruhl commentera les campagnes de Mr de Turenne.

J'aurois bien encore des choses à dire à V. M, mais il est deux heures après minuit.

Voilà de bon compte seize heures que je n'ai pas vu mon lit; je vais le retrouver, car je me suis levé à dix heures du matin.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 18 Mai 1760.

SIRE,

Votre lettre est remplie de sagesse et d'esprit; mais quelques conséquens que soient vos discours, je ne suis pas convaincu, et je suis toujours persuadé que la fin des affaires sera beaucoup meilleure que vous ne le croyez.

Celui qui dans Rosbach vit les François soumis,
Qui vainquit dans Lissa ses plus fiers ennemis,
Peut du général Daun éviter les atteintes.
Je crains les vents coulis, et n'ai point d'autres craintes.

J'ai lu la lettre de la Pompadour à la Reine; c'est la plus ingénieuse, en même temps la plus sanglante satire. Je ne m'étonne pas qu'elle ait mis au désespoir une femme remplie

d'orgueil; mais après cela je ne suis point surpris que par le crédit de la Pompadour les François continuent la guerre, quelque besoin qu'ils aient de faire la paix; cette femme sans sentimens, sans amour pour sa patrie, se soucieroit fort peu que la France perdît les Indes orientales et l'Amérique septentrionale, si elle pouvoit réussir à se venger.

Les lettres de votre Chinois font un bruit étonnant; les dévots de toutes les religions se sont unis pour clabauder contre elles, les gens d'esprit rient et les trouvent charmantes, mais ces gens d'esprit ont peu d'influence sur le peuple; ce sont les sots qui le gouvernent. Les Autrichiens ont fait faire dans plusieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il étoit cent fois plus dangereux que Spinosa et Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais ils font bien connoître l'auteur auquel ils en veulent. J'aurai l'honneur de dire à V. M. qu'il n'est plus possible que vous puissiez vous cacher lorsque vous écrirez quelque ouvrage; votre style, et surtout un certain tour original vous décèleront toujours, quelque soin que vous preniez de vous déguiser. Par

exemple, vous ne m'aviez jamais parlé de l'oraison funèbre; à peine en eus-je lu vingt lignes que je vous reconnus. Si V. M. ne m'avoit pas appris qu'elle avoit écrit la lettre de la Pompadour à la Reine, croyez-vous que je n'aurois pas senti que vous en étiez l'auteur en lisant ces deux endroits? *Vous n'en serez pas moins apostolique, Madame; car pour ne rien vous déguiser, les apôtres vos devanciers menoient des sœurs avec eux; et il faudroit être trop bonne pour croire que ce n'étoit que pour être en oraison avec elles.* Je sais que Voltaire n'écrit pas contre la Reine et la Pompadour, et quel est l'auteur qui ait assez d'imagination et en même temps de hardiesse pour dire cela, si ce n'est le philosophe de Sans-Souci? dès que Voltaire ne l'a pas dit. Voici un autre endroit caractéristique: *On va plus loin à Rome, le père commun des croyans autorise même des lieux licentieux par indulgence, et pourvu que l'on paye, il est content. Ce bon père compatit aux foiblesses de ses enfans, et il tourne ces peccadilles en bien par l'argent qui en revient à l'Eglise. Le monde a de tout temps été fait de même; il lui faut du plaisir, et de la liberté dans son plaisir.*

A présent, Sire, permettez que je fasse ici les réflexions d'un auteur qui cherche à connoître celui de l'ouvrage où sont contenus ces deux passages; il dit d'abord: Un auteur protestant ne se moqueroit point des apôtres, un auteur catholique ne tourneroit pas le pape en ridicule, il faut donc que ce soit un écrivain sans religion; cet ouvrage est plein d'esprit et d'imagination comme le sont ceux de Voltaire et du philosophe de Sans-Souci: nous savons que Voltaire ne l'a point fait, donc nous avons toutes les preuves que c'est le second auteur; irreligion, esprit, imagination, style, hardiesse dans les pensées, tout cela rend évidente notre conjecture. Je ne vous dis, Sire, tout ceci que pour vous montrer la nécessité de ne plus écrire, lorsque vous croirez avoir quelque raison de n'être point connu. Il vous resteroit deux moyens, mais vous ne pouvez pas les mettre en usage: le premier seroit d'affecter un style pesant; ce remède est pire que le mal: le second seroit d'écrire dans le goût de la dévotion; mais votre imagination vous découvriroit malgré vous. Ainsi il faut vous résoudre, ou de ne plus écrire ou d'être d'abord

reconnu par les lecteurs qui ont du discernement.

Je remercie V. M. de la porcelaine. J'ai fait faire une belle armoire avec des carreaux de glace pour l'enfermer. Mais n'allez pas penser que je me donne les airs de faire le petit-maître et le seigneur. Quand je dis glaces, j'entends des carreaux de vitres à huit gros la pièce; ils sont bien blancs, bien unis, et c'est comme il les faut à un homme de lettres. Un philosophe doit éviter la somptuosité de Sénèque et la rustique simplicité de Cratès et de Diogène. Epicure avoit des maisons à la ville, à la campagne, elles étoient propres, mais modestes. Parmi les biens que la nature a accordés aux hommes, la médiocrité me paroît un des plus grands; par la médiocrité j'entends un peu plus que le nécessaire honnête, c'est-là tout ce qu'il faut à l'humanité pour la rendre heureuse. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 27 Mai 1760.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. la première feuille de la belle édition in 4to des Poésies diverses. Elle verra que cette édition sera pour le moins aussi belle que celle qui a été faite au château ; elle est déjà vendue entièrement d'avance et presque toute en Angleterre. Vous savez sans doute que l'on vous a érigé une statue de bronze à Dublin, et qu'elle a été placée dans la plus belle rue de la ville, qui est appelée aujourd'hui la Rue de Prusse. Toutes les gazettes ont parlé un mois de suite de ce monument. Je ne vous en ai rien dit jusqu'à présent, parce que je sais combien votre caractère archiphilosophique est peu sensible à ces sortes d'apothéoses. Je vous passe en qualité de Roi de vous mettre au dessus de la gloire, mais du moins comme héros vous devriez la chérir. Cependant, content de la mériter, vous êtes indifférent pour les honneurs qui la suivent. Vous faites bien mentir le proverbe qui dit, que jamais poëte ne fut modéré dans son

ambition pour la gloire. Vous êtes bon poëte, et vous fuyez les louanges: il y a dans votre modestie de quoi faire honte à tous les gens de lettres.

J'ai lu, Sire, avec admiration la liste du beau service de porcelaine dont vous voulez me faire présent. J'ai d'abord été visiter mon armoire, et je l'y ai rangé en imagination en attendant le jour où je pourrai le faire en réalité. V. M. me permettra de lui dire qu'une coquette à qui l'on promet des pompons d'un goût nouveau, n'est pas plus impatiente de les recevoir que je ne le suis de voir ces porcelaines. Les quinzaines des ouvriers de la fabrique me paroissent les semaines du prophète Daniel; et sans vouloir médire de Messieurs les faiseurs de porcelaines, je devrois, selon la première lettre où V. M. me faisoit la grâce de m'en parler, les avoir depuis quinze jours; et par sa dernière lettre, j'ai vu encore une nouvelle quinzaine. V. M. m'écrit que je suis devenu poëte. Ha! si je l'étois, je ferois une ode dans le goût d'Horace pour la remercier, et une satire du style de Juvenal contre les tardifs fabricans.

Tous les gens de goût et tous ceux qui connoissent les arts, font ici le voyage de Berlin à Potsdam, pour aller voir la galerie, avec autant d'empreſſement que les dévots font celui de Lorette ou de ſaint Jaques de Compoſtelle. Ceux qui ont vu l'Italie et la France conviennent unanimement qu'après ſaint Pierre de Rome, il n'y a aucun bâtiment auſſi somptueux et auſſi élégant. J'espère le voir avec V. M. au commencement de l'automne, et ſi nous n'avons pas la paix, vous ferez une campagne heureuse qui vous rendra cet hiver à votre peuple et à tous vos bons et fideles ſerviteurs, à qui votre vie est auſſi précieuse que la leur.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 7 Juin 1760,

SIRE,

Je sens bien les peines et les embarras où doit se trouver V. M.; mais elle trouvera dans son génie et dans sa fermeté de quoi les surmonter glorieusement. Je vois une certaine espérance

répandue dans tous les cœurs, qui m'est un sûr garant de l'accomplissement de celle que j'ai toujours eue, et qui malgré les revers n'a point encore été trompée. J'ai eu l'occasion de lire ici quelques lettres écrites par des officiers de l'armée de V. M.; elles annoncent la meilleure volonté dans toutes les troupes, qu'elles dépeignent comme remplies de zèle pour la patrie et pour le souverain. Ces lettres m'ont paru du meilleur augure du monde pour le succès de la campagne; elles montrent véritablement quel est l'esprit de l'officier et du soldat, puisqu'elles sont écrites par des gens qui n'avoient aucune raison de déguiser ce qu'ils pensoient, aux personnes à qui ils les adressoient. Je conviens, Sire, que vos ennemis ont une grande supériorité par leur nombre; mais vos talens militaires, la valeur de vos troupes suppléeront au défaut d'égalité. Ce que vous appelez un miracle, je l'appelle un événement heureux, procuré par votre prudence et par votre courage; et cet événement arrivera tôt ou tard dans le cours de cette campagne, pourvu que vous ménagiez votre personne et que vous réfléchissiez sans cesse combien elle est nécessaire au bien des

affaires, qui ne peuvent à la fin manquer de prendre une face heureuse.

Je suis dans un étonnement dont je ne reviens pas, en voyant les nombreuses flottes angloises rester tranquillement dans la Tamise : nous voilà bientôt au commencement de Juillet, et elles sont encore dans l'inaction. Je suppose qu'il y a des négociations entre l'Angleterre et la France ; la meilleure manière d'en presser la conclusion, c'est de faire agir cent vaisseaux de guerre contre des gens qui n'en ont pas quinze et qui ont tout à craindre pour ce qui leur reste de leurs colonies. Les François me paroissent comme certains esprits forts qui ne veulent pas se confesser pendant leur maladie, mais qui font venir vingt prêtres lorsque le médecin leur annonce qu'elle est mortelle ; la flotte angloise agissant, c'est le médecin annonçant la mort, et les prêtres appelés, c'est la conclusion de la paix.

V. M. a bien raison de dire *ma petite expérience sur les affaires de l'Europe*, et quel est, je ne dis pas l'homme, mais le demi-Dieu qui voyant l'amitié et la liaison apparente de l'Espagne avec l'Angleterre, les prétentions

et

et les droits de l'Espagne sur plusieurs Etats d'Italie, ne renonce à toute réflexion politique, lorsqu'il voit cette même Espagne faire venir de Naples et de Sicile à Barcelone tous les boulets, canons etc. et les autres provisions de guerre qui s'y trouvent. Vous savez, Sire, les raisons secrètes de toutes ces démarches; mais aussi si vous avez cet avantage sur les autres hommes, vous avez le désagrément de voir une quantité de démarches, de manœuvres et de négociations, où le bon sens n'a guères plus de part que dans les ouvrages des théologiens.

Je remercie encore de nouveau V. M. des porcelaines; fasse le Ciel que je puisse bientôt m'en servir, une fois, avant de vous voir, pour célébrer la première bataille que vous gagnerez, après quoi les renfermer jusques à ce que je les transporte à Potsdam, où je vous verrai tranquille, heureux et comblé de gloire!

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 17 Juin 1760.

SIRE,

Je viens de recevoir le beau et magnifique service de porcelaine que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Le dessein en est charmant, la peinture très-fine, et les symboles du pyrrhonisme inventés avec goût. En voyant tant de belles choses, j'avouerai naturellement à V. M. que je les ai d'abord contemplées avec beaucoup de plaisir, mais bientôt à ce mouvement de plaisir, en a succédé un de confusion, réfléchissant combien peu je méritois que V. M. me fît un aussi beau présent. Oui, Sire, plus les grâces dont vous m'honorez sont grandes, plus elles me font sentir que je ne les dois qu'à votre bonté. Vous en agissez comme le créateur, qui de la plus vile argile se plaît quelquefois à forger un vase qu'elle rend précieux. Quelle gloire n'est-ce pas pour moi que vous daigniez me témoigner une bonté qui pendant ma vie me fait obtenir l'estime de tous les gens qui pensent, et qui dans la postérité m'assure une immortalité à laquelle je n'avois point assez d'amour propre

pour oser prétendre par quelques foibles ouvrages.

La faveur, Sire, que vous venez d'occorder à un philosophe aussi médiocre que je le suis, sera aux yeux du public une réparation de l'injure que le fanatisme et la folie viennent de faire en France à la philosophie et aux grands hommes qui la cultivent. On les a joués publiquement sur le théâtre dans une comédie intitulée *les Philosophes*. En vain les honnêtes gens se sont élevés contre cet énorme abus ; les ministres, les évêques, plusieurs magistrats ont appuyé les ennemis de la raison, et l'on a joué vingt-six fois de suite la comédie des Philosophes, dans une des scènes de laquelle Rousseau de Genève entre à quatre pieds sur le théâtre comme une bête, et vient soutenir son sentiment sur l'égalité des conditions. On a vendu à Paris dans huit jours vingt mille exemplaires de cette pièce, dont un partisan de la philosophie a fait une critique fort ingénieuse, mais trop violente ; elle paroît plutôt être écrite par la colère que par la modération, qui fait le fond du caractère de la véritable philosophie.

Je l'envoie à V. M.; elle pourra l'amuser un moment. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 22 Juin 1760.

SIRE,

Personne ne sent mieux que moi la situation embarrassante où se trouve V. M., et si j'avois moins de confiance que je n'en ai dans ses lumières et dans sa fermeté, je craindrois les événemens les plus fâcheux. Mais, Sire, s'il vous faut des miracles pour vous tirer d'affaire, vous les faites ces miracles. N'en est-ce pas un que de voir la Silésie, après l'échec de Landshut, presque vide d'ennemis? N'est-ce pas encore un miracle de vous voir devant Dresde détruire une partie des magasins des ennemis et tenir Daun dans un état de suspension sur toutes les opérations qu'il avoit projetées? Les choses semblent prendre une face plus riante. Le Prince votre neveu, ce héros que vous aimez tendrement, a bientôt réparé la perte qu'il avoit essuyée, et voilà un corps de François totalement détruit ou prisonnier. Les Anglois vien-

nent de gagner une bataille décisive dans les Indes orientales, et il n'y a aucun doute que Pondichéri ne soit pris, toutes les gazettes de Hollande le disent; mais quand même il ne le seroit pas encore, cela ne peut manquer d'arriver, et par le premier vaisseau l'on doit recevoir cette nouvelle: les François étoient déjà dans le plus triste état avant cette perte irréparable pour eux, que vont-ils devenir aujourd'hui? Voici, Sire, le commencement des dernières remontrances du parlement, qui sont imprimées dans tous les papiers publics: *Il n'est rien, Sire, de si manifeste que l'épuisement total des finances; mais ce qui l'est encore plus, c'est l'impossibilité de les rétablir.* Voilà comment on parloit en France avant la prise de Pondichéri, que dira-t-on aujourd'hui, où la moitié du royaume qui avoit tout son bien dans la compagnie des Indes est réduite à l'aumône par la destruction et le renversement total de cette même compagnie? Les Anglois vont encore envoyer de nouveaux secours en Allemagne. C'est à présent qu'ils doivent faire les plus grands efforts, s'ils veulent avoir la paix, en faisant perdre toute espérance aux François de pouvoir s'emparer de

l'électorat de Hanovre, et en vous donnant tous les secours qui dépendront d'eux, pour vous empêcher de succomber sous vos ennemis.

J'ai appris que le jeune Provençal à qui V. M. avoit eu la bonté de donner de l'emploi dans son armée avoit été tué à l'attaque du faubourg de Dresde : je l'ai plaint, parce que c'étoit un très-honnête homme ; mais ce qui fait ma consolation, c'est qu'il est mort au service de V. M. et en faisant son devoir. Je voudrois avoir l'âge qu'il avoit, pouvoir être de quelque utilité à V. M. et risquer dix fois par jour le sort qu'il a eu. Je meurs de douleur de me voir dans ces temps orageux un inutile fardeau de la terre, moins utile à son maître que le moindre paysan qui conduit une charrette de fourrage, ou qui mène les chevaux d'un canon. Ma caducité ne m'avoit paru jusqu'à présent que fâcheuse, elle me semble aujourd'hui honteuse et déshonorante.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 25 Juillet 1760.

SIRE,

Les nouvelles de la Silésie nous apprennent que V. M. y est arrivée heureusement avec son armée. Votre dernière lettre m'avoit jeté dans la plus grande consternation, parce que connoissant combien vous vous exposez, je craignois qu'il ne vous arrivât quelque accident, s'il y avoit une bataille. Et que deviendrions-nous tous, si nous avions le malheur de vous perdre! Depuis la lettre dont vous m'avez honoré, le prince Henri a chassé les autrichiens, et fait lever le siége de Breslau; votre neveu le prince héréditaire de Bronswic a battu et dissipé entièrement l'armée françoise commandée par Mr du Muy; vous êtes arrivé en Silésie malgré les oppositions de Daun. J'espère que tout ira bien le reste de la campagne. J'aime bien mieux voir le théâtre de la guerre dans un pays où vous êtes entre six ou sept places de guerre qui vous appartiennent que dans la Saxe, pays ouvert et dont les villes sont de peu de résistance. J'ai un pressentiment qui ne s'est jamais

démenti, et qui me dit qu'il arrivera quelque événement heureux. Si le prince Ferdinand, qui avec le nouveau secours qu'il a reçu est aujourd'hui aussi fort que les François, vient à les battre, cela vous mettra à l'aise du côté de la Saxe, où il pourroit alors faire un détachement considérable. Enfin, Sire, pourvu que vous conserviez votre personne, tout se rétablira avec le temps. V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire que Glatz étoit perdu; mais l'on assure ici qu'il n'y a que la ville de prise et que la citadelle n'est point encore entre les mains des Autrichiens, et il semble par les articles de Vienne insérés dans toutes les gazettes, que la citadelle n'est pas encore prise. Je souhaiterois bien que ce bruit fût véritable; mais V. M. ne m'ayant fait aucune mention de la citadelle, je crains bien qu'elle ne soit prise. Mais quand cela seroit, voilà aujourd'hui toutes les autres places délivrées, la saison avance, et dans six semaines le temps des sièges commence à passer, surtout si, comme j'en suis convaincu, nous ne perdons point de bataille. Si nous en donnons une, nous la gagnerons: mais je donnerois, malgré cette idée où je suis, tout

ce que j'ai dans le monde, pour qu'il n'y eût point de bataille le reste de cette campagne.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 12 Août 1760.

SIRE,

La joie que me cause la nouvelle de la victoire que V. M. vient de remporter est si grande, que je lui écris au milieu de la nuit dans le moment que j'en suis instruit. V. M. aura peut-être déjà reçu une de mes lettres que j'eus l'honneur de lui écrire il y a trois jours, dans laquelle je lui marquois que la crainte où j'étois pour les dangers où vous vous exposiez, me faisoit souhaiter qu'il n'y eût point de bataille, quoique je fusse très assuré que vous la gagneriez s'il s'en donnoit une. La vérité a justifié mon pressentiment, et je suis convaincu qu'elle prouvera dans la suite ce que j'ai tant de fois mandé à V. M. dans mes lettres, que vous viendrez à bout de surmonter tous vos ennemis. Mais au nom de tous vos sujets et de tous vos fideles serviteurs, je dis encore

plus, Sire, au nom de cette gloire immortelle que vous vous êtes acquise, conservez votre personne dans laquelle réside non seulement tout le bonheur de l'Etat, mais encore sa durée et sa stabilité. Je prie V. M. d'excuser le peu d'ordre qu'il y a dans ma lettre; mais je suis ivre de joie, et je puis protester à V. M. que mon ame est dans une situation à ne pouvoir joindre deux idées ensemble. Votre dernière lettre m'avoit accablé d'une douleur mortelle, jugez de l'effet que la nouvelle de votre victoire a dû produire sur mon esprit.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 17 Août 1760, à une heure après minuit.

SIRE,

J'espère que V. M. aura reçu trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière bataille qu'elle a gagnée. Vous me mandiez il y a environ un mois que toute la boutique s'en alloit au diable. Depuis ce temps vous avez payé à vue les lettres de change de Laudon,

vous avez acquitté celles de Beck: Hulsen votre commis en Saxe, a satisfait aux différentes remises du prince de Deux-ponts; il me paroît que si vous payez encore une seule dette avant le mois de Novembre, vous serez un des négocians dont la boutique et les affaires sont les mieux réglées.

La classe de physique et de chimie a perdu son directeur par la mort de Mr Eller. L'académie en corps, les curateurs et les directeurs ont élu d'abord selon l'ordonnance de V. M. et l'article 9me du règlement de l'académie, portant: *Lorsqu'un directeur viendra à mourir, sa place sera donnée à la nomination de tous les académiciens à un membre pensionnaire de la classe dudit directeur mort.* En conséquence du règlement l'académie a nommé Mr Margraff, sans contredit le plus habile chimiste de l'Europe, grand physicien et que les académies de Paris et de Londres consultent comme un oracle. L'académie m'a chargé, Sire, comme directeur d'une classe, d'instruire V. M. de son choix, et de son exactitude à suivre les réglemens que vous lui avez fait prescrire par feu Mr de Maupertuis et qu'elle observera toujours

avec la plus grande rigueur, pour mériter de plus en plus par son zèle pour l'honneur des sciences et par son obéissance à vos ordonnances, la continuation de votre auguste protection.

Il me paroît, Sire, que voilà de grandes et nobles phrases, et que parlant en directeur chargé des ordres de l'académie, je n'ai point le style d'un *aigrefin plus errant que le Juif dont j'empruntai jadis et le style et le masque.* V. M. a-t-elle vu un petit poëme de Voltaire intitulé le *pauvre diable?* c'est une pièce fort plaisante, mais remplie de traits satiriques contre plusieurs auteurs qu'il n'aime pas; je l'enverrai par le premier courrier à V. M.

Je pense qu'il importe fort peu aujourd'hui à la politique de savoir où se trouve le Prétendant; cependant je crois devoir copier ici l'article d'une lettre écrite à un de nos académiciens, Suisse de nation, nommé Merian; intime ami de feu Maupertuis, et homme sage et de beaucoup de mérite. Cette lettre est écrite de Bouillon auprès de Sedan. *Nous avons ici un personnage qui a bien fait du bruit par ses prétentions et dont la postérité parlera avantageuse-*

ment jusqu'au moment de sa sortie de France ; il vit ici en bourgeois, je le vois souvent ; mais je cesserai bientôt de le voir, parce qu'il est d'un caractère insupportable. Il est singulier de voir tant de bizarrerie, de bassesse et d'orgueil joints ensemble ; ajoûtez à cela de mauvaise humeur.

J'attends, Sire, des nouvelles de la santé de V. M. avec le même empressement que les Juifs attendent le Messie et les Jansénistes la grâce efficace. Si vous n'avez pas le temps de m'écrire un mot, faites-moi savoir par quelqu'un que vous vous portez bien. Voilà tout ce qui m'intéresse; il me paroit que cela est bien vîte écrit: *Le Roi se porte bien.* C'est tout ce que je veux savoir.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 25 Septembre 1760.

SIRE,

On ne sauroit être plus joyeux que je ne l'ai été à la réception des deux dernières lettres que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire. Je commence enfin à concevoir une véritable espé-

rance de vous revoir tranquille à Potsdam et à Sans-Souci, jouissant en paix des superbes embellissemens que vous y avez faits. Je ne saurois comprendre que les François pouvant faire autant de mal au prince Ferdinand, aient pris le parti de se retirer, de lui donner le temps de se rétablir et de se fortifier dans un bon poste, s'ils ne regardoient pas la paix comme prochaine. D'ailleurs l'inaction de la flotte angloise me paroît s'accorder avec la retraite des François. La facilité avec laquelle se font vos levées contribuera encore à la paix. V. M. ne me dit rien de l'échange; l'on dit ici qu'il aura lieu, mais quel fond peut-on faire sur les gazettes, qui nous l'annoncent comme étant commencé? Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le compte des deux médailles d'or que Mr Eichel doit lui avoir remises. C'est Mr Sulzer, le chef des souscrivans, qui me l'a donné, et qui ayant avancé l'or, auroit besoin d'être remboursé pour avoir de quoi battre les médailles d'argent. Il y avoit trente-un ducats d'or à chaque médaille, et puis il y a vingt-cinq écus de la monnoie courante d'aujourd'hui pour la souscription du coin. Je prie V. M. de me faire

savoir où cet argent doit être compté, parce qu'il a été avancé sur les fonds que nous avions des souscripteurs, et l'on ne peut pas aller en avant sans cette somme.

Je comptois envoyer par ce courrier la tragédie de Tantrède de Voltaire. La versification m'en paroît très-foible et prosaïque, les situations romanesques et souvent contraires à la raison; il y a des endroits touchans et quelques beautés de détail; il a dédié sa pièce à la Pompadour; cette épître dédicatoire est l'ouvrage d'un vrai faquin. Cet homme devient tous les jours plus méprisable. Je ne puis avoir cette tragédie que demain, l'exemplaire que j'ai lu ne m'appartenoit pas; mais j'enverrai par le premier courrier celui que doit m'apporter un libraire.

Je suis bien charmé que V. M. soit contente de l'histoire de de Thou. C'étoit un homme rempli de bon sens, ayant de la probité et des connoissances, et voilà les principales qualités qu'il faut dans un historien.

J'ai l'honneur, etc.

En Septembre 1760.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire à V. M. dès le moment qu'elle est entrée en Saxe et que la correspondance avec son armée a été rétablie; mais j'ai jugé qu'elle seroit d'abord si accablée d'affaires, qu'il étoit inutile que je joignisse ma lettre à tant d'autres plus importantes qu'elle aura reçues. Je m'acquitte actuellement, Sire, de mon devoir, et je vais lui écrire en peu de mots tout ce qui s'est passé, dans la plus exacte vérité et comme en ayant été témoin oculaire.

Vers la fin du mois de Septembre il arrive un avocat de Glogau, nommé Sack, à Berlin, qui étoit envoyé du général Tottleben pour terminer ses affaires avec le banquier Splittgerber. Cet homme ayant eu une conversation particulière avec notre commandant, celui-ci en parut frappé comme d'un coup de foudre; pendant deux jours il sembloit qu'il avoit appris la plus terrible nouvelle. Enfin sa frayeur se communiqua à tout Berlin, et comme on en ignoroit la cause, le bruit se répandit que V. M. avoit été blessée mortellement. Cette fausse nouvelle

nouvelle jeta toute la ville dans la plus grande consternation. Quant à moi, j'en pris une fièvre avec des convulsions. J'avois reçu une lettre de V. M. datée du 18; mais l'on disoit que vous aviez été blessé le 19. Enfin pour mon bonheur et pour celui de toute la ville, Mr Kœppen reçut une de vos lettres datée du 21 et le calme fut rétabli. Le lendemain tous les généraux s'assemblèrent, et l'on sut que ce qui avoit causé la frayeur du commandant, étoit la crainte d'une irruption des Russes dans le Brandebourg. Trois jours après le général Tottleben parut à nos portes, et fit sommer la ville. Comme il n'avoit que des troupes irrégulières, on résolut de se défendre; il tira des boulets rouges et des bombes depuis 5 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin. Il fit donner deux assauts à deux différentes portes; mais il fut toujours repoussé avec perte par nos bataillons de garnison. Il faut, Sire, que je rende ici la justice que tous les citoyens de Berlin doivent au général Seidlitz et au général Knobloch; ce sont ces deux hommes, tous les deux blessés, qui ont passé la nuit à la batterie des portes attaquées, qui vous ont sauvé votre capi-

tale; le vieux Maréchal Lehwald a fait aussi tout ce que son grand âge lui permettoit de faire. Le lendemain du bombardement le Prince de Wurtemberg arriva avec son corps; mais il étoit si fatigué, qu'on ne put attaquer les Russes que le lendemain; on les poussa jusqu'à Kœpenick, et on résolut de les attaquer le lendemain; mais comme on apprit que les ennemis avoient été fortifiés du corps de Czernichef et de celui du général Lascy, on résolut de se retirer et de laisser capituler la ville, qui surement auroit été prise et pillée par les Autrichiens, pendant que notre armée auroit attaqué les Russes. Le corps du prince de Wurtemberg et celui du général Hulsen défilèrent donc au travers de la ville pendant la nuit, pour se rendre à Spandau. La grande quantité de bagage qui devoit défiler sur le pont, un canon qui se rompit en chemin et quelques autres embarras furent cause que le second bataillon de Wunsch souffrit beaucoup et que nous perdîmes environ cent cinquante chasseurs. En arrivant à Spandau le Prince ne trouva aucun arrangement dans cette place; ce fut le capitaine Zechlin et quelques autres officiers qui disposèrent les ca-

nons sur les remparts et qui firent l'office de canonniers. Le prince de Wurtemberg continua son chemin vers Brandebourg et laissa à Spandau le capitaine Zechlin avec un bataillon de convalescens: les Russes n'ont point osé attaquer cette place. Nous comptions de les avoir ainsi que les Autrichiens encore quelque temps à Berlin, lorsqu'ils se retirèrent avec la plus grande vîtesse et même avec confusion. Dans le temps qu'ils ont été dans la ville, le comte de Reuss, seul de vos ministres qui ait osé rester dans Berlin, a rendu à la ville bien des services, en agissant auprès des généraux toutes les fois qu'il a été nécessaire de le faire, sans crainte d'être pris pour otage; il a voulu jusqu'à la fin se montrer bon citoyen. En parlant, Sire, à V. M. de ceux qui ont fait paroître un véritable zèle pour son service, je ne dois pas oublier l'Envoyé de Hollande Mr de Verelst. Lorsque je verrai V. M., j'aurai l'honneur de lui dire tout ce qu'il a fait. En attendant, Sire, je puis vous assurer avec la plus grande vérité que s'il vivoit deux cents ans, vous et les Rois vos successeurs ne sauriez trop lui témoigner de reconnoissance. Vous en con-

viendrez, Sire, lorsque je pourrai parler librement à V. M. Les Autrichiens ont arrêté, Sire, une lettre en datte de Hermannsdorf du 27 Août que V. M. m'avoit fait l'honneur de m'écrire. Ils ont envoyé l'original à Vienne et en ont donné ici plusieurs copies; j'ai trouvé le moyen d'en avoir une, que je renvoie à V. M.: il n'y a rien que de grand, que de noble et que de vertueux dans cette lettre; elle a donné envie à plusieurs généraux autrichiens de me connoître, mais je n'ai voulu en voir aucun. Je me suis informé de ceux qui les ont vus des discours qu'ils ont tenus. Il semble par ceux du général Brentano, qu'ils font un grand cas du général Wunsch et qu'ils sont charmés qu'il soit prisonnier. Vous savez déjà sans doute, Sire, que l'on n'a pas causé le moindre dégât à Potsdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottenbourg, on a pillé les tapisseries et les tableaux, mais par un cas singulier, on a laissé les trois plus beaux, les deux enseignes de Watteau et le portrait de cette femme que Pesne a peinte à Venise. Quant aux antiques, on les a seulement renversées par terre; les têtes et les bras de quelques-unes sont cassées; mais com-

me on les a trouvés auprès des figures, cela sera fort aisé à raccommoder. L'on n'a rien fait aux plafonds ni aux dorures. Le concierge ayant été obligé de se sauver en chemise moitié mort à Berlin, j'ai envoyé au moment où les Russes se sont retirés un de mes domestiques avec l'inspecteur des tableaux de la galerie de V. M. Le tout a été remis dans l'ordre. Le concierge est retourné aujourd'hui. Ainsi ce pillage a fait plus de bruit que d'effet ; et aux meubles et aux tableaux près, tout peut être rétabli dans huit jours.

Il faut avant de finir cette lettre qne je rende justice à la ville entière de Berlin. J'ai entendu dire aux bourgeois, au peuple, à la noblesse pendant le siège et après la réduction de la ville, *que dira notre cher et bon Roi!* C'est une vérité constante que je n'ai pas entendu une seule personne se plaindre de son sort; mais l'objet public a toujours été celui de son *cher et bon Roi.* Conservez-vous donc, Sire, pour d'aussi braves gens que vos sujets. Tant qu'ils vous auront pour leur maître, ils se regarderont comme heureux, malgré les événemens de la fortune qui ne sont point dans vos mains.

Puisse une paix honorable finir les alarmes publiques, et nous rendre à Berlin *notre bon et cher Roi!* Je suis etc.

P. S. Vous savez sans doute, Sire, la punition que les Russes ont faite à nos gazetiers. Le pauvre Beausobre, cause innocente de tout cela, en a pensé mourir de frayeur.

A Berlin, ce 19 Octobre 1760.

SIRE,

J'espère que V. M. aura reçu la longue lettre que j'eus l'honneur de lui écrire il y a deux jours, dans laquelle je prenois la liberté de l'instruire de tout ce que j'avois vu moi-même pendant la courte irruption que les ennemis ont faite à Berlin. Leur mauvaise volonté a produit peu d'effet et l'on retrouve tous les jours tout ce qu'ils ont vendu ou dispersé. Actuellement la seule chose qui occupe la ville, c'est l'impossibilité où se trouve la moitié des citoyens de payer la contribution. Mr Gottskowsky, Sire, qui s'est distingué par le zèle qu'il a fait paroître pour les intérêts de V. M.

et pour ceux du public, va proposer à V. M. un projet qui évitera la ruine de beaucoup de familles, et qui ne sera à charge ni à vous, ni à l'Etat, et je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Il est certain que s'il faut que la contribution soit payée, ainsi que celle qu'on a déjà payée au général Haddick, plus de six ou sept mille personnes quitteront Berlin; car on a supputé qu'un ouvrier qui gagne six ou sept écus par mois sera obligé de payer plus de quarante écus. Quand même on viendroit à bout d'empêcher ces gens de sortir de Berlin, il faudra leur faire vendre une partie de leurs effets pour payer leur taxe. Tout cela sera évité par le plan que les principaux citoyens et les magistrats ont formé et qui ne peut manquer d'être approuvé par un Roi qui aime ses sujets et qui en est adoré. Vous aurez vu, Sire, ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre à ce sujet, et je puis vous jurer sur ce qu'il y a de plus sacré que la flatterie n'a aucune part à ce discours, c'est la pure et simple vérité.

Voilà tout le Canada pris, les Anglois peuvent faire revenir de l'Amérique quarante vais-

seaux de guerre et douze à quinze mille hommes ; car ils n'ont pas à craindre surement que les François, qui n'ont plus de flotte, envoient une nouvelle armée dans l'Amérique. Nous verrons ce qu'ils feront. V. M. sait mieux que moi si elle doit s'en louer ou non. Quant à moi, il me paroît que dix mille hommes des alliés en Saxe nous auroient évité l'irruption des Autrichiens et nous auroient conservé la Saxe, que vous reprendrez bientôt malgré tous vos ennemis. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 22 Octobre 1760.

SIRE,

Comment V. M. a-t-elle pu penser que malade ou en santé je balancerois un instant à me rendre à Leipsic pour avoir le bonheur de la voir? Si je ne pouvois pas y aller en carrosse, je me ferois porter sur un brancard ; rien ne pourra m'empêcher de jouir d'une satisfaction que j'ai tant désirée. Je partirai donc dès le moment que j'aurai reçu vos ordres, et je resterai, si vous le voulez, non seulement quel-

ques semaines, mais trois mois. Je vous prierai seulement de permettre qu'au commencement de Mars je puisse retourner à Berlin, parce que depuis cinq ans je suis sujet à une maladie chronique qui ne manque jamais de me prendre vers le milieu du mois de Mars : c'est une effervescense avec quelques accès de fièvre ; lorsque je me tiens chaudement et à une diète austère, j'en suis quitte pour une incommodité de trois semaines; mais si je ne prends pas toutes les précautions nécessaires, cette humeur se jette sur les intestins et me cause des accidens funestes, qui à Breslau et l'année ensuite à Hambourg m'ont conduit aux portes du trépas. Je sais que pour un héros tel que vous la mort est une chose que vous voyez avec la plus grande indifférence; mais vous ne l'avez jamais apperçue que sous l'aspect de la gloire; si vous la voyiez accompagnée de la dyssenterie et du cours de ventre, vous conviendriez que le grenadier le plus intrépide trembleroit de mourir de la foire.

Vous êtes, Sire, le Roi victorieux, mais non pas le Roi prophète, et je vois bien que vous vous entendez mieux à gagner des batail-

les qu'à faire des prédictions. Dans une des exaltations de votre ame vous m'aviez annoncé que les Autrichiens garderoient le poste de Landshut, et Mr de Catt m'apprit hier la bonne nouvelle que vos troupes avoient occupé ce poste avantageux. Nous avons bien parlé de vous avec lui, il vous aime de tout son cœur; et quel homme ne vous aimeroit pas! Mr de Catt part aujourd'hui avec Mr Gottskowsky, qui se donne tous les jours de nouveaux soins pour les affaires de Berlin. C'est véritablement un bon enfant et un digne citoyen. Je vous en souhaiterois un grand nombre comme lui. C'est le plus grand présent que la fortune puisse faire à un Etat que celui d'un citoyen zélé pour le bien public et pour celui de son maître: et à ce sujet je dois dire à l'honneur de la ville de Berlin, que j'ai vu dans les temps les plus critiques beaucoup de ses habitans, dont les historiens de l'ancienne Rome auroient fait passer les vertus à la postérité, s'ils avoient vécu de leur temps.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 28 Novembre 1760.

SIRE,

Je commence par remercier V. M. des bontés dont elle a daigné m'honorer; et toutes les lettres que j'ai l'honneur de lui écrire devroient commencer de même, car quel est l'instant de ma vie qui ne soit marqué par quelque grâce qu'elle m'a faite? Vous m'avez mis dans l'impossibilité de jamais mériter vos bienfaits, et il ne me reste pour m'en acquitter que la reconnoissance; la mienne, Sire, sera éternelle.

J'ai été à Sans-Souci. Le château est dans un très-bon ordre et le jardin aussi. Quant à la galerie, c'est sans contredit après saint Pierre de Rome la plus belle chose qu'il y ait au monde. Ma surprise a été extrême, et je n'ai jamais cru que cette galerie fît la moitié de l'effet qu'elle produit; elle est entièrement achevée.

J'attends, Sire, avec l'impatience que vous me connoissez la nouvelle de la prise de Cassel, et je me flatte de l'apprendre de V. M.; j'ai déjà préparé mes arrangemens pour la fête que je donne à cinquante invalides.

V. M. n'oubliera pas, à ce que j'espère, la tragédie de Malagrida. Je lis actuellement trois volumes composés de différentes pièces que le Roi de Portugal a fait publier, cela fait frémir d'horreur. Je suis tenté de faire deux sermons sous le nom d'un Quaker: pour montrer combien une religion qui n'admet point de prêtres est heureuse. Ces temps malheureux sont également infortunés, de quelques côtés qu'on les envisage; soit qu'on les considère comme produisant les guerres les plus cruelles, soit qu'on examine les ressorts politiques qu'on y fait jouer, ceux de la cour de Rome sont dignes de l'enfer. Il paroît par les pièces que la cour de Portugal a rendues publiques, que le Pape d'aujourd'hui est un grand sot, et que son ministre le cardinal Torregiani est un des plus méchans hommes qu'il y ait en Europe. Comme à la paix vous aurez indubitablement des affaires à démêler avec lui, j'espère que vous lui ferez sentir les égards qu'un prêtre à calotte rouge doit à des rois. Vous êtes fait également pour venger vos confrères, comme pour les combattre et pour les vaincre.

Voici une lettre écrite, à ce qu'il paroît, par un officier françois contre l'histoire universelle de Voltaire. Je crois que vous trouverez que les critiques qui regardent le militaire sont assez bonnes; les autres me paroissent ou fausses ou bien foibles.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 23 Mars 1761.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la lettre sur Voltaire dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre; on m'avoit repris l'exemplaire qu'on m'avoit prêté, et je n'ai pu en avoir un chez les libraires qu'aujourd'hui.

On débite ici des nouvelles fâcheuses sur un échec que doit avoir eu l'armée du prince Ferdinand; mais j'espère qu'il n'y aura pas la moitié du mal que l'on dit. Si Cassel n'étoit pas pris, cela seroit bien fâcheux. Pour réparer ces mauvaises nouvelles, on a la relation à Berlin de l'avantage remporté par le général Sybourg

sur l'armée de l'Empire; cela console un peu de l'échec des alliés.

Voici un avis, Sire, que le zèle que j'ai pour V. M. m'oblige de lui donner. Tant que Mr de Catt sera auprès de vous, vous aurez un des plus honnêtes garçons qu'il y ait; le secret le plus profond sera gardé sur vos occupations littéraires, et la curiosité du public et de bien des particuliers ne sera point contentée, comme elle l'a été autrefois; les pièces les plus secrètes que vous avez composées il y a quatre ou cinq ans, sont entre les mains de cent personnes. Mr de Catt, Sire, ignore, et ignorera éternellement la justice que je lui rends: mais j'ai des raisons, plus essentielles peut-être que vous ne le pensez, pour vous donner cet avis, et vous pouvez bien croire que je ne vous parle pas de pareille chose en étourdi et sans fondement. Ne mettez jamais dans l'intérieur de votre appartement qu'un homme que vous ayez éprouvé.

J'espère que V. M. jouira d'une bonne santé, et qu'elle aura cette année sur ses ennemis tous les avantages que sa fermeté, son courage et sa prudence méritent. Je suis toujours con-

vaincu que tout ira bien à la fin, et que vous aurez la gloire, après avoir résisté à toute l'Europe, de faire une paix bonne et honorable.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 28 Mars 1761.

SIRE,

Votre édition va toujours grand train, et vous pouvez être assuré que vous l'aurez vers le 12 de ce mois. Nous sommes fort heureux d'avoir ici un exemplaire tel qu'il a été imprimé au château, car celui que vous nous avez envoyé de l'édition de Hollande est plein de fautes et de mots tronqués. Vour l'avez lu à la hâte, et il vous est arrivé ce qui arrive à tous les auteurs; c'est que sachant à demi par cœur leurs ouvrages, ils s'apperçoivent moins que les autres des fautes d'impression; dès que nous en trouvons une, nous recourons à mon exemplaire et nous la corrigeons.

Je ne sais, Sire, si vous savez que les ministres d'Amsterdam ont délibéré de prêcher contre votre ouvrage; leur dessein a été an-

noncé dans toutes les gazettes. Tout ce bruit, quelque ridicule qu'il soit, m'a fait résoudre à changer *un seul mot* dans l'épître du maréchal Keith, car c'est celle contre laquelle on s'élève le plus. Voici le vers où se trouve ce mot:

Allez, lâches *chrétiens*, que les feux éternels etc.

il faut, Sire, absolument ôter ce mot de *chrétiens*; c'est révolter toute l'Europe imbécille, et l'Europe éclairée n'en fait pas la centième partie. J'ai été fort embarrassé comment changer ce vers. J'ai d'abord voulu mettre: *Allez lâches mortels*, mais ce mot de *mortels* rime avec *éternels* et cela fait une faute, parce que l'hémistiche ne doit pas rimer avec la fin du vers. Celui de *bigots* et de *dévots* est ignoble. Enfin j'ai mis le vers de cette manière:

Allez, mortels craintifs, que les feux éternels etc.

J'aurois bien attendu la correction de V. M.; mais elle ne pouvoit arriver à temps, et il m'auroit fallu suspendre l'édition. Si vous n'en êtes pas content, vous pouvez m'en envoyer une autre; je ferai faire un carton, c'est l'affaire d'une

d'une demi-heure ; mais je supplie V. M. d'ôter ce mot de *chrétiens*. Vous avez la probité, le courage, les lumières de Julien ; mais lorsqu'il traitoit les chrétiens de *lâches*, les trois quarts de l'Empire étoient encore payens, et il n'y a pas aujourd'hui un seul homme depuis Lisbonne jusqu'à Archangel qui ne se dise chrétien. Si moi, qui ai l'honneur d'être le grand vicaire de la secte de V. M., je trouve ce mot trop dur, jugez quel effet il doit produire sur l'esprit d'un catholique et d'un zélé protestant. Je viens à votre ode sur les Germains. Foi d'épicurien, foi de philosophe, enfin foi d'homme qui hait le mensonge, je n'ai jamais rien lu qui m'ait plu davantage. Vous avez fait des choses charmantes, des choses remplies de force et d'énergie, mais vous n'avez jamais rien écrit de mieux à mon sentiment. J'ai relu votre ouvrage cinq fois, et cinq fois je l'ai trouvé admirable. Tous les défauts que je croirois pouvoir y appercevoir, sont dans une seule strophe qui commence par ce vers :

Ha ! si le sang couloit comme au temps de vos pères &c.

ce vers est très-beau, et les trois qui le suivent le sont aussi, mais le cinquième fait un sens louche :

De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis etc.

Il faut rapporter ce vers au premier, *Ha! si le sang couloit* et la construction le fait rapporter naturellement au vers qui le précède :

De votre liberté, de vos droits, de vos princes,
De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis etc.

Les quatre derniers vers de cette même strophe me paroissent aussi foibles, et ne terminent point le sens des premiers vers. Pour la justesse du discours, après un *si* il faut conclure par un *mais*. *Ha! si le sang couloit comme au temps de vos pères etc. mais il n'est répandu que pour vos tyrans.* On peut bien éviter le *mais*, il faut cependant qu'il soit toujours sous-entendu. Il y a encore un vers dans cette même strophe : *Si vos puissans armemens* ... Ces mots *puissans* et *armemens* riment ensemble et font un son disgracieux. Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus sévère a pu me fournir. Le reste de votre ode est admirable et à l'abri de toute censure,

et j'ose même dire de toute mauvaise chicane. Tout y est sublime et cependant de la plus grande clarté ; tout y est hardi, mais correct, et la vivacité des pensées ne porte aucun préjudice à la justesse des expressions.

J'ai l'honneur etc.

A Berlin, ce 1 Avril 1761.

SIRE,

Je ne dirai point à V. M. combien la nouvelle de la levée du siège de Cassel m'a chagriné ; elle jugera bien par elle-même de la peine que j'ai dû ressentir; mais j'ai vu dans cette guerre tant d'événemens fâcheux heureusement réparés, que je me flatte que celui-ci aura le même sort. Mr Gottskowsky est revenu de chez les Russes, où il a essuyé des peines et des risques considérables ; il a pensé être arrêté pour otage, et c'est un des moindres désagrémens qu'il ait eus, ayant pensé périr plusieurs fois ; c'est véritablement un brave et bon citoyen. Il a fini l'affaire de la contribution, sur laquelle je dois faire ressouvenir de ce que j'écrivis il y a

six mois à V. M. Si la contribution se lève comme celle qu'on a payée à Haddick, plus de dix mille ames quitteront Berlin, qui aimeront mieux aller chercher fortune que de payer une somme équivalente à celle qu'ils peuvent gagner dans deux ans. Je crains qu'aucun homme en place ne vous représente cette vérité, et le zèle que j'ai pour V. M. ne me permet pas de la lui dissimuler. Je la supplie de me pardonner la liberté que je prends ; mais c'est que je vois ici le train que prennent les choses et combien de gens ont pris des arrangemens pour quitter ; ainsi je dois ne lui rien déguiser. Il y a un moyen pour payer la contribution ; sans qu'elle soit à charge, ni à vous, ni à votre capitale ; et le projet que les négocians, qui ont avancé de grandes sommes, ont formé, me paroît très-bon et très-facile. Enfin, Sire, vous en jugerez cent fois mieux que moi, et vous faites toujours les choses pour le mieux. Le Ciel vous conserve à vos sujets et à vos fideles serviteurs, et tout ira bien!

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 4 Avril 1761.

SIRE,

NOUS ne manquerons pas de faire mettre l'errata ; mais la plupart des fautes avoient été déjà corrigées par des cartons, et vous ne trouverez sur-tout plus celle de *pieds* pour *genoux*. Que voulez-vous que fasse un pauvre correcteur avec ces misérables imprimeurs? il corrige trois épreuves, il les rend correctes, et un compositeur qui tire la dernière épreuve, brouille, renverse les lettres; cela est désespérant. Un garçon d'imprimerie s'avisa de son autorité de corriger le mot *genoux*, et de mettre celui de *pieds*, disant à ses camarades qu'il entendoit le françois, et qu'il savoit bien ce qu'il faisoit. Pour empêcher de pareilles choses, il faudroit qu'il fût permis à un correcteur de punir ces misérables. On a commencé une seconde édition, la première ayant été achetée, avant d'être achevée, par ceux qui avoient arrêté d'avance des exemplaires : il y a déjà plus de la moitié de cette seconde édition de faite, et aucune des fautes de la première ne s'y trouvera.

J'ai fait chercher, Sire, depuis quatre jours, les lettres de votre Chinois chez tous les libraires, et aucun ne les avoit, et ils ne les connoissoient pas même: enfin hier un de mes amis m'en envoya un exemplaire comme une nouveauté; il faut apparemment qu'il soit parvenu aux libraires depuis que j'avois envoyé chez eux. Si vous voulez, Sire, me céder ces six lettres chinoises, je les troque contre six volumes de lettres juives. Vous avez parfaitement atteint le but que vous vous êtes proposé, d'accabler non-seulement de ridicule, mais encore de honte le Pape et la cour de Rome. Rien de superflu dans votre ouvrage, mais rien d'oublié de tout ce qui pouvoit le rendre utile. La plaisanterie, si, j'ose me servir d'une expression des médecins, n'est que le véhicule qui sert à faire avaler aux lecteurs catholiques les choses fortes dont votre ouvrage est rempli, & qui dépouillées des grâces d'une spirituelle badinerie auroient déplu à plusieurs de vos lecteurs. Votre lettre sur l'élection des papes est charmante. Celle sur les prêtres s'attribuant la vertu de faire descendre Dieu sur leurs autels, ne l'est pas moins; mais la cérémonie

de l'épée bénite est admirable. Qui vous a donc instruit de toutes ces cérémonies ridicules? Si je ne savois que le Baron de Pœllnitz est à Magdebourg, je croirois qu'il vous a dévoilé tous les secrets de cette sainte mère Eglise dans laquelle il est entré pour la troisième fois. La seule chose que je trouve à redire à votre ouvrage, c'est la façon dont il est imprimé. Vous vous plaignez des fautes de l'édition des *Poésies diverses*, et que devez-vous avoir dit lorsque vous avez vu les lettres de votre mandarin? Vous ne devez point avoir la tendresse d'un père, si vos entrailles n'ont pas été émues de voir votre fils aussi cruellement déchiré. On va faire à Berlin une nouvelle édition de cet ouvrage; mais elle sera bien plus correcte, surtout pour la ponctuation.

Malgré tout ce que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, je suis toujours prêt à parier que les François feront la paix vers la fin de Juin, et voici, Sire, sur quoi je me fonde. Il y a deux partis en France, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre. Au moindre accident fâcheux qui arrivera, le parti de la paix va jeter les hauts cris; le peuple, les parle-

mens, les négocians, tout se réunira pour élever la voix, et le parti pour la guerre sera culbuté entièrement ou du moins obligé de fléchir; surtout dans un gouvernement foible, où l'on souffre que le parlement de Toulouse ait rendu un arrêt qui condamne à la mort quiconque osera lever des impôts qui n'ont point été approuvés par le parlement. V. M. dira peut-être que mon sentiment n'est fondé que sur l'espérance que les François essuieront un échec; mais cette espérance est chez moi une certitude. Je m'en rapporte au prince Ferdinand, à Mr Pitt et aux flottes angloises. Enfin, Sire, je sais des prophéties dont l'accomplissement n'est pas fort éloigné, et je consens que V. M. dise que je suis incapable d'exalter mon ame et de pouvoir être jamais mis dans le nombre non seulement des petits prophètes, mais même dans celui des faiseurs d'almanacs, si je n'annonce pas la vérité.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 17 Avril 1761.

SIRE,

La dernière lettre de V.M. a soulagé la tristesse que m'avoient causée les deux avant-dernières, celle où V. M. me parloit de l'expédition de la Hesse et celle où elle m'apprenoit la rupture de l'échange. Quant à l'affaire de la Hesse, je la regarde aujourd'hui, malgré le peu de réussite qu'elle a eu, comme très-utile, parce que je ne doute pas que la perte des magasins, l'argent qu'il faut pour en former de nouveaux dans un pays entièrement ruiné et dévasté, ne soit une des raisons qui ont fait offrir la suspension d'armes aux François, dans un temps où ils paroissoient avoir une si grande supériorité par leur nombre sur le prince Ferdinand.

Quant à la rupture de l'échange des prisonniers, je dirai naturellement à V. M. que je m'y suis toujours attendu. L'histoire des trois derniers siècles m'a appris à connoître la maison d'Autriche. La base de son système est établie sur une fausseté dont elle a toujours fait usage, même dans les occasions où elle n'avoit pas besoin d'y avoir recours. Je suis très-convain-

eu que l'on s'étoit flatté à Vienne que vous recruteriez vos armées avec moins d'ardeur, si vous comptiez sur l'échange ; mais V. M. n'a pas été la dupe de ces mauvaises finesses, et je suis plus qu'assuré que les Autrichiens perdent autant qu'elle à la rupture de l'échange.

Voilà, Sire, tout le côté de Halberstadt, de Magdebourg, de la nouvelle Marche tranquille, et qui n'aura rien à craindre pendant que vous serez occupé contre les ennemis qui vous restent. L'inaction des François est une chose excellente, par elle-même aujourd'hui, et dans la suite par les effets qu'elle produira immanquablement. Après le pas que font les François d'offrir la paix aux Anglois, ils ne s'arrêteront pas dans leurs projets pour faire plaisir aux Autrichiens, qui doivent être au désespoir du commencement de la négociation avec les Anglois. Voilà la fin de la ligue de Cambray ; et j'ai toujours bien cru que cette guerre n'en auroit point d'autre.

Je conçois par la façon dont V. M. me fait la grâce de me parler, qu'elle va incessamment ouvrir la campagne, et se couvrir de gloire, jusqu'à ce que ses ennemis soient réduits au point

d'être plus raisonnables. Pendant, Sire, que vous ferez des marches et des contre-marches, que vous gagnerez des batailles, je traduirai Plutarque le mieux qu'il me sera possible, pour vous l'offrir dans un françois qui vous paroisse plus supportable que celui d'Amiot. Je prendrai la liberté de me servir de votre copiste (je le logerai chez moi, où il sera, pour me servir du vers de Regnard, *alimenté*, *rasé*, *désaltéré*, *porté*. Je compte passer cet été dans une maison de campagne à cinq milles de Berlin et y travailler dans la plus grande tranquillité. Mon hôte s'est aussi avisé de vendre à Berlin la maison que j'habite, et puisqu'il faut que je déloge, je ferai transporter tout de suite mes meubles à Potsdam; et quant à moi, j'ai accepté l'offre qu'on m'a faite de me donner une maison de campagne entre Potsdam et Barnewitz, où je pourrai me promener et respirer un bon air. V. M. ne doit pas être inquiète sur les lettres que j'aurai l'honneur de lui écrire. Voici, jusques à ce que j'aie le bonheur de la revoir, la dernière où je lui parlerai d'autre chose que de littérature. Lorsque je partirai pour la campagne dans douze ou quinze jours,

j'aurai l'honneur de le faire savoir à V. M. Elle pourra toujours m'adresser ses lettres à Berlin, le maître de poste me les enverra à Barnewitz, dont je ne serai éloigné que d'un quart de mille. J'ai l'honneur, etc.

Le 23 Avril 1761.

SIRE,

J'apprends par toutes les nouvelles publiques que V. M. est arrivée heureusement en Silésie et qu'à son approche ses ennemis se sont retirés vers la Bohème. Je ne doute pas que vous ne fassiez une campagne heureuse et digne d'un héros tel que vous, dont la Fortune rougiroit de ne pas couronner à la fin la constance et la valeur.

Les gazettes avoient dit que Voltaire avoit obtenu la liberté de retourner à Paris, mais cela ne s'est point confirmé. Si cette nouvelle avoit été vraie, ce rappel auroit été occasionné par un bien mauvais livre. J'aimerois mieux être exilé jusques à la fin de ma vie, que d'avoir seulement l'idée d'en faire un pareil.

Je travaille à la traduction de Plutarque, et j'espère que j'en aurai fait une bonne partie avant le commencement de l'année prochaine. Je vous ai toujours présent devant les yeux, et je me dis sans cesse à moi-même en travaillant: *prends garde à toi, & songe à ce que dira le Roi.*

Je pars demain pour la campagne. V. M. me fera toujours la grâce d'adresser à Berlin les lettres dont elle voudra m'honorer, et Mr Jordan, maître des postes, me les fera remettre exactement.

J'espère que V. M. jouit d'une bonne santé. L'exercice et l'occupation dissiperont les humeurs causées par la vie sédentaire de cet hiver. Je suis bien résolu de suivre le conseil que me donne V. M. à ce sujet; car je m'apperçois que j'ai plus ou moins de mal à l'estomac, selon le plus ou le moins d'exercice que je fais. N'allez pourtant pas me proposer une compagnie dans un bataillon franc, à moins que vous ne fassiez un concordat avec vos ennemis, par lequel on ne se battra qu'à onze heures du matin.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 16 Mai 1761.

SIRE,

J'ai eu l'honneur de recevoir une de vos lettres à Havelberg et le lendemain une autre à Rathenow, et c'est de Potsdam que je réponds à V. M. Mes crampes d'estomac sont devenues si fréquentes, que les médecins m'ont conseillé de faire pendant dix ou douze jours un voyage pour me secouer, et de prendre ensuite les eaux pendant une quinzaine de jours. J'ai donc été à Fehrbellin, de là à Kyritz, de Kyritz à Havelberg, de Havelberg à Rathenow, de Rathenow à Barnewitz et de Barnewitz je suis revenu à Potsdam. Ces dix jours de voyage m'ont soulagé, et je serois obligé à V. M., si elle ne trouvoit point mauvais que je prisse pendant quinze jours, c'est-à-dire jusqu'au 22 de Juin, des eaux à Sans-Souci, après quoi je retournerai à Berlin, ou bien selon les évènemens je resterai à Potsdam, jusques à ce que je puisse avoir le bonheur de revoir V. M. Je ne puis croire que ce temps heureux soit encore bien éloigné. Voilà Mr de Bussy à Londres et milord Stanley à Paris. Je pense que ces

négociateurs iront plus vite que ceux du congrès d'Augsbourg. Toutes les gazettes ne parlent que de votre traité avec les Turcs, elles ajoutent même que vous aviez reçu dans votre camp un envoyé de la Porte ottomanne. Ce qui me fait douter de cette nouvelle, c'est que V. M. ne me dit pas un mot de cet ambassadeur musulman, quoique j'aie l'honneur d'être grand partisan de saint Mahomet et que j'aie visité avec une dévotion exemplaire les sept mosquées impériales de Constantinople. Si les serviteurs du prophète peuvent nous être utiles, je consens de faire le voyage de la Mecque et de Médine; mais si les princes chrétiens vouloient être raisonnables, j'aimerois encore mieux la paix que l'avantage de voir le tombeau de l'envoyé de Dieu et de rapporter un morceau du tapis qui couvre le chameau qui toutes les années porte un alcoran à la Mecque.

Pondichéri doit être pris depuis la dernière bataille que les François ont perdue sous les murs de cette ville. Belle-Isle est aux abois, la ville est prise, il ne reste plus que la citadelle qui ne peut être secourue. Tout cela doit

avancer les négociations à Londres et à Paris.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Potsdam, ce 6 Juin 1761.

SIRE,

Je remercie infiniment V. M. de ce qu'elle a la bonté de permettre que je prenne les eaux pendant une quinzaine de jours à Sans-Souci; mais comment a-t-elle pu croire que cet endroit me feroit plus penser à elle qu'un autre? Partout où je suis, Sire, vous êtes toujours présent à ma mémoire, et vos bienfaits qui me suivent partout, ma reconnoissance qui les égale, ne cessent de me rappeler sans cesse tout ce que je vous dois.

Je compte d'être le premier de Juillet à Berlin et d'y apprendre tous les jours quelque bonne nouvelle. Je ne doute pas que la Fortune ne se déclare à la fin entièrement pour vous : vos lumières et votre fermeté la détermineront pour la bonne cause.

J'ai appris, Sire, avec une joie inexprimable la signature et la conclusion de votre traité avec

avec les bons et braves musulmans ; mais si ces dignes enfans du grand prophète veulent agir sérieusement, je ne vois plus de doute dans la supériorité que vous aurez sur vos ennemis, et surtout si la paix se fait entre les François et les Anglois. Apparemment ces derniers ne se démentiront pas pour la première fois de leur vie et ne feront pas une paix honteuse et nuisible à leurs alliés. Car les Anglois des deux dernières guerres ne sont pas ceux du règne de la reine Anne, et ils se sont piqués, à ce qu'il me paroît, depuis vingt ans de réparer le blâme de leur prompte séparation avant l'affaire de Denain. Quant aux Turcs, Sire, il faut que j'avoue à V. M. que je ne puis concilier ce qu'elle me dit de son traité et de la continuation de la guerre ; car, ou ils agiront, ou ils n'agiront pas : s'ils agissent, quelle supériorité n'acquerrez-vous pas ? et s'ils n'agissent pas, je ne vois pas les avantages de votre traité pour le temps présent, et c'est pourtant le grand article que ce temps présent.

Enfin au milieu de ce nuage obscur de politique qu'il n'est pas permis à mes foibles yeux de percer, je fais sans cesse des vœux pour vous

revoir tranquille, heureux et jouissant d'une paix stable et honorable. Que ne pouvez-vous vous débarrasser de tant de soins, venir vivre tranquillement au sein des arts et des lettres à Sans-Souci ! Cette charmante demeure devient toujours plus agréable et plus magnifique. Je vais deux fois par jour admirer le plus beau morceau d'architecture après saint Pierre de Rome ; l'œil est toujours frappé d'un nouveau plaisir en considérant ce superbe édifice. La colonnade est aussi près d'être achevée ; elle auroit surpris les anciens Romains, si elle avoit été placée dans les jardins d'Auguste. Puisse la paix, Sire, vous procurer bientôt le plaisir de voir toutes ces beautés !

J'ai l'honneur, etc.

A Potsdam, ce 20 Juin 1761.

SIRE,

A la fin le voilà pris ce Pondichéri, attaqué, bloqué depuis plus de deux ans, et l'on en a reçu la nouvelle à Paris dans le même temps que celle de la victoire du prince Ferdinand.

On assure que la flotte angloise est partie pour une nouvelle expédition. Si tout cela n'accélère pas les négociations de Mr. de Bussy à Londres, il faut regarder toutes les règles de la prudence et du bon sens comme entièrement abandonnées par le ministère françois. Que les théologiens viennent après cela nous faire des contes des soins que prend la providence pour placer à la tête des États des gens éclairés. Quand j'examine la conduite des François, j'ai toujours envie de faire un ouvrage intitulé: *du mépris de Dieu pour la créature.* Quelle désolation ne doit-il pas y avoir à Paris, où tant de gens sont totalement ruinés par la perte de Pondichéri, et cela par le caprice de quelques particuliers, qui s'étoient persuadés d'avoir trouvé le plus beau et le plus sublime système politique? Que diroit Louis XIV, s'il revenoit dans ce monde, qu'il vît la France beaucoup plus accablée d'impôts qu'elle ne l'étoit dans les dernières années de la malheureuse guerre pour la succession à la couronne d'Espagne? qu'il apprît que toutes les Indes occidentales et orientales sont perdues, que toutes les colonies françoises sur les côtes de l'Afrique sont encore

entre les mains des Anglois; que plus de cent cinquante mille hommes sont péris en Allemagne ou par le fer ou par les maladies, et que tout cela est arrivé pour rendre plus puissante la maison d'Autriche? Quel que fût l'étonnement de Louis, il augmenteroit encore bien plus, quand il apprendroit que tous ces événemens ont été causés par les conseils d'une petite caillette de la rue saint Denys et sous la direction d'un mauvais poëte sorti du séminaire de saint Sulpice.

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, m'ont causé un plaisir infini. Je vois qu'elle jouit d'une parfaite santé, et quant aux suites de la guerre, je n'en serai jamais inquiet, dès que je saurai que vous pouvez agir à la tête de vos armées. Je suis très-persuadé que vos ennemis seront à la fin forcés de vous accorder une paix bonne et honorable, et que tous leurs vains efforts n'auront servi qu'à donner un nouvel éclat à votre gloire et à immortaliser votre constance et votre fermeté. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 4 Juillet 1761.

SIRE,

Je vois par la dernière lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire V. M. que malgré les embarras dont elle doit être accablée, elle jouit d'une bonne santé. C'est là, Sire, pour moi le point principal, parce que je suis convaincu que tant qu'elle pourra agir, tous les projets de ses ennemis s'en iront en fumée : s'ils ont sur vous la supériorité du nombre, vous avez celle des lumières et de la bravoure de vos troupes. C'est ainsi qu'Annibal battit tant de fois les Romains avec des armées qui étoient bien inférieures aux leurs.

Depuis la prise de Pondichéri les finances sont dans un si pitoyable état en France, qu'ils ont supprimé les jetons de l'académie françoise. Cela a produit un nombre de petites pièces très-plaisantes, dont Paris a d'abord été innondé; il y en a une où l'on dit que l'académie doit députer deux orateurs pour aller haranguer les ambassadeurs de Russie et de Suède et les prier de rendre aux enfans d'Apollon, sur

les subsides que la France paye à leur souverain, ce qui fait le principal produit de leurs travaux littéraires, si utiles pour tous ceux qui veulent faire des complimens. Je ne comprends pas comment un si grand dérangement dans les finances peut s'accorder avec le système guerrier de la cour de Versailles. Que fait la flotte angloise ? elle devroit être déjà partie. Permettez, Sire, qu'à l'exemple d'un grand ministre (d'Argenson ------) je place ici un vieux proverbe : il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. Si tant est qu'il y ait en Angleterre quelque apparence d'entamer une fois sérieusement les négociations, rien n'est capable de leur donner plus de poids qu'une seconde entreprise comme celle de Belle-Isle. Toutes les gazettes nous annoncent de la part de cette flotte une nouvelle expédition secrète ; cependant nous voilà au mois de Septembre, et elle est toujours dans le port. J'espère que cette expédition secrète ne le sera pas autant que celle de l'année passée, qui devoit se faire approchant dans le même temps, et dont personne n'a jamais rien appris. V. M. saura mieux que moi plusieurs petits avantages que

le prince Ferdinand et le prince votre neveu remportent tous les jours; ainsi je ne lui en parlerai pas.

Mr Joyard, votre maître d'hôtel, ne sachant comment s'adresser à V. M., est venu chez moi me prier de lui marquer qu'il avoit encore quelques biens à Lyon qu'il voudroit aller prendre, pour les joindre à ceux qu'il a ici de l'héritage de Pesne son beau-père. C'est un congé de six mois qu'il lui faudroit pour terminer entièrement ses affaires, et comme il trouve à la foire de Leipsic des occasions favorables pour son voyage, il auroit une obligation infinie à V. M., si elle daignoit lui en accorder la permission. V. M. le connoît depuis près de vingt-huit ans, et elle sait bien qu'il n'est pas capable de prolonger d'un jour son voyage au delà du temps que V. M. voudra bien lui accorder.

Vous savez sans doute, Sire, que l'on a défendu aux jésuites en France d'avoir des écoliers et qu'il leur est interdit de recevoir aucun novice; cela fait beaucoup de bruit. C'est ainsi que les Grecs dans la décadence de l'empire d'orient disputoient sur des questions théologi-

ques dans le temps qu'on leur enlevoit l'Egypte et l'Arménie. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 29 Août 1761.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. par la voie du commandant de Glogau. Je ne sais si elle aura reçu ma lettre. Je lui aurois écrit de nouveau, si je n'avois voulu être certain auparavant d'une nouvelle à laquelle je ne pouvois ajouter foi. Lorsque j'ai su qu'elle étoit véritable, je me suis dit à moi-même ce que je voudrois que vous vous disiez pour vous consoler : c'est que, quelque génie que vous ayez, vous n'êtes pas un Dieu, et qu'après avoir agi avec toute la prudence humaine, vous ne pouvez ni empêcher, ni prévoir des choses qui paroissent absolument impossibles. Voilà, Sire, ce qui vous regarde personnellement dans la perte de Schweidnitz; mais comment une garnison a-t-elle pu être forcée dans deux heures de temps dans une ville qui médiocrement dé-

fendue doit tenir trois semaines de tranchée ouverte? Je ne condamne personne, parce que je ne suis instruit que par des bruits publics et par le rapport de plusieurs soldats de la garnison de Schweidnitz, qui ont trouvé le moyen de se sauver et qui sont venus à Berlin. Mais quand je pense qu'avec deux bataillons de milice nous avons tenu cinq jours à Berlin contre plus de trente mille hommes et soutenu deux assauts, et qu'ensuite de cela je vois Dresde pris sans tirer un coup de canon, douze mille hommes se rendant prisonniers à Maxen, et le Général Wunsch qui avoit percé, obligé de retourner sur ses pas par l'ordre de son général, Schweidnitz enlevé dans deux heures, Glatz pris dans quatre, je ne trouve plus si extraordinaire la façon dont les Anglois ont agi avec l'Amiral Bing. Je le répète encore, je ne juge personne, parce que j'ignore la cause des événemens; mais celui de Schweidnitz est si extraordinaire, qu'il est impossible que tous vos véritables serviteurs n'en soient outrés de douleur. Je suis persuadé, Sire, que vous ne tarderez pas à réparer ce fâcheux accident; mais il est bien mortifiant que vous soyez occupé toutes

les campagnes à réparer des fautes où vous n'avez point de part.

Les affaires vont fort bien dans la Poméranie, et la jonction du général Platen avec le Duc de Wurtemberg n'a pas coûté trente hommes, pas un seul chariot de bagage, ni de vivres. Voilà ce qui s'appelle un homme que ce Platen ! Les Autrichiens qui étoient à Halle se sont retirés cul par dessus tête à l'approche du brave général Seidlitz, qui a donné deux fois les étrivières cet été à l'armée de l'Empire. Je ne dis rien à V. M. du prince Henri, qui s'est conduit, pendant le temps que vous étiez entouré, avec la prudence de Mr de Turenne, et qui nous a toujours fait assurer à Berlin que nous n'avions rien à craindre.

Les François se sont présentés de nouveau devant Wolfenbuttel et ils bombardent cette place; ils ont fait en Ost-frise des cruautés et des exactions cent fois pires que celles des Cosaques. Le prince Ferdinand a détaché un corps pour les chasser du pays de Bronswic. Les Anglois ayant rappelé leur ministre de Paris, agiront apparemment avec leur flotte, qui a resté tranquillement toute la campagne dans

les ports de Yarmouth et de Plymouth. Il faut convenir que les François se sont bien moqués des Anglois avec leurs prétendues négociations ; ils leur ont fait perdre tous les fruits qu'ils auroient pu retirer pendant la campagne de leur force maritime. Cette conduite désespère tous les partisans de la bonne cause.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 12 Octobre 1761.

SIRE,

Je crois que V. M. aura reçu deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis le commencement de ce mois, une par la voie du commandant de Glogau, et l'autre par la poste ordinaire. Comme je n'ai aucune nouvelle de V.M., je suis dans une grande inquiétude que sa santé ne soit altérée par les fatigues et par cette mauvaise saison. Les François ont été chassés et battus devant Bronswic, ils en ont levé le siège et ont abandonné tout de suite Wolfenbuttel. Cette suite leur coûte autour de douze cents hommes tués ou prisonniers. C'est ce que vous saurez depuis long-temps. Les Rus-

ses marchent en Pologne du côté de Danzic ; ils ont fait une triste figure cette année-ci, et vous les avez peints à merveille dans les deux charmantes pièces que vous m'avez envoyées : ils étoient réduits à une si grande misère dans les derniers temps auprès de Colberg, que leurs Cosaques venoient demander du pain pour l'amour de Dieu à nos postes avancés.

Mr de Verelst, qui a eu le malheur de perdre son fils unique, a demandé aux Etats généraux la permission d'aller en Hollande pour quelques mois. Il m'a prié d'écrire à V. M. qu'il passeroit par Magdebourg, pour prendre par la voie de Mr. le comte de Finck les ordres dont elle voudroit le charger. Il seroit déjà parti depuis près de trois semaines ; mais l'utilité dont il pouvoit être à Berlin, s'il étoit arrivé quelque accident, l'a déterminé à différer son voyage, et il séjournera encore ici jusque vers le temps des quartiers d'hiver. Je ne saurois, lorsque je parle de ce Ministre à V. M., lui en dire assez de bien; c'est le plus galant homme qu'il y ait au monde, et chaque moment le rend plus cher et plus respectable aux citoyens de Berlin.

Je souhaiterois pouvoir dans le temps présent vous voir plus tranquille; mais je sens bien que la campagne n'est pas encore finie en Silésie, et qu'il n'y aura que la rigueur de la saison qui éloignera les armées. J'en reviens, Sire, à mon refrein ordinaire; conservez votre santé et tout ira bien à la fin, malgré la fureur et l'acharnement de vos ennemis. Je vous répète ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans ma dernière lettre, vous n'êtes pas un Dieu, et il falloit l'être pour prévenir l'aventure de Schweidnitz; d'ailleurs votre campagne est admirable et l'armée russe est aussi délabrée que si elle avoit perdu la plus grande bataille; le reste se réparera et votre génie m'en est le garant. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 23 Octobre 1761,

SIRE,

Je suis bien éloigné de croire que les événemens particuliers n'influent pas infiniment sur le général des affaires; mais depuis le commencement de cette guerre, j'ai adopté une ma-

xime du Télémaque de Mr de Cambray, pour en faire la base et le fondement de ma façon de penser. *Avant que les accidens fâcheux arrivent*, dit Mentor, *il faut tout mettre en œuvre pour les prévenir ; quand ils sont arrivés, il ne reste plus qu'à les mépriser.* Ce qui m'a fortifié dans cette façon de penser, c'est que j'ai toujours vu que nos plus grands revers ont été suivis des plus heureux événemens. Tant que vous pourrez agir, j'aurai toujours bonne espérance, et s'il ne vous restoit que dix hommes et de la santé, je ne perdrois point l'espoir de voir à la fin échouer les projets des ennemis.

On a été à Berlin dans la plus grande surprise, lorsqu'on a appris l'aventure arrivée à des officiers autrichiens, prisonniers à Magdebourg, dont on a découvert les conspirations ; cela est épouvantable. Comment est-ce que des officiers qui ont donné leur parole d'honneur, peuvent y manquer aussi indignement ? Enfin, si tout ce que les lettres qui nous viennent de Magdebourg disent, est bien véritable, il y a de quoi faire de sérieuses réflexions sur la police et sur la garde qu'on doit établir dans cette ville.

L'armée de Mr de Soubise est enfin entrée en quartiers d'hiver. Il a renvoyé en France cinquante-cinq escadrons et vingt-deux bataillons. On arme dans les ports de France pour agir contre l'Angleterre, et l'on parle encore de la construction des bateaux plats ; tout cela me paroîtroit encore plus plat que les bateaux, si Mr P. . . avoit voulu rester dans sa place. En attendant les Anglois vont démolir Belle-Isle de fond en comble, pour pouvoir se servir de la grosse garnison qu'ils sont obligés d'y tenir ; toutes les gazettes de Londres assurent cette nouvelle. Je ne sais ce que fait Voltaire ; il a publié une lettre pour prouver qu'il étoit très-bon chrétien et qu'il alloit exactement à la messe. Cet homme mourra comme il a vécu, agité de mille projets chimériques ; son dernier ouvrage sur la Russie est entièrement tombé.

A propos d'ouvrage. J'ai discontinué depuis plus de deux mois ma traduetion de Plutarque, que je reprendrai bientôt, et j'ai employé ce temps à traduire le plus ancien philosophe grec qui nous reste appelé *Ocellus Lucanus ;* il a fait un ouvrage sur la nécessité de l'é-

ternité du monde; il vivoit long-temps avant Socrate, Platon, Aristote etc. Son ouvrage est court, mais excellent : j'y ai joint, sous le prétexte d'éclaircir le texte, plusieurs dissertations qui ne feront pas rire les ennemis des philosophes. Ce qui m'a engagé à faire cet ouvrage, que j'aurai l'honneur d'envoyer à V. M. imprimé, dans sept ou huit jours, c'est la mauvaise humeur où plusieurs fanatiques m'ont mis depuis quelque temps; il n'y a pas de mois qui n'ait vu paroître cette année quelque libelle contre les philosophes; entre autres il y en a un intitulé l'*Anti-Sans-Souci*, qui est un gros volume digne d'être sorti de la plume d'un fiacre. Je voudrois bien que vos ennemis militaires fussent aussi méprisables que vos ennemis littéraires; leur grand cheval de bataille c'est l'ouvrage de la Mettrie; mais loin de vouloir le soutenir, lorsque je suis venu à cet article, j'ai pris le parti de prouver que la Mettrie n'avoit jamais parlé ni pensé comme les philosophes, mais qu'en beaucoup de choses il avoit donné dans les mêmes travers que les théologiens, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je le prouve sans réplique. Au reste j'ai tâché d'écrire

d'écrire mon livre avec le plus de décence qu'il m'a été possible, et j'espère que tout homme qui ne sera pas bête ou fanatique, ne pourra s'empêcher de convenir qu'on peut suivre les sentimens d'Epicure et être un très-galant homme et fort utile à la société. Je demande d'avance à V. M. un peu d'indulgence pour mon ouvrage, et je la prie de vouloir excuser les fautes qu'elle y trouvera en faveur du zèle qui m'a fait défendre la bonne cause.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 3 Novembre 1761.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le livre dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. Que le grec et le latin que V. M. verra dans cet ouvrage, ne la dégoûtent pas; je lui dirai que cela ne doit point embarrasser ceux qui n'entendent pas ces langues; tous les passages cités sont fidellement traduits, et le sens est toujours lié indépendamment des citations grecques et latines. On peut lire cet ou-

vrage en françois, sans trouver aucune interruption, et avec la même facilité que s'il n'y avoit ni grec ni latin.

J'ai tâché de prouver, et de prouver invinciblement dans cet ouvrage, que la morale des véritables philosophes épicuriens est infiniment meilleure que celle des théologiens; que toutes les prétendues raisons philosophiques par lesquelles ils prétendent expliquer la nature divine et celle de l'ame, sont des ballons enflés de vent. J'ai admis les vérités de la religion, parce qu'elles étoient révélées; je rendrai bon compte de cette révélation dans ma traduction de Timée de Locres, et je la tirerai au clair. Mais en détruisant tous les raisonnemens des théologiens, il falloit, pour ne pas faire crier les fanatiques et les imbécilles, ne pas toucher à la frêle ressource de la révélation, et je m'en suis même servi avantageusement, pour détruire toutes les objections philosophiques des dévots. J'ai déjà mandé à V. M. ce qui m'a fait entreprendre cet ouvrage; jai été indigné des libelles que les jansénistes répandent à l'envi des uns des autres contre les philosophes, et surtout contre ce qu'ils appellent la *société pruf-*

sienne. Le maussade et ridicule ouvrage intitulé *l'Anti-Sans-Souci* a achevé de me mettre de mauvaise humeur, et j'ai voulu une fois pour toutes démasquer un tas de faux dévots et de scribes mercenaires qui méritent dêtre l'opprobre de tous les honnêtes gens. J'ai été obligé d'abandonner la Mettrie; c'est un enfant perdu qu'il m'a fallu sacrifier dans le combat; mais s'il est devenu une victime nécessaire, j'ai bien arrosé son tombeau du sang des théologiens; et j'espère qu'à l'avenir on ne dira plus avec l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques, qu'on peut juger de la façon de penser du philosophe de Sans-Souci et des gens de lettres qui l'approchent, par les ouvrages du médecin la Mettrie.

Je n'ose me flatter que mon ouvrage puisse mériter l'estime de V. M.; je connois trop ses lumières et la foiblesse de mes talens. Mais enfin, en faveur de mon zèle pour la bonne cause, j'espère qu'elle sera indulgente et qu'elle me pardonnera les défauts qu'elle n'appercevra que trop souvent dans mon livre. Ce qui peut m'arriver de plus heureux, c'est que vous me jugiez, Sire, non sur mon ouvrage mais sur

la volonté que j'ai eue en le faisant. J'ai l'honneur, etc.

P. S. Je prie V. M. de lire le discours préliminaire pour prendre une idée d'Ocellus et de sa philosophie.

A Berlin, ce 12 Novembre 1761.

SIRE,

J'ai lu vos vers avec admiration, et vous me les avez envoyés dans un temps où il ne falloit pas moins que le plaisir qu'ils m'ont causé pour soulager l'abattement où m'a jeté un misérable mal d'estomac qui me laisse à peine l'usage de la pensée; mais je prends patience, et lorsque je souffre ou que je languis je répète ces vers :

Quoi! vous ne voyez pas qu'ici-bas la souffrance,
Sans connoître de rang, de roture ou naissance,
Atteint un criminel, ainsi qu'un innocent?
Chacun s'y voit sujet, et nul n'en est exempt.

Je puis assurer V. M. qu'à mon gré et selon mon frêle jugement je n'ai pas vu un de ses ouvrages où il y ait plus de force et plus de correction que dans ce dernier. J'ai résolu de l'apprendre par cœur, car c'est un véritable secours dans tous les événemens de la vie.

Je pense bien, ainsi que V. M., que tous ces anciens philosophes grecs ont été de très-mauvais physiciens ; mais voulant donner dans les dissertations que j'ai jointes à ma traduction une idée des différentes opinions des philosophes, en montrant la foiblesse des anciens, je relève la pénétration des modernes. Ocellus avoit peu de raison de croire la transmutation des élémens ; mais les épicuriens parmi les philosophes anciens nièrent cette prétendue transmutation, et Boerhaave en prouve de nos jours l'impossibilité par les plus curieuses expériences chimiques ; et cela fait le sujet de la note où j'examine le sentiment d'Ocellus, de l'opinion duquel je ne suis presque jamais. V. M. verra que j'ai précisément dit dans la dissertation sur l'éternité du monde ce qu'elle auroit souhaité qu'Ocellus eût dit. Si V. M. me fait la grâce de lire mes dissertations, elle verra que je n'ai

pas fait la sauce pour le poisson, mais que j'ai cuit le poisson pour avoir le prétexte de faire la sauce. Passez-moi, Sire, ce mauvais proverbe, parce qu'il explique bien l'idée que j'ai eue en traduisant Ocellus.

Voici des temps qui font trembler pour la santé de V. M. Votre dernière lettre a un peu calmé mon inquiétude, car le bruit s'étoit répandu à Berlin que vous aviez la goutte. J'espère que vous prendrez des précautions qui vous en garantiront pour tout l'hiver.

J'ai vu les présens que vous envoyez à la Porte ottomanne. On ne peut rien faire de plus riche, de plus superbe et en même temps de plus galant. Si cela produit un bon effet, je ni regrette point les sommes que peuvent coûter ces présens, qui surement sont plus considérables que ceux que la France donne dans cent ans.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 24 Novembre 1761.

SIRE,

Le conte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer est bien écrit et bien versifié; mais il ne manque encore qu'une corde au violon, et l'habile artiste à qui il appartient, en jouera encore parfaitement et ne souffrira pas qu'on coupe les autres; c'est de quoi je suis très-assuré; et ce n'est pas sa faute si l'on a coupé la première.

Vos changemens dans le Stoïcien sont plutôt des variantes que des corrections; car il y a des premiers vers que j'aime bien autant que les autres; enfin les uns et les autres sont fort bons.

J'ai trouvé deux endroits dans les changemens qui ne me paroissent pas corrects.

J'ai vu George et Auguste, et le Czar, prince atroce.

J'ai vu George et Auguste etc. il y a là une espèce d'hiatus; *George et* va fort bien, mais *et Auguste*, malgré le *t* qui ne se prononce pas

dans le mot, forme une espèce d'hiatus; c'est là le défaut condamné par Boileau :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit dans son chemin d'une voyelle heurtée.

Enfin, Sire, vous êtes maître en Jérusalem. Ce n'est pas à un petit scribe comme moi à condamner le grand maître du temple, à qui tous les mystères du sanctuaire sont connus; mais il me semble que ce vers devroit être changé; voici l'autre endroit où je trouve à redire : il ne s'agit point de poésie, mais de la construction grammaticale :

Quoi! ne voyez-vous point qu'ici-bas la fortune
Respecte ni vertu, ni pouvoir, ni naissance.

il faut absolument *Ne respecte ni vertu* etc. la suppression de *ne* est une trop grande licence.

Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus austère a pu me faire découvrir dans votre Stoïcien, qui selon mon foible jugement est la meilleure chose que vous ayez faite, parmi tant d'excellentes que vous avez produites.

Il est arrivé ici une affaire dont le récit vous amusera peut-être : Porporini a été accusé par une fille de lui avoir fait un enfant ; il a été condamné en justice à payer à cette fille cent écus et à nourrir l'enfant dont il a été déclaré le père. Bien loin que Porporini ait appelé à un autre tribunal de ce jugement, il a d'abord payé les cent écus, a reconnu être le père de cet enfant, qu'il a pris et qu'il fait élever chez lui, et a été remercier ses juges de ce qu'ils avoient eu la bonté de reparer le dommage que lui avoient fait les chirurgiens de Venise. Cette aventure fait rire toute la ville. Je n'ai pas encore vu Porporini, mais je l'ai fait prier de passer aujourd'hui chez moi. On dit qu'il est dans la joie de son cœur d'être déclaré père aux yeux de tout l'univers.

J'ai prié, Sire, le Commandant d'envoyer en chiffre à V. M. une lettre qu'un homme porté de la meilleure volonté m'a écrite. J'aurois mandé à V. M. tout de suite l'original de cette lettre ; mais comme il me paroît que les postes ne sont pas extrêmement sures, j'ai mieux aimé prendre la voie du Commandant. Si V. M. ne croit pas avoir besoin de l'offre que

fait l'auteur de cette lettre, elle verra cependant qu'il y a des gens qui lui sont véritablement affectionnés, et cette personne est digne de louange à cet égard. Quoique je sois assuré que V. M. n'a aucun besoin de l'offre de cet homme, je pense qu'elle fera fort bien de l'en faire remercier gracieusement par le Commandant; car l'on ne sait pas ce qui peut arriver dans les années prochaines, et la personne dont je parle à V. M. s'est conduite cet été dans une ou deux situations qui paroissoient délicates, avec l'approbation et à la grande satisfaction de tous les citoyens, et surtout de quelques-uns des plus utiles à l'Etat. V. M. aime la vérité et ne trouve pas mauvais que les gens qu'elle connoît lui être dévoués de cœur et d'ame, lui parlent sincèrement. Ainsi, Sire, je sais que V. M. ne désapprouvera pas que je prenne la liberté de lui dire naturellement ce que je pense à ce sujet,

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 8 Décembre 1761.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire il y a dix jours à V. M.; mais j'ai cru que je n'aurois jamais plus ce bonheur. J'ai eu une inflammation causée par mes maudites crampes, et l'on a cru pendant trois jours que j'étois hors de toute espérance. A la fin après quatre saignées, une boisson d'eau de quinquina pour éviter la gangrène, et une légère médecine quand le mal a été calmé, je suis hors d'affaire pour cette fois.

J'avois regardé comme un conte ce que l'on débitoit sur l'action affreuse de Warkotsch et du prêtre catholique; mais quand j'ai vu la citation de ces deux misérables dans les gazettes, que j'ai appris qu'ils avoient été arrêtés tous les deux et qu'on les avoit laissé échapper, je me suis écrié, ô Frédéric! comment êtes-vous servi, pendant que vous servez si bien vos sujets et la patrie!

Gottskowsky est venu chez moi me parler de son affaire. Il est fort triste, parce que son crédit paroît souffrir beaucoup de l'aventure qui lui est arrivée. Il m'avoit prié de vous écrire à

ce sujet, mais ma maladie est venue pendant ce temps. Il me paroît par les raisons qu'il m'a dites qu'il est innocent et qu'il étoit véritablement dans la bonne foi. Il m'a témoigné que cette affaire l'obligeroit par le dérangement qu'elle lui cause d'abandonner une partie de ses fabriques : je lui ai dit de bien se garder de le faire, avant qu'il eût de V. M. une réponse ; il m'a promis qu'il ne prendroit aucun arrangement jusqu'alors.

Les Anglois, par les manœuvres qu'ils font, trouveront le secret avec trois cents soixante vaisseaux de guerre de laisser sortir huit misérables vaisseaux et six frégates du port de Brest, qui les empêcheront de prendre la Martinique : il faut qu'il y ait un démon déchaîné des enfers qui se mêle de toutes ces affaires. Le seul chagrin que j'avois si j'étois mort il y a dix jours, c'étoit de ne plus vous revoir, et ma consolation étoit de quitter un monde aussi abominable et aussi insensé. J'en dirois davantage, mais la foiblesse dont je suis encore m'en empêche. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 29 Décembre 1761.

SIRE,

La foiblesse m'empêcha d'écrire, dans la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous envoyer, bien des choses dont je ne puis croire qu'elle soit véritablement instruite. La douleur où je suis de voir comment vous êtes servi, me rend la vie à charge. Vous connoissez, Sire, mon zèle pour vous; jugez donc de l'amertume dont mon cœur est rempli, quand je suis convaincu et que je vois de mes yeux que toutes les sottises qui nous ont fait perdre Colberg et la moitié de la Poméranie viennent, ou des brouilleries, ou des mauvaises manœuvres des gens en qui nous avions ici toute notre espérance. Si vous aviez envoyé, Sire, en Poméranie une de vos bottes, ou que votre frère le prince Henri eût envoyé une des siennes pour commander, nous aurions encore Colberg. L'un va au secours de l'autre et lui mène douze mille hommes sans convoi, qu'il pouvoit prendre très-aisément avant que Butturlin fût arrivé en Poméranie; il s'ensuit de cela que le lendemain arrivé à Colberg il est obligé de repar-

tir avec son corps, pour aller chercher à manger; il se laisse couper, perd chemin faisant le corps de Knobloch et est cause que ce général est fait prisonnier. L'autre, qui étoit resté devant Colberg, fait encore pis; il abandonne ses retranchemens sans les détruire, pour faciliter à Romanzow le moyen de s'y placer; il laisse les prisonniers russes dans Colberg, pour achever d'y consumer les provisions; il perd deux mille hommes dans des attaques inutiles, et enfin, pour couronner l'œuvre, il se laisse enlever à Stargard trois escadrons et les timbales du régiment. Je ne dis ici à V. M. que ce que tous les officiers et soldats du corps qui est ici, publient hautement. Malgré les fatigues énormes que ces gens ont essuyées, ils sont tous pleins de bonne volonté; ce n'est pas le courage qui leur manque, ni le zèle pour le service de V. M. Ho ! que vous avez bien eu raison, Sire, de m'écrire plusieurs fois dans vos lettres que ce ne seroient pas les bras qui nous manqueroient, mais les têtes ! Jamais prédiction malheureusement plus véritable. Mais enfin, Sire, tout cela peut se réparer. Le grand article c'est la santé de V. M. Voici

qu'elle va avoir un peu de repos. On m'a dit que vous aviez eu une grosse fluxion dans la tête. Avec la fatigue énorme que vous avez essuyée, comment cela peut-il être autrement? J'espère que la chaleur et la tranquillité auront guéri cette douleur. Donnez-moi pour l'amour de Dieu des nouvelles de votre santé. Quant à moi, je commence à me remettre un peu, et eu égard à la douleur dont mon cœur est pénétré, je ne me porte que trop bien.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 30 Décembre 1761.

SIRE,

Je viens de recevoir dans ce moment les deux pièces que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer; elles sont parfaitement écrites; je les ai d'abord lues deux fois de suite, et j'ai trouvé deux vers qui ne sont pas défectueux, mais dont l'un me paroît foible, et l'autre contient un terme dont un Romain n'a jamais pu se servir, car il n'a été inventé que dans le premier

siècle du christianisme. Le premier de ces vers est dans Othon et le second dans Caton.

Au moins à cette fois je puis vous être utile.

Au moins à cette fois me paroît prosaïque; d'ailleurs il seroit plus correct de dire *au moins cette fois je puis vous être utile*, mais le vers ne s'y trouveroit pas; cela est très-aisé à changer. Quant au second vers, il est très-beau :

Oui, glorieux martyr de Rome et de ses lois . . . .

Mais le mot de martyr ne fut jamais connu de Caton : c'est un terme né dans les persécutions que souffrirent les chrétiens. On peut bien s'en servir aujourd'hui, parce que l'usage l'a établi; ainsi l'on dira, il est le martyr de la dureté d'un tel, il est le martyr de son entêtement etc.; mais dans la bouche de Caton ce mot ne me paroît pas bien placé, surtout quand c'est Caton qui parle, et qui parle à d'autres Romains. Voilà, Sire, ce que la critique la plus sévère a pu me fournir sur deux pièces véritablement excellentes, et très-bien versifiées.

Je

Je viens, Sire, à ce que V. M. me fait la grâce de me dire au sujet de mes prédictions de Leipsic : elles ont été très-vraies, car vous aviez fait la plus belle campagne qu'on pût faire. Mais à coup sûr, ni moi, ni qui que ce soit dans le monde, ne prévoira qu'un homme laisse emporter une place défendue par trois mille hommes dans une heure de temps. Car enfin, je suppose qu'il eût été attaqué dans les formes et qu'ayant huit mille hommes de garnison, il en eût perdu cinq à la défense de ses ouvrages extérieurs, ne mériteroit-il pas d'être puni, si ayant encore trois mille hommes il rendoit sa place avant que la brêche fût faite au corps de la place ? Et que n'a-t-il défendu ce même corps de la place, s'il étoit trop foible pour garder ses ouvrages extérieurs ? Non, cela est inconcevable, qu'un homme se laisse forcer derrière un rempart flanqué de bastions, avec un bon fossé en avant de ce même rempart. Voilà, Sire, ce que surement je n'avois pas prévu et que je ne prévoirai jamais.

V. M. me parle du commissariat de la Poméranie; elle doit être cent fois mieux instruite que moi, ainsi je n'ai rien à dire ; mais ce com-

missariat n'étoit pas en dernier lieu dans le Mecklenbourg à Malchin. Si j'avois moins de zèle pour V. M., tout cela m'affligeroit moins; mais je meurs de douleur quand je vois que les soins, que les fatigues que vous prenez, que les bonnes et glorieuses choses que vous faites, sont détruites, ou par les étourderies, ou par le peu d'expérience des autres. Dans tous mes chagrins je n'ai qu'une consolation, c'est de savoir que vous vous portez bien; pour la crainte des ennemis je n'en ai aucune, et je reste toujours dans la parfaite conviction qu'après tant d'événemens fâcheux, il faut à la fin qu'il arrive quelque coup heureux qui remette toutes les affaires dans un bon état.

Voilà la guerre déclarée entre les Anglois et les Espagnols; j'en suis bien aise, et je crois avoir de bonnes raisons pour cela. Les Anglois n'ont plus de paix particulière à faire, et Dieu sait à la longue ce qu'ils auroient pu conclure, séduits par les cessions que leur offroient les François; d'ailleurs avec deux cents vaisseaux ils sont restés les bras croisés toute la campagne passée et se sont laissés duper et amuser par le ministère de Versailles, qui cherchoit

à faire son traité avec les Espagnols. Je crois qu'ils penseront différemment aujourd'hui. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que vous leur devenez actuellement pour le moins aussi nécessaire qu'ils vous le sont, et cela par cent mille raisons que V. M. connoît sans doute cent fois mieux que moi.

V. M. vit solitairement, je n'en doute pas; mais certainement si elle ressemble à un chartreux, je puis bien dire que je suis un père de la Trappe. Il y a au pied de la lettre huit mois que je ne suis pas sorti une seule fois de mon appartement. Heureusement je suis fort bien logé, et j'étourdis mon chagrin à force de lire les gazettes angloises que je me fais traduire, et des livres grecs que j'étudie pour pouvoir les entendre. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 19 Janvier 1762.

SIRE,

Votre dernière lettre a augmenté mon inquiétude; et les embarras dont je vous vois pour ainsi dire accablé, me font craindre qu'à la fin

votre santé ne s'altère entièrement ; mais la nouvelle que vous aurez reçue sans doute peu d'heures après que vous avez écrit la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, vous aura convaincu que la fortune changera à la fin ses rigueurs et qu'elle vous favorisera avec autant de gloire qu'elle l'a fait autrefois. Enfin voilà dans l'empire de Pluton quelqu'un qui n'en reviendra plus pour augmenter le feu de la discorde. Cette nouvelle nous a tous surpris d'autant plus qu'aucun de nous ne s'y attendoit ; on l'avoit débitée tant de fois faussement, qu'on croyoit quand on l'apprit ici que c'étoit un conte.

Le général Seidlitz a fait deux mille prisonniers dans la dernière affaire qu'il a eue avec l'armée de l'Empire ; cela vaut mieux que des prisonniers autrichiens, puisque c'est presque autant de recrues que de prisonniers.

Il y avoit long-temps que je soupçonnois les horreurs et les perfidies dont me parle V. M.; mais enfin quand les maux qu'on a voulu nous faire, n'ont pas eu lieu, il faut ne s'en affliger qu'autant qu'on auroit à les craindre pour l'avenir, et je vois les choses dans une situation

où il est impossible que la mauvaise volonté de certaines gens puisse avoir lieu, du moins pour le présent.

J'ai fait une grande marque à mon almanach au jour que V. M. m'a fait la grâce de m'annoncer et que je ne pensois pas encore si prochain. J'ai eu l'honneur de le dire souvent à V. M.; tout ira bien à la fin, pourvu qu'elle jouisse d'une bonne santé et qu'elle puisse agir.

V. M. saura sans doute que les François doivent avoir remis le 6 Décembre Port-Mahon entre les mains des Espagnols. S'il leur prenoit fantaisie aujourd'hui de faire la paix, qu'auroient-ils à donner en échange aux Anglois ? Je ne vois point aucun moyen pour eux d'en venir à un accommodement, que la guerre n'ait ou augmenté leurs pertes ou amélioré leur état présent.

On a découvert que l'Envoyé de Danemarck savoit trois jours plutôt la mort de l'Impératrice de Russie que l'on ne l'a apprise par tous les courriers qui sont arrivés ici, dont le premier ne vint que le mardi matin, et le dimanche auparavant l'Envoyé dit à quelques

personnes : il est mort une des principales têtes couronnées de l'Europe. On eut beau le presser, il ne voulut pas s'expliquer davantage.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 22 Janvier 1762.

SIRE,

V. M. peut bien penser quelle doit avoir été ma joie en recevant sa lettre : c'est le jour le plus heureux de ma vie. J'ai toujours été persuadé qu'à la fin tous les projets de vos ennemis s'en iroient en fumée ; mais je craignois qu'avant qu'il n'arrivât quelque événement décisif, vous ne succombassiez sous les fatigues que vous avez essuyées depuis six ans. Enfin, après un orage épouvantable le calme est revenu, et je connois trop l'étendue de vos lumières, pour ne pas être assuré que vous profiterez autant qu'il vous sera possible du tour heureux que prennent les affaires. Vous devriez bien par pitié me donner encore quelque bonne nouvelle. J'ai déjà relu sans exagération depuis six heures trente fois votre lettre, et avant

que la journée finisse, je la relirai bien encore autant de fois. Mais il me semble que vous ne m'avez dit que la moitié des choses heureuses qui sont arrivées. Vous m'avez traité comme un malade qui par sa foiblesse ne peut pas encore soutenir tout-à-fait le grand jour. Dans le fond vous n'avez pas mal agi pour ma pauvre cervelle, car encore un degré de plus de plaisir, je n'aurois pas répondu d'elle. Oh! si j'avois à présent le bonheur d'être auprès de V. M., que je lui dirois de choses! Il s'en présente tant à mon esprit, que je crois que je pourrois en faire un gros volume in-folio. Je voudrois bien vous en écrire ici quelques-unes, mais j'attends pour cela votre première lettre. J'ai encore besoin d'un élixir qui achève de rétablir entièrement mes forces. Je ressemble à ces malades, qui ayant été long-temps entre la vie et la mort, ont peine à se persuader qu'ils n'ont plus de rechute à craindre. J'attends donc encore une ou deux lignes de V. M., pour me livrer entièrement à cette joie vive qui nous fait goûter dans ce monde terrestre les plaisirs que les dévots se promettent dans le céleste. Il dépend donc, Sire, de V.

M. de me mettre au rang des bienheureux et de me canoniser tout vivant, chose que tous les papes du monde ne sauroient faire.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 2 Février 1762.

SIRE,

J'attends la première lettre de V. M. comme les Juifs attendent le Messie, et à vous dire le vrai, j'ai grand besoin d'un peu de consolation; le bâtiment croule de tous côtés, je suis toujours incommodé depuis ma dernière maladie, et si je n'étaye pas un peu mon pauvre corps, il tombera bientôt par terre. J'aurois besoin de faire des remèdes, mais pour qu'ils agissent il faut un peu de gaieté. J'espère que la première lettre de V. M. m'en donnera beaucoup.

Les Autrichiens affectent de répandre dans presque tous les papiers publics que vous pensez à faire la paix avec eux. J'ai lu dans les articles de Vienne qu'ils ont envoyé un nouvel ambassadeur où vous envoyez ce que j'ai vu il y a trois mois à Berlin. Je pense qu'ils ne

font courir tous ces bruits que pour faire accroire à certaines gens que vous ne les assisterez pas s'ils viennent à se déclarer, et que vous avez offert de vous accommoder avec la cour de Vienne. Je me défie de tout après ce que j'ai vu.

Les directeurs de l'académie sont venus chez moi, pour me charger de prier V. M. de vouloir bien permettre qu'un de leurs membres, c'est Mr Sulzer, excellent citoyen, et Suisse de nation, puisse faire un voyage de deux ou trois mois chez lui, pour y régler quelques affaires domestiques. Ce Mr Sulzer est après Mr Euler ce qu'il y a de mieux aujourd'hui dans l'académie; il est grand littérateur et bon géomètre. Ajoutez à cela qu'il n'a pas un sou de pension de l'académie, il s'est pourtant sagement soumis au réglement que nous avons fait à l'académie, que pendant la guerre aucun académicien ne pourra s'éloigner sans une permission de V. M. Je prie V. M. de me répondre un mot sur cet article; car nous ferions une perte irréparable, si cet homme, qui n'a point de pension, disoit qu'il ne veut plus être membre ordinaire. En vous écrivant tout ce long dé-

tail, j'ai la fièvre, et ma lettre est bien digne d'un homme qui ne jouit que de la moitié des facultés de son ame. Je voudrois pouvoir, s'il m'étoit possible, vous parler un peu littérature; mais dans le moment présent j'en raisonnerois comme un homme qui n'a pas le sens commun.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 12 Fevrier 1762.

SIRE,

Vous faites des miracles aussi grands que ceux du Messie. Votre lettre a produit sur moi le même effet que les paroles du Seigneur sur le paralytique, *prends ton lit*, *vas-t'en & marche*. J'étois couché avec une fluxion accompagnée d'un peu de fièvre; je me suis habillé, j'ai sauté, cabriolé comme un chevreuil dans ma chambre et je me porte à merveille : pas la moindre douleur de corps, pas la moindre inquiétude d'esprit. En vérité vous êtes tout à la fois le plus grand Roi et le plus grand apothicaire de l'Europe; vos poudres et vos émulsions valent

mieux que tous les remèdes de la pharmacie ancienne et moderne.

Si la diversion dont V. M. me fait l'honneur de me parler arrive, la Fortune réparera bien dans trois mois de temps tout le mal qu'elle a fait pendant six ans ; si elle n'a pas lieu, la paix avec les Russes et les Suédois est un si grand bien, qu'elle nous fera supporter patiemment le défaut de ce secours, dont je sens bien toute l'utilité. Ce qui me donne bonne espérance pour la diversion, c'est que les Autrichiens commencent à la craindre sérieusement, et je le vois clairement par leur affectation à faire mettre dans les papiers publics que vous songez à conclure la paix avec eux : je suis convaincu qu'ils veulent se servir du stratagème d'une paix prochaine, pour éviter la diversion.

L'envoyé de Danemarck, grand prophète de malheur dans nos temps de chagrins, fait une assez triste mine : il s'est efforcé de répandre partout qu'il n'étoit point question de paix entre les Russes et les Prussiens ; et quand il a vu arriver les prisonniers de Magdebourg, il a soutenu hautement à tous nos ministres d'État, que c'étoit un simple échange de prisonniers,

qui n'étoit que dans le genre de celui que vous aviez fait faire par le général Willich. Nos bons Berlinois ont été assez simples pour le croire, et les pauvres gens étoient tous affligés. Le Comte de Reuss vint chez moi tout consterné me raconter les discours du Danois. J'avois reçu une heure auparavant la lettre de V. M. et je l'assurai, sans entrer dans aucun détail, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tous les discours du ministre de Danemarck, et que je lui garantissois que nous aurions surement la paix avec les Russes et les Suédois. La joie est revenue dans le cœur de tous nos Berlinois. Votre nom passe en bénédiction de bouche en bouche; et vous devez vous bien porter, car depuis vingt-quatre heures l'on a bu plus de cinquante barriques de vin dans Berlin à votre santé. Les officiers russes qui ont passé ici, ont marqué la plus grande joie d'être amis des Prussiens; ils ont été régalés magnifiquement pendant trois jours dans plusieurs maisons, où l'on a largement bu à votre santé et à celle de l'Empereur Pierre III, que Dieu bénisse et fasse prospérer! Puissent tous ses ennemis, ainsi que les vôtres, mourir de dépit et

de honte de voir leur odieuse cabale détruite dans un moment, et puissent-ils encore essuyer autant de chagrins qu'ils en ont fait essuyer à tant d'honnêtes gens ! Ce que je dis là n'est pas trop philosophe, mais il n'y a philosophie qui tienne. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 16 Février 1762.

SIRE,

Vous me demandez si l'on est bien aise à Berlin ? On y est dans la plus grande joie. Les gens riches donnent des fêtes, ceux dont la fortune est médiocre régalent leurs familles, partout on vous donne mille bénédictions ainsi qu'à l'Empereur de Russie, et vous devez vivre tous les deux trois cents ans, si les vœux que l'on fait le verre à la main sont exaucés. Toutes les gazettes étrangères parlent comme d'une chose arrêtée et finie de l'union entre la Prusse et la Russie; ainsi tout le Brandebourg participe à la joie de Berlin, et l'on n'est pas moins content, à ce qu'assurent toutes les lettres qui viennent ici, dans les autres villes que

dans la capitale. Quant à moi, V. M. peut être assurée que si la diversion en question a lieu dans le mois de Mars, ma pauvre cervelle n'y tiendra pas : j'ai été deux jours à mettre aux petites maisons à force de gaieté. Je suis fort le serviteur de la philosophie, mais il est des situations où Héraclite lui-même diroit avec Horace qu'il est doux d'extravaguer.

Je pense bien comme V. M. qu'il nous faut de l'onguent pour la brûlure et que cela est très-bon. C'est le moyen d'ôter aux mal-intentionnés les moyens de nous rebrûler une seconde fois. V. M. pense toujours bien, et dans cette occasion admirablement bien.

La fable que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer est charmante, et écrite avec cette élégante simplicité qui convient à ce genre de poëme.

La nouvelle de la cession de Port-Mahon aux Espagnols par les François, que je mandai il y a quelque temps à V. M., et qu'elle regarda alors comme un conte, se vérifie : la France retirera trois millions de piastres de cette cession.

J'avois cru jusqu'à présent que je n'aurois jamais souhaité de vieillir ; mais je me suis trompé sur ce sujet comme sur tant d'autres : je voudrois être plus âgé de six semaines.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 1 Mars 1762.

SIRE,

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire sont admirables, et je ne doute pas qu'incessamment vous n'en receviez qui accompliront toutes vos espérances. L'on n'est pas seulement joyeux à Berlin d'être débarrassé de notre plus dangereux ennemi, mais l'on est charmé de voir que l'on pourra rendre à nos deux principaux antagonistes tout le mal qu'ils vouloient nous faire, et celui qu'ils nous ont fait. Ce sont de bonnes gens que vos citoyens de Berlin, et qui méritent bien l'amitié que vous leur témoignez. On se prépare ici à des fêtes dont je vous enverrai le récit, pour vous amuser, dès que le simple armistice ou la suspension d'armes aura été signée à Stargard.

Jugez ce que l'on fera à la signature de la paix avec la Russie; car on est si outré contre les Autrichiens et les François, qu'on se soucie fort peu d'avoir la paix avec eux.

Votre conte est charmant, ingénieux, léger; pas un vers, pas un mot, pas une syllabe à changer. L'idée en est nouvelle, l'application très-juste. J'ai l'honneur de le répéter à V. M.; ce petit ouvrage est charmant, vous y avez répandu toute la gaieté dont votre esprit doit se ressentir dans l'heureuse situation des affaires.

Je souhaite que la diversion ait lieu, cela acheveroit de punir vos ennemis de leur audace effrénée et à laquelle ils comptoient ne mettre point de bornes; mais ces superbes Autrichiens et ces fiers François commencent à ne plus avoir d'avantages réels que dans les gazettes de Hollande, dont ils ont acheté tous les gazetiers. Il y avoit dans celle du 29 Février, et dans celle du 2, un démenti formel qu'il y eût aucune négociation, encore moins aucun armistice entre la Prusse et la Russie. J'attends la première lettre de V. M., où elle daigne m'apprendre si je puis régaler ces Messieurs d'un

d'un petit ouvrage intitulé : Lettre d'un Baron westphalien à un bourgeois d'Amsterdam ? Il y a assez long-temps que je suis excédé des rodomontades autrichiennes et des gasconnades françoises. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 9 Mars 1762.

SIRE,

V. M. aura sans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire en réponse à sa lettre du 6 de ce mois; ainsi je ne lui redirai point ici combien j'ai trouvé ingénieux et d'un goût charmant son petit ouvrage en vers. Les grandes et bonnes occupations que vous avez actuellement, doivent emporter même vos momens ordinaires de loisir. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous mander deux choses fort plaisantes, dont vous saurez peut-être déjà la première. Le Roi de France a nommé au moment de la naissance un bâtard qu'il a eu d'une Mademoiselle de Roman, Duc de Vendôme et Prince légitimé du sang. On prétend que si cette maîtresse avoit accouché à Versailles, la

Pompadour étoit renvoyée sur le champ, et que Mr de Richelieu avoit arrangé cette affaire le mieux qu'il avoit pu pour la faire réussir. Cette nouvelle vient de l'ambassadeur de Hollande, à qui celui de Paris l'a écrite.

L'autre aventure fait beaucoup de bruit à Versailles. Le jour que le maréchal de Broglio fut exilé, on jouoit à Paris à la comédie françoise Tancrède de Voltaire; il y a dans la scène 5me ou 6me du premier acte des vers dont le sens et les paroles disent à peu près: *Tancrède est un héros; malgré la cabale qui le fait exiler, le peuple l'aime & connoît son mérite.* Soit que l'actrice eût en vue d'appliquer cet endroit à Mr de Broglio, ou qu'elle cherchât à les bien déclamer, ces vers firent un grand effet sur tout le parterre, qui les appliqua à Mr de Broglio; on frappa des mains avec excès, et força l'actrice à les répéter plusieurs fois. La cour a ordonné au lieutenant général de police de poursuivre cette affaire. L'actrice a été obligée de prêter serment qu'elle n'avoit songé à autre chose qu'à bien jouer son rôle, et l'on a arrêté une soixantaine des applaudissans, contre lesquels on instruit un procès en forme. Y-a-t-il

rien de plus ridicule, si ce n'est les arrêts des parlemens pour chasser les jésuites et ceux du conseil pour les protéger ? cela occupe plus Paris que la Martinique, ou toutes les gazettes assurent que les Anglois, après avoir été repoussés deux fois, ont enfin débarqué douze mille hommes de troupes réglées.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 23 Mars 1762.

SIRE,

J'ai eu la douce satisfaction de pouvoir parler pendant deux heures de suite de V. M. avec Mr Catt, qui a bien voulu contenter ma curiosité et répondre à toutes mes questions. Combien de fois ne vous ai-je pas plaint ! Mais j'en revenois toujours à dire : enfin grâce au ciel, tous ces maux sont passés et il ne nous reste que des sujets de joie. Mr de Catt m'a dit qu'il avoit rencontré auprès de Breslau Mr le comte de Hordt; ainsi vous aurez encore appris bien des nouvelles qui vous auront instruit de choses satisfaisantes.

J'ai lu avec un plaisir infini votre réponse à Mr d'Alembert; il n'y a rien qui doive ni qui puisse le fâcher, c'est une plaisanterie ingénieuse sans fiel et sans aigreur. Mais en vérité et les géomètres et d'Alembert et l'académie françoise, tous ces gens-là déviennent des fous. Qu'est-ce donc que cet esprit philosophique si vanté qui conduit à préférer Virgile au Tasse et à débiter d'un air important et décisif tant de paradoxes ? Voilà comme, du temps de Sénèque et de Lucain, le goût du siècle d'Auguste commença à péricliter.

Mr. de Catt va passer trois jours à Wittenberg, pour parler à son compatriote, qui l'a prié de faire la moitié du chemin de Berlin à Leipsic, étant pressé de retourner en Suisse. Je félicite V. M. d'avoir une personne qui lui est aussi véritablement attachée que Mr de Catt: elle se ressouviendra de ce que j'eus l'honneur de lui écrire à son sujet l'année passée au mois d'Avril. J'avois appris bien des choses que j'ai encore plus éclaircies dans la suite, qui me prouvoient combien il étoit essentiel que V. M. n'eût dans l'intérieur de ses appartements et pour dépositaire de ses papiers que des gens

d'une probité connue, et qui vous fussent entièrement dévoués. V. M. m'a fait la grâce de m'écrire qu'elle permettoit que je prisse les eaux à Sans-Souci. Je profiterai de cette grâce, si elle veut bien le permettre, vers la fin du mois prochain, pour remettre entièrement ma santé, et pour faire ma cour à V. M., lorsque j'aurai le bonheur de la revoir, avec une assiduité qui répare le chagrin que m'a donné son absence.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 26 Mars 1762.

SIRE,

Je réponds à la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, dans le moment où je la reçois. L'homme n'est pas fait pour être heureux long-temps. J'étois tranquille, joyeux depuis quatre jours, et voilà que l'incertitude où je suis sur l'état de votre santé me cause mille inquiétudes. J'espère pourtant que votre maladie n'aura point de suites et que ces fièvres épidémiques qui sont à Breslau, sont comme celles que nous avons ici à Berlin, où

presque tout le monde a été malade depuis une quinzaine de jours ; mais ces maladies, même les plus opiniâtres, n'ont guères duré que sept ou huit jours.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander au sujet de l'Empereur de Russie, me fait un double plaisir. Le premier, c'est que si vous êtes incommodé du corps, vous devez avoir l'esprit content, et cela contribuera pour beaucoup au rétablissement de votre santé. Le second, c'est que j'espère que l'amitié que ce grand prince vous témoigne avec tant de raison, en vous unissant tous les deux d'intérêts, comme de sentimens d'affection, conduira enfin ces troubles à leur fin et nous amènera la paix. Quand pourrai-je donc avoir le plaisir de vous voir tranquille ?

V. M. doit juger de l'inquiétude où je suis. Je la prie instamment, si elle n'a pas le temps de m'écrire un mot, dans les occupations dont je vois qu'elle doit être accablée, de me faire savoir par un des domestiques de sa chambre l'état de sa santé. Je vous jure que je ne vivrai pas jusques à ce que je reçoive de vos nouvelles.

Vous devez, Sire, avoir été bien content du prince de Prusse; tout le monde qui l'a vu à Magdebourg en dit ici mille biens. Vous faites toujours de très-bonnes choses, mais celle de l'avoir fait venir auprès de vous est excellente, par cent et cent mille raisons. Il profitera plus aujourd'hui dans un jour, qu'il n'auroit fait dans six mois à Magdebourg. Je demande encore en grâce à V. M. des nouvelles de sa santé. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 29 Mars 1762.

SIRE,

Votre dernière lettre, dans laquelle vous me faites la grâce de m'apprendre que vous n'avez plus de fièvre, a achevé de me tranquilliser; car Catt étant allé à Wittenberg pour voir son parent, je ne savois ce que c'étoit que cette fièvre, et il me venoit sans cesse les idées les plus tristes, en pensant à celles qui avoient règné à Breslau l'hiver que j'y étois. Heureusement le comte de Hordt, qui partit deux jours après la lettre que vous m'aviez fait l'hon-

neur de m'écrire, dit ici que vous n'aviez eu qu'une fièvre de rhume. Ce fut le comte de Reuss qui me donna cette bonne nouvelle et vint exprès chez moi; je l'aimois beaucoup auparavant, parce que c'est un bon et excellent citoyen, qui vous est dévoué de cœur et d'ame; mais je l'aime encore davantage aujourd'hui, et s'il m'avoit donné cent mille écus, il ne m'auroit pas fait le quart du plaisir qu'il me fit.

Voilà la Martinique prise. Outre les avantages inestimables de cette conquête, les suites en sont des plus utiles. Trente-quatre vaisseaux de guerre qui se trouvent tout-à-coup en état d'agir contre les Espagnols, et une armée de 16,000 hommes de troupes réglées; ce qui vaut une armée de 80,000 en Europe. Outre ce premier avantage, en voici un second aussi considérable. Un tremblement de terre vient de détruire une partie de Carthagène en Amérique; les remparts et les fortifications sont presque tout à bas, et les deux forts de sainte Marguerite qui défendoient l'entrée du port, entièrement détruits; il n'y a rien de plus certain que cette nouvelle, le détail de ce désastre est dans toutes les gazettes. Voilà le Pondichéri

et le cap Breton des Espagnols détruit, sans qu'il en ait coûté la moindre peine aux Anglois.

Je ne vois ni noir, ni blanc. Je ne vois pas noir, parce que nous avons tous nos derrières libres, que nous pouvons employer cette campagne contre les Autrichiens l'armée que nous avions contre les Russes, et le corps que nous opposions aux Suédois; car d'ailleurs vous aurez pu vous appercevoir par mes lettres que je n'ai jamais fait que très-peu de fond sur les gens que j'ai fréquentés avec Mr. d'Andresel; ainsi n'ayant jamais fondé sur eux la moindre espérance, ils n'entrent pour rien dans ma façon de penser. Je ne vois pas entièrement blanc, parce que je sais que la plus grande prudence d'un général peut être rendue inutile par la bêtise ou par la lâcheté des subalternes; et malheureusement je n'ai que trop d'exemples de cette vérité. Mais j'espère en vos lumières, en vos talens supérieurs; et vous suppléerez à ce qui pourroit manquer. Vous me direz: si le prince Ferdinand étoit battu? Pourquoi le sera-t-il, puisqu'il a toujours battu ses ennemis jusqu'à présent? Mais si le prince Henri avoit quelque désavantage? Pourquoi

étant plus fort qu'il n'a jamais été, n'agira-t-il pas aussi bien qu'il a fait jusqu'à présent? Mais enfin si l'Empereur de Russie venoit à mourir? Pourquoi mourra-t-il? il est jeune, il se porte bien et nous ne sommes plus dans le siècle de la Médicis. Mais si moi roi de Prusse j'étois battu? Si cela arrive jamais, je consens que l'on me coupe la tête.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 3 Avril 1762.

SIRE,

La lettre de V. M. a fait hausser mes espérances de dix degrés. Elle me parle de ma gaieté. Quelque grande qu'elle soit, je la trouve encore fort modeste; et je regarde comme un miracle que ma pauvre tête ne se soit pas totalement démontée depuis le mois de Février. Mais si ce dont vous me parlez au sujet des gens que j'ai vus autrefois avec Mr d'Andresel a lieu, je ne réponds plus de rien, et je serai peut-être obligé de me faire mettre une trentaine d'épingles dans le derrière, pour déter-

miner les esprits vitaux vers les parties basses, et les empêcher de se porter avec trop de rapidité au cerveau. Plaisanterie à part. Si jamais j'apprends que les mouvemens que vous attendez ont été effectués, je ne réponds pas que la joie ne fasse en moi quelque révolution trop grande. Je sens trop la conséquence d'un événement tel que celui que vous espérez, j'en vois trop bien les suites heureuses, pour être véritablement tranquille jusqu'au moment que je le saurai arrivé. Permettez-moi, Sire, de vous citer ce vers d'un de nos meilleurs poètes :

Je le souhaite trop pour le croire sans peine.

Mais je vois tant de choses bonnes d'un autre côté, que j'attends avec patience celle que je souhaite le plus aujourd'hui.

Vous savez sans doute, Sire, que les Anglois ont pris à la Martinique trente-six vaisseaux corsaires des plus considérables qu'eussent les François; la perte de cette île leur coûte d'un seul article trente millions de livres. On embarquoit pour la France toutes les années de la Martinique cent mille caisses de sucre à six cents livres la caisse : cela fait soixante millions de li-

vres de sucre. Mettez la livre de sucre à dix sous, qui font la valeur de trois de nos anciens gros; vous trouverez, sans grand calcul, que cela fait trente millions de livres, par conséquent le double de ce que peut rendre l'électorat de Hanovre dans la plus florissante paix. Il est vrai que ce sont les sujets du roi de France et non pas lui qui perdent ces sommes considérables; mais la plaie n'en est pas moins grande pour le royaume, et elle saignera long-temps.

On dit ici que vous faites mettre en ordre le château de Charlottenbourg. Si V. M. se rapelle les jolies tapisseries de papier pour les chambres des officiers et des dames que je lui fis voir à Leipsic et qu'elle veuille en employer quelques-unes vu le bon marché, une chambre ne coûtant guères que quarante écus monnoie courante, l'entrepreneur de la fabrique de Rheinsberg, qui est un gentilhomme du prince Henri, et qui est venu me prier de le recommander à V. M., lui enverra tous les plus beaux échantillons.

Mr de Catt se porte mieux; il a trouvé ici un chirurgien fort habile, qui l'a déjà très-soulagé, et qui lui promet de le mettre en état

dans une douzaine de jours d'aller rejoindre V. M. et de faire la campagne sans incommodité, pourvu qu'il veuille se ménager un peu, et ne plus être aussi mauvais écuyer que saint Paul de chrétienne mémoire.

On dit dans tous les papiers publics que la flotte qui a pris la Martinique va rendre une visite aux Espagnols à la Havane et leur emprunter à coups de canon quelques millions de piastres. Ainsi soit-il!

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 11 Avril 1762.

SIRE,

Je me doutois bien, par certaines choses que j'avois lues dans les papiers publics, des mauvaises manœuvres qu'on faisoit dans une cour, où depuis le changement de ministère la foiblesse paroît avoir succédé à la fermeté, malgré les avantages inespérés que la fortune semble vouloir donner à des gens qui en savent si mal profiter. J'espère que si les anciens sujets de Mithridate se mettent en mouvement, tout ira à merveille,

et que vous pourrez laisser faire à ceux qui se conduisent contre toutes les règles de la politique autant de sottises qu'ils voudront, sans qu'elles vous portent préjudice. J'attends donc avec une impatience infinie la confirmation des nouvelles des anciens ennemis de Pompée. J'ai beaucoup plus de foi en leurs promesses qu'en celles des gens que j'ai vu autrefois avec Mr d'Andresel.

J'ai prié Mr de Catt, qui aura l'honneur de rendre ma lettre à V. M., de lui dire une chose qui peut lui être utile, et que je crois ne devoir pas confier au papier, parce qu'on ne sait ce qui peut arriver à un voyageur. Le même Mr de Catt, avec qui j'ai eu la consolation de m'entretenir tous les jours de V. M., pourra lui dire le genre de vie que j'ai mené depuis dix mois.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 23 Avril 1762.

SIRE,

J'avois oublié de remettre à Mr de Catt les deux pièces de Mr d'Alembert que V. M. m'a-

voit fait la grâce de me communiquer. J'ai l'honneur de les lui renvoyer : il y a dans tout cela du bon, du singulier et du mauvais. Il est fâcheux qu'au beau génie du siècle de Louis XIV succède un esprit de paradoxe, qui tôt ou tard ruinera le bon goût, et détruira à la fin le bon sens.

V. M. travaille donc sur les pères de l'Église ? J'avois eu l'honneur de lui dire plusieurs fois qu'il ne manquoit plus à ses lectures qu'une douzaine de tomes in-folio, après quoi elle pourroit disputer avec Dom Calmet et tous les bénédictins de l'univers.

Je parcours l'Écriture, et les remarques que je fais doivent servir aux notes que je fais sur Timée de Locres, dont j'ai traduit les ouvrages, qui n'ont jamais paru en langue vulgaire. C'est un fou de la première classe que ce Timée de Locres, pas un mot de bon sens dans ses ouvrages ; mais sa philosophie a servi de base à celle des Pythagoriciens et des premiers chrétiens, et cela me fournit de bonnes dissertations.

J'ai quitté V. M. balbutiant le grec, et je la reverrai le sachant comme les Dacier et les Sau-

maise. C'est aux chagrins que j'ai essuyés depuis dix-huit mois que je suis redevable de la connoissance d'une langue qui sert à mon amusement. Il falloit que je mourusse de douleur, ou que j'occupassse mon esprit, pour le distraire des chagrins que lui causoit cette maudite guerre. Soyez persuadé, Sire, qu'après vous personne n'a été plus sensible aux malheurs que nous avons essuyés quelquefois. J'étois accablé par deux mortelles inquiétudes ; la première regardoit le sort de tout l'État ; mais la seconde, qui étoit bien plus considérable, tomboit sur votre personne. Enfin, grâce au ciel, voilà toutes nos inquiétudes finies, et j'espère dans peu de mois avoir le plaisir de voir V. M. tranquille et heureuse dans le sein de la paix, goûtant un doux repos que ses veilles et ses fatigues ont bien mérité.

J'attends aujourd'hui ou demain une lettre de V. M. Je suis dans la ferme espérance que j'y trouverai la confirmation des bonnes nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de me mander et qui m'ont causé une joie qui m'a rendu entièrement la santé. J'ai l'honneur, etc.

En Avril 1762.

SIRE,

SIRE,

V. M. aura pu juger d'avance de la joie que j'aurois en recevant la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai été d'autant plus charmé, que, connoissant tout le bien qui pouvoit arriver de l'orient, je n'avois jamais été persuadé que ce bonheur nous arrivât. C'est à présent, Sire, qu'il faut songer à conserver votre santé, pour achever de conduire toutes les choses à leurs perfections, et venir ensuite se tranquilliser à Sans-Souci, et se refaire de toutes les fatigues énormes que vous avez essuyées depuis six ans, sans relâche.

Je n'ai aucune nouvelle littéraire à faire savoir à V. M., mais deux qui prouvent que les méchans sont quelquefois punis, s'ils ne le sont pas toujours. La Pompadour a perdu un œil, et l'autre aura bientôt le même sort; cette femme aura le destin d'Oedipe; c'est toujours quelque chose pour prouver la providence, quoiqu'il faudroit qu'elle eût le sort

de Cartouche pour faire un argument convaincant.

Les jésuites vont être entièrement détruits en France; leurs colléges sont déjà fermés et leurs biens donnés en partie aux régens qui seront chargés de l'instruction des jeunes gens. Voilà un événement auquel toute l'Europe ne s'est pas attendue. J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. une estampe qu'on a gravée à Paris, très-mal exécutée, mais dont l'idée est assez ingénieuse : tous les ordres de moines sont dans un crible, qne le premier président remue, et tous les jésuites tombent des trous du crible comme l'ordure du froment qui représente les autres ordres et qui restent dans le crible, ainsi que le blé y demeure lorsqu'on le nettoie.

La lettre de V. M. m'a donné un si grand courage, que, voyant que tant de différentes nations vont ouvrir leurs campagnes, je vais aussi faire l'ouverture de la mienne; et puisque V. M. a eu la complaisance de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci, je sortirai de mon étui, dont je n'ai pas bougé depuis dix mois, et j'irai annoncer aux nymphes et aux dieux de la Havel qu'ils reverront bientôt

V. M. sur leurs bords heureux. Puisse ce jour arriver au plutôt ! J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 3 Mai 1762.

SIRE;

Me voici arrivé depuis hier dans le délicieux séjour de Sans-Souci, et j'y apprends aujourd'hui par une lettre qu'on m'écrit de Berlin que vous avez battu le corps du général Beck, et fait huit bataillons prisonniers. Vous traitez aussi mal les Autrichiens en Silésie que le prince Henri en Saxe. Voilà un bon commencement de campagne, et si les choses qui, selon ce que je conjecture, doivent arriver au commencement du mois prochain, ont lieu, je ne doute pas que vous ne revoyiez avant la fin de cette année les bords heureux de la Havel, et que vous ne veniez voir les superbes choses que vous avez fait faire à Sans-Souci et que je considère toujours avec une nouvelle admiration. Tout est ici dans le plus bel ordre du monde. Battez donc pour l'amour de Dieu ces maudits Autrichiens le plus souvent que vous

pourrez, pour que tous vos sujets ayent à la fin le plaisir de vous voir heureux et content après tant de traverses.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. les métaphysiques chimères de d'Alembert sur la poësie et sur l'histoire. Peut-on, avec autant d'esprit et de géométrie qu'en a cet homme, être aussi peu conséquent ? Je crois qu'à la fin nos meilleurs écrivains diront comme le père Canaye : Point de raison, Monseigneur. Que cela est sage ! *point de raison.*

Voilà V. M. au milieu des fatigues et des dangers. Que je serai content lorsque je l'en verrai délivrée ! Quant à moi, inutile fardeau de la terre, je passe ma vie à souhaiter la paix, à étudier des choses peu agréables, et à apprendre des mots.

Les jésuites sont renvoyés de la cour en France, leurs colléges entièrement supprimés, leurs novices renvoyés ; et l'on parle de leur exil total du royaume comme d'une chose qui doit arriver au mois d'Août. Je croirois volontiers que le ministère a découvert quelques manœuvres de ces honnêtes gens, qui sont inconnues au public et qu'on veut garder dans le si-

lence. Il est certain que deux jours après l'assassinat du roi, deux jésuites furent mis à la Bastille, et l'on n'a plus su ce qu'ils étoient devenus. Ajoutez à cela que lorsque Damiens vint à Paris, il sortoit de chez les jésuites d'Arras. Que ferez-vous, à la paix, de tous ces insectes venimeux ? Les princes catholiques vous donnent un bel exemple.

Je ne vous dis tout ceci, Sire, que pour vous faire penser à l'aventure qui vous est arrivée la campagne dernière. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas déjà condamné et puni en effigie ce misérable Warkotsch. Votre trop grande douceur me fait souvent enrager : les méchans ont besoin d'être contenus par la crainte. J'ai l'honneur, etc.

A Potsdam, ce 18 Mai 1762.

SIRE,

J'ai l'honneur de répondre à V. M. dans le moment même que je reçois sa lettre : elle doit juger du plaisir qu'elle m'a causé. Non seulement nous voyons actuellement le port après

une horrible tempête, mais nous entrons dans ce port, où nous oublierons bientôt tous les maux passés. On m'écrit de Berlin que la joie y a été excessive ; le courrier y est arrivé à dix heures du soir, et toute la nuit le peuple a été dans les rues et les maisons éclairées aux fenêtres. On n'a pas moins été joyeux à Potsdam ; mais on le seroit encore plus, si on avoit le bonheur de vous y voir. Je me flatte que cet hiver la guerre sera finie. L'alliance avec la Russie vaut toutes les alliances des peuples circoncis et incirconcis ; avec ce seul secours je regarde la paix comme assurée avant quatre mois ; et si certaines gens tiennent leurs promesses et se mettent en mouvement, il est impossible que vous ne soyez pas à Sans-Souci avant le mois de Septembre. La reine de Hongrie, à ce que disent des lettres de Vienne qui viennent de très-bonne main, passe la moitié de sa vie, depuis quelque temps, à prier la Vierge, et l'autre à pleurer. Je souhaite, pour la punir des maux que son ambition a faits depuis sept ans au genre humain, qu'elle ait le sort des sœurs de Phaëton et qu'elle se fonde en eau. J'ai, etc.

A Potsdam, le 24 Mai 1762.

SIRE,

Si vos courriers se sont fait autant attendre que le Messie, ils ont produit de plus grands effets; il fallut au Messie et à ses disciples quatre siècles pour amener au christianisme un empereur romain, et il ne vous faudra que quatre mois pour ramener à la raison une impératrice. C'est bien un autre miracle de rendre une femme raisonnable que de baptiser un prince qui cherchoit à se faire un parti parmi les chrétiens qui pût le garantir de ses ennemis. Si je n'avois pas été prévenu depuis quelque temps, les deux dernières lettres que j'ai reçues de V. M. auroient bien pu produire sur moi le même effet que la joie de la paix a causé sur la tête d'un des principaux ministres de Berlin; le pauvre homme en est devenu fou le jour du *Te Deum;* il a fait mettre dans toutes nos gazettes qu'il prêcheroit le lendemain en vers, et il a fait véritablement son sermon, où toute la ville est accourue. Ses confrères sont fort scandalisés, et ne parlent de rien moins que de suspendre le prédicateur poëte. Si vous continuez de m'é-

crire d'aussi bonnes nouvelles, ne soyez donc pas étonné, Sire, si l'on vous écrit que j'ai fait un discours en *lingua franca*, qui est le provençal *algérianisé*, à l'académie des sciences. En vérité, à la lecture de vos dernières lettres j'ai été pendant plus d'une heure comme un homme pétrifié et que la joie rend entièrement stupide. Il faut, comme le dit fort bien V. M., avoir senti l'état où nous étions il y a six mois, pour connoître tout le bon et le merveilleux de celui où nous sommes aujourd'hui.

J'ai eu la satisfaction d'être le premier qui ait célébré votre union avec l'empereur de Russie, ce brave et digne prince, que le ciel comble de toutes ses faveurs. Dès que j'eus reçu la lettre de V. M., je priai à dîner les bourgmestres et plusieurs des bons bourgeois de Berlin; j'empruntai de la maison de ville deux petits canons de quatre livres de balle, dont les bourgeois se servent dans leurs fêtes; je les fis conduire sur le chemin au pied de la colonnade de Sans-Souci, et depuis midi jusqu'à sept heures du soir que dura le dîné nous tirâmes 80 coups de canon, en buvant à votre santé et à celle de l'empereur votre bon allié.

Hier dimanche les bourgeois firent à Potsdam de grandes réjouissances ; je les ai pourtant prévenus de trois jours.

Je voudrois être plus vieux d'un mois ; cependant je trouve qu'il n'est pas gracieux de vieillir ; mais je sens tout le plaisir que j'aurai dans le mois de Juillet, d'Août et de Septembre. Quoique je souhaite la paix avec la plus grande impatience, je serois pourtant fâché de la voir conclure avant que vous ayez reçu de la reine de Hongrie une bonne bouteille de baume, qu'elle est obligée de vous donner pour guérir toutes les cicatrices qui pourroient rester aux blessures qu'elle nous a faites.

Permettez que je vous dise une petite parabole : Un honnête homme traversoit une certaine forêt ; trois brigands l'attaquèrent, lui firent plusieurs blessures, et, non contens de lui voler son argent, ils vouloient encore le tuer. Il arrive pendant ce temps deux braves gens qui volent au secours de l'honnête homme et se saisissent des larrons. Un des défenseurs du voyageur lui dit : croyez-moi, tuons vos ennemis. Si nous les laissons aller, avant d'arriver à la fin de votre course vous avez encore une

autre forêt à passer ; ces gens-là iront de nouveau vous y dresser des embûches. Le voyageur crut le conseil de ceux qui l'avoient garanti : les brigands furent exterminés, et il acheva sa route en sureté. Ce n'est rien d'avoir culbuté par terre son ennemi, si l'on ne prend des précautions pour qu'il ne puisse plus nous attaquer en se relevant.

Je termine ici mon style oriental, et j'ai l'honneur d'être, etc.

A Potsdam, le 2 Juin. 1762

SIRE,

Il s'en faut bien que je plaisante sur vos courriers, ils ont apporté de trop bonnes nouvelles. Je veux que les Turcs ne fassent aucun mouvement cette année ; la situation des affaires me paroît cependant admirable. Je ne suis pas Mr Euler ; mais je sais pourtant assez calculer pour voir que soixante mille Russes et vingt mille Suédois font quatre vingt mille ennemis de moins ; que vingt cinq mille hommes que nous avions contre les Russes, cinq mille contre les

Suédois sont trente mille hommes, auxquels vingt mille Russes réunis, forment une armée de cinquante mille hommes qui peuvent agir cette année contre les Autrichiens. Quant aux Turcs, je n'y ai jamais compté, parce que j'avois vu et lu une lettre écrite le 20 Avril de Constantinople par un ministre très-bon prussien à un autre ministre aussi prussien que moi, c'est tout dire, qui l'assuroit que tout étoit tranquille à Constantinople et que les Turcs ne marcheroient point cette année : mais pourvu qu'à leur place les cent mille Tartares, qui sont en marche, achèvent de tenir leurs promesses, je ne vois pas la reine fort à son aise. Je conviens que si les Turcs avoient marché, cela finissoit l'affaire dans deux mois; mais si cent mille Tartares entrent en Hongrie, il faudra bien que les Autrichiens détachent pour le moins un corps de vingt mille hommes. Dès que j'apprendrai que ce détachement a lieu, je jugerai de la certitude de la promesse des Tartares et j'en tirerai un augure certain pour la paix au mois de Novembre ou de Décembre.

S'il faut en croire les papiers anglois, et surtout le *Monitor*, la sagesse de Salomon ne règne

pas dans les conseils d'état à Londres. Il paroit contre le favoritisme du comte Bute des pièces bien fortes et bien énergiques. La harangue de Mr Pitt au parlement est digne de Démosthène, et, avec tout cela, voilà le duc de Newcastle, qui, après avoir servi quarante cinq ans la maison de Hanovre et avoir mangé cinq cent mille livres sterling pour son service, est obligé de demander sa démission; il a généreusement refusé six mille livres sterling de pension qu'on lui a offertes. Que diroit à tout cela le bon roi votre oncle, s'il revenoit au monde, et à bien d'autres choses que je n'ose confier au papier, mais que V. M. devine aisément ? Si l'événement arrivé en Russie ne montroit pas le peu de fondement de tous les projets humains, ce qui se passe en Angleterre en seroit une excellente preuve. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, en Juin 1762.

SIRE,

Une fluxion sur un œil, qui a été assez forte, ne m'a pas permis d'écrire plutôt à V. M. Elle

vient d'exécuter, sans perdre un seul homme, par les plus belles manœuvres qu'elle a faites, ce qui paroissoit ne pouvoir avoir lieu qu'après une ou deux batailles. Vous voilà donc maître de toutes les montagnes de la Silésie, et des passages dans la Bohème ? Je souhaiterois y voir toute votre armée rendre aux Autrichiens le mal qu'ils nous ont fait, et forcer enfin ces hommes insensés à finir une guerre qui fait depuis sept ans le malheur de l'Europe et que le seul orgueil autrichien et la folie françoise entretiennent et fomentent avec tant de fureur.

On dit ici comme une chose sure que l'empereur de Russie vient de prendre le commandement de son armée. Si mes désirs étoient accomplis par la providence, ce bon et digne prince ne seroit venu en Allemagne qu'à la paix générale. Tout le bonheur et toute la tranquillité de l'Europe résident sur sa personne etc. : V. M. sent tout ce que contient cet etc.

J'ai vu ici le ministre russe qui vient d'arriver ; c'est, à ce qu'il me paroît, un homme très-sage, très-attaché à son maître, et entièrement dépouillé du ridicule mystérieux de la plus grande partie des politiques et de bien des mi-

nistres. Je suis convaincu que V. M. sera contente de celui-ci, s'il a jamais l'honneur de la voir.

Quand aurons-nous donc, Sire, le plaisir et le bonheur de vous voir ici ? Jamais le Messie ne fut attendu avec plus d'impatience, et jamais son arrivée ne fut aussi nécessaire aux Juifs, que la vôtre ne peut l'être. Mais je sens, ainsi que tous les gens raisonnables, qu'il faut prendre patience, et songer qu'après avoir obligé vos ennemis à faire la paix, vous rétablirez bientôt ce que votre absence peut avoir dérangé. Le proverbe le plus vrai, Sire, c'est celui que, quand le chat n'y est pas, les rats dansent. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 15 Juillet 1762.

SIRE,

Lorsque j'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, je savois depuis quatre jours l'événement arrivé en Russie. Comment est-il possible qu'on n'ait pu ni le prévoir ni l'empêcher, dans le temps que tout sembloit se réunir

pour montrer qu'on devoit s'y attendre ? La façon dont pensoient les russes qui passoient par Berlin, les discours du ministre de Russie à la Haye, les lettres qui venoient de Pétersbourg, tout cela présageoit ce triste événement. Il y a six semaines qu'un ministre étranger à la cour de Russie écrivit ici à un ministre bien intentionné pour vos intérêts tout ce qui est arrivé ; il lui prédisoit qu'on verroit bientôt, si l'on n'y prenoit garde, ce qui n'a été que trop effectué. Ayant vu cette lettre, je conseillai à ce ministre de parler au comte de Finck ; et il l'avertit de ce qu'on lui mandoit. Malheureusement cet avis n'a servi de rien. Si V. M. se rappelle ma dernière lettre, elle verra actuellement que les craintes que je lui témoignai et que j'exprimai à mots couverts, n'étoient que trop bien fondées. Dieu veuille que celles que j'ai sur la continuation de la paix soient fausses ! Vous me dites, Sire, que toutes les troupes russes retourneront en Russie, je le souhaite ; mais Mr de Saldern, envoyé du Holstein, homme dévoué à V. M., me dit encore hier qu'il n'en croyoit rien ; les paquets qui arrivent de la Prusse sont cachetés avec les armes russiennes, et le manifeste que la

cour de Pétersbourg a fait publier pour reprendre possession de ce pays, a jeté ici tout le monde dans la consternation. Comment, Sire, pouvez-vous vous résoudre à laisser Stettin dans un état à ne pas résister à un coup de main? Trois bataillons de moins dans votre armée et deux bataillons dans celle du prince Henri font-ils donc le sort de ces armées? Mais ils le font de la principale et même de la seule ville qui assure Berlin et tout le Brandebourg. Excusez-moi, Sire, si je prends la liberté de vous dire ce que je pense à ce sujet. C'est un véritable zèle qui me fait parler. Plût-à-Dieu que je pusse voir V. M. tranquille, heureuse; et mourir une heure après! Je sacrifierois peu de chose; car la vie me devient à charge, et je suis las d'être dans un monde gouverné par une aveugle fortune, et habité par des hommes plus méchans que les animaux les plus féroces. Le prince Ferdinand a remporté un avantage sur les François, dont V. M. aura déjà reçu la nouvelle. Mon affliction est si grande, qu'à peine ai-je été sensible à cet événement; il n'y a plus que la conservation de V. M. qui puisse m'affecter, et l'espoir de vous voir surmonter à

la

la fin les caprices d'une fortune bizarre. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 27 Juillet 1762.

SIRE,

Oserois-je demander à V. M. ce que font nos bons amis les Tartares ? Je voudrois bien qu'ils fussent déjà en Hongrie.

Les Danois ont fait ce que nous aurions dû faire; ils ont emprunté à coups de canon un million d'écus des Hambourgeois : j'en suis fâché, parce que ce sont les Danois qui ont cet argent ; mais d'ailleurs le peuple est, en général, autrichien à Hambourg. Je me réjouis de voir les villes impériales qui sont dévouées sans raison à la cour de Vienne, punies par cette même cour, qui tire parti de tout.

Je ne doute pas que la bataille que les François viennent de perdre en Allemagne, n'augmente le crédit de Mr Pitt dans le parlement; il y avoit prédit de la façon la plus assurée, dans sa harangue, ce que le prince de Bronswic vient d'accomplir.

Tout le monde dit ici que vous avez en Silésie la plus belle armée de l'Europe. Puisse-t-elle répondre aux espérances de son roi qui la commande, et montrer par sa valeur qu'elle est digne de son chef!

Je remercie infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de me permettre de rester six semaines à Sans-Souci. Je retourne à Berlin dans quatre jours, pour être à portée de recevoir plus promptement des nouvelles de la santé et des victoires de V. M.

J'ai l'honneur, etc.

A Potsdam, le 28 Juin 1762.

SIRE,

Vous avez ramené la tranquillité dans mon ame, et mon chagrin a fait place à l'espérance de vous voir encore heureux et tranquille, avant que je quitte le séjour de cette planète, pour aller trouver Épicure dans quelqu'un de ses mondes qu'il a le premier établis en philosophie et que Descartes lui a volés : ce n'est pas là un grand crime, et je passerois volontiers aux

célèbres géomètres de se piller les uns les autres, pourvu qu'ils conservassent le sens commun lorsqu'ils ne calculent pas. Il n'y a rien, Sire, de plus charmant que l'épître que vous avez eu la bonté de me faire envoyer par Mr de Catt. Que vous plaîsantez à propos et que vous peignez bien ces calculateurs exacts, ennemis éternels du goût et destructeurs de l'imagination !

Dans les cerveaux brûlés jadis la Fable éclose
Créa tous les dieux vains de la métamorphose,
Improprement donna le nom de Jupiter
Aux régions des cieux occupés par l'éther,
Par Vénus désigna la féconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaste armez-vous de rigueur,
Extirpez et ces dieux et leur aimable erreur,
Et rejetant le sens qu'offre l'allégorie,
Vous la remplacerez par la géométrie.
Au lieu de nous conter comment le dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans ses roseaux,

Philosophe solide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font
quatre.
O l'excellent secret de plaire et de charmer!

Si V. M. veut troquer ces quinze vers contre un gros volume *in-douze* auquel je travaille assidument depuis un an et que je compte d'avoir l'honneur de lui envoyer dans peu de temps, je serai fort content de vous donner le travail de douze mois pour celui d'une heure de temps, et je croirai avoir gagné encore cent pour cent à ce troc. Il y a un vers dans votre épître qu'il faut absolument changer.

Ne lui dépeignez point le *martyr* qui vous
presse :

il faut absolument

Ne lui dépeignez point le *martyre* qui vous
presse ;

alors le vers n'y est plus. Voilà la seule chose que j'ai trouvée à redire dans votre charmante épître.

J'ai vu la promise de Mr de Catt; elle m'a paru très-aimable; elle est fort jolie et tout le monde dit beaucoup de bien de son caractère.

Cen 'estpas pour un homme de lettres une petite affaire que d'avoir une bonne femme. Je serois mort dix fois, ou devenu fou depuis trois ans, si je n'avois pas été assez heureux pour avoir la mienne. On doit dire des femmes ce qu'Esope disoit de la langue : Il n'y a rien de meilleur, et rien de plus mauvais.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la feuille d'une gazette d'Utrecht dans laquelle il y a un article concernant les anciens sujets de Mithridate. Je serois bien fâché qu'il fût véritable, et je ne m'étonnerois plus, s'il l'étoit, de voir que ce dont V. M. m'avoit fait la grâce de me parler n'a point encore eu lieu.

On assure que V. M. fait assiéger Schweidnitz. Lorsque vous l'aurez pris, envoyez-nous donc des postillons pour réjouir un peu les bons Berlinois ; et ne faites pas comme la dernière fois que vous le reprîtes, où vous ne daignâtes pas nous envoyer une simple éstaffette. Nous avons tant eu de chagrins ! Il est bien juste que nous ayons un peu de plaisir.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 9 Août 1762.

SIRE,

Je me hâte d'avoir l'honneur de faire mon compliment à V. M. sur l'avantage considérable et très-utile qu'elle vient de remporter sur les généraux Lascy, Beck et Odonel. J'espère que cela hâtera bientôt l'arrivée des postillons dont vous voulez bien avoir la complaisance de régaler les bons Berlinois. Si la prise de Schweidnitz nous procure la paix à la fin de la campagne, ou pendant le cours de l'hiver, elle vaudra la prise d'un royaume entier. Après sept ans d'une guerre affreuse ne seroit-il pas temps que la paix réparât tant de maux, et que le barbare acharnement de vos ennemis cessât, et ne tentât pas davantage d'inutiles efforts, qui ne servent qu'à entretenir une horrible confusion et un cruel désordre dans toute l'Europe.

On parle beaucoup de la paix entre la France et l'Angleterre. Si cette paix peut occasionner celle de toutes les puissances belligérantes, je la souhaite; mais si elle ne produit pas cet effet, je ne vois pas qu'elle puisse nous être de grande utilité, surtout si elle a lieu comme

l'insinuent les papiers publics. V. M. doit savoir mieux que personne ce qui se passe à ce sujet; ainsi, comme je la vois contente, je suis tranquille sur tous les bruits qui courent.

Toutes les fois que vous me parlez, Sire, de votre prétendue vieillesse, je cours ouvrir mon almanach, et j'y vois que j'ai neuf ans plus que vous, étant entré depuis un mois dans mes soixante ans : je ferme tout doucement mon livre sans dire mot, et je reste fort confus qu'un homme qui a deux lustres moins que moi se plaigne de sa vieillesse. Si jamais vous étiez tranquille à Sans-Souci, vous rajeuniriez de dix ans et moi de quinze : alors dans la joie et dans la tranquillité vous vivrez autant qu'Abraham et moi que Jacob; Sans-Souci sera pour nous le climat de l'Arabie.

Nous attendons ici avec impatience quelques détails du dernier avantage que vous venez de remporter, dont nous n'avons reçu qu'une nouvelle en gros, mais qui a répandu une joie générale dans tout Berlin. Puissions-nous avoir bientôt le plaisir de vous y voir arriver heureux, content, et jouissant d'une parfaite santé! J'ai, etc.

A Berlin, le 19 Août 1762.

SIRE,

J'espère que dans le temps que V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, Schweidnitz sera pris. Vous avez eu, Sire, la bonté de nous promettre des postillons. J'envoie à V. M., à mon tour, un petit paquet dont j'espère qu'elle sera contente; il contient deux exemplaires d'une nouvelle édition des Poësies diverses, d'un format très-commode pour porter à la poche. On ne peut d'ailleurs rien voir de plus élégant que cette édition, et l'on ne sauroit en faire une plus belle à Londres, ni à Paris. La moitié de cette édition part aujourd'hui pour Danzic; les officiers russes en ont demandé neuf cents exemplaires. Vous avez l'art de gagner les cœurs des gens qui ont été vos plus grands ennemis.

Mr de Beausobre a pris soin de l'impression nouvelle des Poësies diverses, et il s'en est acquitté avec tout le zèle possible. C'est un fort bon enfant; il trouveroit à la paix à s'établir, si vous jugiez à propos de le placer dans quelque poste, quand vous serez tranquille et dé-

barrassé de tout soin. Votre gloire est immortelle, mais vous êtes trop bon philosophe pour penser que votre corps puisse jamais le devenir. Si ce jeune homme avoit un jour le malheur de vous perdre, que deviendroit-il ? S'il trouve une femme qui lui donne un certain bien, son sort devient assuré ; mais pour trouver cette femme, il faut un poste, et pour avoir ce poste, il faut attendre la paix. Dieu nous la donne ! Nous en avons tous besoin. D'ailleurs je pense bien, ainsi que V. M., qu'il la faut bonne, honorable et durable : j'aime mieux souffrir encore dix ans, s'il le faut ; et tous les bons citoyens doivent penser et pensent de même.

Voilà la Havane prise par les Anglois, nombre de millions, plusieurs vaisseaux de guerre. Les Espagnols n'étoient-ils pas possédés du diable, d'aller se déclarer uniquement pour se faire écraser et pour rendre la paix plus difficile ?

V. M. peut juger de l'inquiétude où nous sommes, et de l'impatience que nous avons d'apprendre le sort de Schweidnitz. C'est aujourd'hui le second de Septembre. Je ne puis croire que les assiégés restent encore long-

temps à capituler, s'il ne l'ont pas déjà fait. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 2 Septembre 1762.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur de répondre depuis plusieurs jours à la dernière lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire; mais j'ai été malade pendant deux semaines; il y en avoit plus de six que je me sentois déjà incommodé. Heureusement un vomissement des plus violens, que la nature m'a procuré sans le secours d'aucun remède, m'a tiré d'affaire. Mon mal venoit d'une bile recuite, qui séjournoit dans le corps et me causoit des crampes très-douloureuses. Je puis appeler justement ma maladie, la maladie de la révolution de Russie. Il est surprenant qu'ayant supporté avec assez de fermeté tous les événemens fâcheux qui nous sont arrivés pendant cette guerre, toute ma philosophie se soit évanouie à la première nouvelle de cette révolution. Enfin les choses ont tourné heureusement, il n'y faut plus penser. Mon in-

quiétude aujourd'hui roule sur Schweidnitz, et je ne saurois me persuader qu'il ne soit pas pris, lorsque V. M. recevra ma lettre. Elle a bien raison de dire que Mr de Griboval ne se mouche pas du pied. Comment cet homme se défend-il pendant deux mois dans une place qui nous a été enlevée dans deux heures ? Mon médecin m'ordonne depuis le matin jusqu'au soir de ne pas me mettre en colère; mais quel est l'ange du ciel qui puisse songer à la manière dont vous avez été servi quelquefois dans cette guerre, sans jurer plus que Belzébuth et toute la suite infernale. Je vois nombre de souverains, buvant, mangeant, dormant et ne faisant rien de mieux, servis avec le plus grand zèle; et vous, bataillant, souffrant le chaud et le froid, partageant toutes les fatigues de vos soldats et ne faisant guères meilleure chère qu'eux pendant toute la campagne. Votre plus grande occupation est de réparer les fautes de ceux que vous comblez de biens. Je n'en dis pas davantage à ce sujet, car je ne veux pas reprendre la fièvre, et je ne puis y penser de sang froid.

V. M. me fait trop de grâce et trop d'honneur de se souvenir de ma femme; je lui ai

l'obligation dans bien des occasions de m'avoir rappelé à la raison, et elle a plus fait que toute ma philosophie, qui m'auroit souvent servi de peu, si les conseils de l'amitié ne lui avoient pas prêté une nouvelle force.

Je serois bien obligé à V. M. si elle vouloit bien permettre que j'allasse boire douze bouteilles d'eau de Spa à Sans-Souci. On m'a ordonné de faire un peu d'exercice, pour redonner, s'ils est possible, par le moyen de ces eaux un peu de force à mon estomac et à mes intestins. Je pense que le meilleur confortatif pour moi, après celui d'apprendre que V. M. jouit d'une bonne santé, sera la nouvelle de la prise de Schweidnitz; je l'attends avec la plus grande impatience, et je me flatte qu'il faut enfin que ce maudit commandant capitule, eût-il dans sa place saint Jean Népomucène et tous les saints autrichiens. Troie fut bien prise malgré Neptune et Apollon; ces dieux d'Homère ne valoient-ils pas mieux que tous ceux que font les papes? J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 21 Septembre 1762.

SIRE,

Je commence par remercier V. M. de la grâce qu'elle m'a faite de me permettre d'aller à Sans-Souci. Le mauvais temps qui a commencé depuis plusieurs jours et ma santé toujours languissante me tiennent à Berlin malgré moi.

J'ai repris courage, puisque V. M. m'assure qu'elle prendra Schweidnitz et qu'elle n'en est pas embarrassée. Vous demandez un Achille pour prendre cette ville. Et ne l'êtes-vous pas ? Ce n'est pas cela qui vous manque ; c'est un ingénieur aussi bon que ce Griboval dont V. M. fait l'éloge avec tant d'impartialité. Le génie, cette partie essentielle de la guerre, si cultivée en France, a malheureusement été négligée en Prusse. Le feu roi n'en faisoit aucun cas ; vous étiez trop éclairé pour ne pas en connoître la nécessité : mais il est des abus auxquels il faut bien du temps pour remédier. Le siége de Schweidnitz est un exemple qu'un habile ingénieur est quelquefois plus essentiel et plus nécessaire que dix officiers généraux. C'est Vauban seul qui par les places qu'il avoit si

bien fortifiées a sauvé la France dans la guerre de la succession. Les alliés gagnoient une bataille et perdoient le reste de la campagne à prendre une ville qui leur donnoit deux lieues de terrain.

Je m'attends à tout de la part du ministère Anglois. Dès que Pitt eut quitté, je prévis tout ce qui arrive, et j'eus l'honneur de l'écrire à V. M. et de lui communiquer mes craintes. Cependant il me reste encore quelque espérance, qu'une paix aussi honteuse pour les Anglois, qui manquent tout à la fois à leurs alliés et à eux-mêmes, n'aura pas lieu. Le gros de la nation est dans la plus grande indignation de voir les conquêtes, qui ont coûté tant de sang, rendues sans raison, et la bonne foi de l'Angleterre perdue auprès de tous les princes qui pourroient être tentés de s'allier avec elle. Après l'exemple de la paix d'Utrecht et de celle-ci, si elle a lieu, qui pourra jamais se fier aux Anglois ? Enfin, quoi qu'il en arrive, prenons Schweidnitz et nous verrons ensuite comment les choses iront. Toute l'Europe a les yeux sur ce siége, et sa fin peut arranger les choses d'une manière bien différente, selon

qu'elle sera heureuse ou malheureuse ; je ne doute point qu'elle ne tourne à nos souhaits, et qu'avant la mauvaise saison cette difficile expédition ne soit enfin terminée.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 5 Octobre 1762.

SIRE,

Les voilà donc arrivés ces postillons reçus avec tant de plaisir. Au premier coup de leurs cornets ma poularde et mon dindon ont été occis, et nous les mangeons ce soir, en buvant de grandes rasades de vin à la santé de V. M. J'avois aussi certain jambon dans un garde-manger, destiné à la même fête, qui fera un grand ornement sur la table, entourée de nos principaux académiciens, qui sont de très-bons citoyens, qui aiment plus votre gloire, et votre mémoire immortelle que celle de tous les philosophes passés, présens et futurs.

Vous nous avez tous réjouis, et moi, en vous envoyant un nouvel ouvrage que j'ai fait, je crains bien de vous ennuyer ; je me suis cepen-

dant efforcé de le faire le moins mauvais que j'ai pu; je l'ai travaillé assidument pendant un an de suite. V. M. y reconnoîtra aisément les différentes situations de mon ame. J'ai fait les dissertations sur les trois premiers chapitres, pendant nos perplexités; celles sur le quatrième et les premières du cinquième, lors du règne de Pierre III; et la fin de mon livre, après la révolution. Mon but a été de détruire à jamais la superstition, à laquelle on a donné le nom de religion. Dissertations sur les hermaphrodites, et sur les tribades; les rabbins prétendent qu'Adam étoit hermaphrodite, et que Dieu lui créa deux femmes; histoire de ces deux femmes. Dissertation sur la musique françoise et italienne; sur les poëmes épiques; sur Cicéron; Voltaire amplement critiqué sur tous ces sujets; réflexions sur ce prétendu siècle philosophique. Toutes ces dernières dissertations ont été faites pendant notre alliance avec Pierre III. Voici celles qui ont été composées après sa mort: Les plus grands maux qui ont accablé l'univers, depuis deux mille ans, ont été causés par les prêtres; ils ont assassiné les rois et les empereurs; les pères de l'Église ont été les premiers promoteurs

moteurs du dogme, qu'il est permis aux sujets de se révolter et de tuer leurs princes; ils ont corrompu l'histoire. Constantin et Clovis, les deux premiers princes chrétiens, ont été plus méchans que les Néron et les Caligula: l'empereur Julien, le modèle des bons princes, a été faussement dénigré par tous les pères de l'Eglise. Après avoir lu cet extrait de mon ouvrage, V. M. me demandera sans doute comment j'ai été assez hardi pour écrire la vérité avec tant de liberté; quand elle aura achevé la lecture de mon ouvrage, elle conviendra que je me suis conduit de manière que le dévot le plus outré ne sauroit m'attaquer. J'ose dire que la manière dont j'ai attaqué la superstition est nouvelle et judicieuse. L'idée que j'ai eue est peut-être la seule chose passable qu'il y ait dans mon ouvrage. Plût-au-ciel qu'il y eût le quart de l'esprit qu'il y a dans vos jolis vers sur Schweidnitz!

A présent que Schweidnitz est pris, je prendrai la liberté de vous rappeler un petit traité que V. M. avoit bien voulu faire avec moi, mais qui n'a pu être exécuté par l'opposition qu'y mirent les Autrichiens, que je donne tous

de bon cœur au diable. Il y a deux certains paysages de Mr Harper qui m'avoient été promis par Frédéric le grand, si je restois trois semaines sans être malade. J'en avois déjà passé deux, jouissant de la santé d'un Hercule; et voilà que, la troisième, Frédéric part de Potsdam, pour aller en Saxe changer son nom de grand en celui de très-grand : et moi, je vois les paysages, gagnés de plus de la moitié, s'en aller en fumée, comme les projets des Saxons. Aujourd'hui donc que vous avez pris Schweidnitz, ce qui selon moi n'est pas une des moins bonnes choses que vous ayez faites, vous devriez bien en conscience me payer mes deux semaines de santé, et m'ordonner dans votre première lettre de prendre les deux tableaux qui sont par terre, faisant triste figure; au lieu que dans ma chambre je les mettrai dans un cadre; ils réjouiront mon esprit dans les momens d'hypocondrie, et je dirai à tous ceux qui me viendront voir : Regardez, voilà deux tableaux que le Roi m'a donnés. Il me falloit encore huit jours pour qu'ils fussent totalement et de droit à moi; mais le Roi ne fait pas comme ces vilains Autrichiens, qui violent tant qu'ils peu-

vent les capitulations; il a écrit de sa main dans sa dernière lettre : *accordé;* et il auroit pu cependant sans manquer à sa parole mettre : *refusé.*

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 14 Octobre 1762.

SIRE,

V. M. a trop de complaisance en approuvant le foible ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Si quelque chose peut mériter de V. M. un peu d'indulgence en sa faveur, c'est l'intention que j'ai eue en le composant. Vous aurez pu apercevoir, en le parcourant, que le fanatisme auquel des hommes aveuglés ont donné le nom de religion, y est toujours attaqué, soit directement, soit indirectement. Voilà ce qui peut faire lire mon livre avec quelque plaisir à des gens raisonnables. Mais d'ailleurs qu'est-ce qu'un ouvrage d'érudition à côté d'un ouvrage d'esprit et d'imagination? c'est un pesant et tardif chameau marchant à côté d'un genet d'Espagne. Une seule de vos épîtres

contient plus de pensées et de traits ingénieux que trois volumes in-folio de Scaliger. Je compare la première à un écrin qui dans sa petitesse contient un million en diamans, et les seconds à un gros coffre où l'on a enfermé pêle-mêle des pièces de toile, de draps, et quelques autres marchandises, bonnes à la vérité dans ce qu'elles sont, mais du prix le plus modique eu égard aux diamans.

Que V. M. me permette de la remercier des deux tableaux qu'elle m'a fait la grâce de m'accorder avec tant de bonté. Ce sont deux pièces que vous fites peindre autrefois par le fils de Harper, lorsqu'il lui falloit quelque argent pour aller à Rome. Vous n'avez jamais jugé à propos de les placer et ils étoient par terre dans la chambre qui touche celle qu'occupoit le prince Ferdinand de Bronswic ; vous les aviez réellement destinés à me les donner, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire ; ils sont superbes pour mon cabinet, et ils étoient véritablement trop médiocres pour aucun de vos appartemens ; sans quoi je ne vous aurois pas rappelé la plaisanterie que vous aviez faite sur ce qu'il falloit que je fisse pour les avoir.

V. M. ne doit pas douter de la joie que j'aurai à la revoir ; c'est la chose que je désire le plus dans la vie. Ainsi, quelque foible que soit ma misérable santé, ayant presque toujours des diarrhées qui me rendent d'une foiblesse extrême et que tout l'art des médecins ne peut entièrement rétablir, je pense que s'il est question de faire un voyage de dix-huit ou vingt milles, ce que je puis exécuter dans quatre jours, j'aurois assez de force pour le soutenir ; mais s'il faut que j'aille jusqu'à Breslau, ce que je ne saurois faire dans moins de neuf ou dix jours, dans la foiblesse où je suis, je crains bien qu'il ne m'arrive ce qui m'est déjà arrivé dans le dernier voyage que j'ai fait, et que je n'entreprenne inutilement ce que je ne pourrois pas finir ; et ce seroit un bien grand embarras, si j'allois rester malade dans quelque endroit également éloigné de Berlin et de Breslau : dans l'état où je suis aujourd'hui, c'est un bien grand voyage pour moi que celui de quatre vingts lieues au milieu de l'hiver.

Il s'en faut bien, Sire, que j'aye oublié la traduction de Plutarque ; j'en ai déjà fait un quart ; mais cet ouvrage fait un gros volume

in-folio, et il faut plus d'un jour pour en venir à bout. Vous me direz sans doute : Mais pourquoi avez-vous traduit d'autres ouvrages ? premièrement, Sire, les deux ouvrages que j'ai traduits, ne font pas ensemble la valeur de vingt pages de Plutarque ; et cela ne m'a coûté que fort peu de temps. Quant aux dissertations que j'y ai jointes, deux raisons m'ont obligé de les faire : j'ai composé celles sur *Occellus* pour répondre indirectement à trente libelles qu'on publioit en Allemagne et en France contre les philosophes, et cela pour en revenir toujours à celui de Sans-Souci et à ceux qu'il honoroit de ses bontés. J'ai composé les dissertations sur *Timée de Locres*, pour répandre sur ce monde, le plus détestable des possibles, une partie de la bile que nos ennemis me faisoient faire, et pour vilipender toute cette prêtraille qui se réjouissoit de nos infortunes ; c'étoit la seule consolation que j'avois dans ces temps malheureux. Je confiois mon chagrin au papier ; c'étoit toujours un soulagement. Mon ame étoit trop absorbée dans ses pensées pour s'occuper uniquement de celles d'un autre, et c'est pourtant une chose à laquelle un traducteur

est nécessairement obligé. Aujourd'hui, dans un temps plus calme, je reprendrai ma traduction de Plutarque; j'en ferai imprimer deux volumes toutes les années, et dans trois ans l'ouvrage sera entièrement fait. Dieu sait si je vivrai assez pour le finir; en tout cas il se trouvera quelqu'un après moi qui traduira ce que je n'aurai pas achevé; et le libraire, ayant imprimé les premiers volumes, sera bien obligé, pour son intérêt, de faire finir les derniers. Il y a des dissertations dans ce Plutarque bien belles, mais il y en a aussi de bien foibles. Je ferai comme les généraux qui ne croient pas rester long-temps dans un pays et qui s'emparent de ce qu'il y a de mieux. Je mettrai dans les premiers volumes ce qu'il y a de meilleur, et je laisserai pour les derniers ce qui me paroît le moins bon. Si je n'ai pas la force d'achever mon ouvrage, je le publierai comme un choix des plus beaux traités de Plutarque.

V. M. aura eu quelques chagrins en dernier lieu de ce qui s'est passé en Saxe, mais dès que le secours considerable que vous y envoyez sera arrivé, les affaires changeront bientôt de face. Il est assez singulier que les Autrichiens ayant

eu le dessein d'attaquer le prince Henri et de profiter de la grande supériorité qu'ils avoient sur lui, ayent attendu que vous eussiez pris Schweidnitz et que les neiges dans les montagnes de la Silésie y rendissent une partie de vos troupes inutiles. Cette affaire dont ils feront beaucoup de bruit, auroit été très-fâcheuse pour nous, si elle s'étoit passée quinze jours avant la prise de Schweidnitz, et ne sera d'aucune utilité réelle aujourd'hui pour eux, puisqu'il est sûr qu'ils y ont perdu plus que nous. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, en Octobre 1762, après avoir envoyé à S. M. Timée de Locres.

SIRE,

J'allois écrire à V. M. pour la remercier des bontés qu'elle m'a fait l'honneur de me témoigner dans sa dernière lettre, lorsque j'apprends la victoire éclatante que le prince Henri, digne frère de Fréderic le Grand, vient de remporter sur vos ennemis. Permettez-moi, Sire, de vous faire à ce sujet le plus sincère et le plus agréable compliment, auquel j'espère faire suc-

céder bientôt celui que je vous écrirai sur la prise de Dresde. Sans être grand calculateur, je vois vingt mille Autrichiens de moins dans quinze jours, dix mille pris dans Schweidnitz, six mille dans la bataille que le prince Henri vient de gagner, et quatre mille tués ou blessés sur le champ de bataille. Je crois que vous serez pourtant content de cette campagne. La Fortune n'est plus une déesse esclave des caprices des Autrichiens ; elle s'est affranchie du joug sous lequel ils sembloient l'avoir soumise, Que dira Bute et toute sa clique, qui vouloit si lâchement nous abandonner ?

J'aurois, Sire, encore bien des choses à dire à V. M. ; mais dans ce moment ma cuisinière entre pour me demander si je ne donnerai pas ce soir une petite fête, et ce que je veux pour mon souper, ayant, dès que j'ai entendu les cornets des postillons, fait prier quelques-uns de nos académiciens à venir philosophiquement célébrer la gloire du prince Henri et des armes prussiennes. Nous ne nous couronnerons point de roses, parce qu'il n'y en a pas dans cette saison ; nous ne boirons point de vin de Falerne, parce que nos marchands n'en vendent point ;

mais nous verserons quelques bonnes bouteilles d'excellent pontac, qui seront bues en vous souhaitant ainsi qu'au prince Henri toute sorte de bonheur et de prospérité : car pour de gloire, vous en regorgez tous les deux, et ce seroit vouloir porter de l'eau à la rivière. J'ai, etc.

A Berlin, le 31 Octobre 1762.

SIRE,

L'on ne peut rien voir de plus naturel et de plus spirituel que les derniers vers que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. On diroit que les manes de Chaulieu et de la Fare sont sortis des champs Élysées, pour vous les dicter en commun. Si l'on pouvoit gronder les rois, je vous gronderois de tout mon cœur et bien fort, pour parler avec tant d'indifférence d'une production charmante, que Voltaire mettroit au nombre de ses bonnes pièces fugitives. Je doute qu'il pût peindre aujourd'hui avec tant de force et tant de vérité l'indignation que l'on ressent en lisant l'histoire des forfaits et des impostures que de prétendus ministres de la reli-

gion ont perpétués de siècle en siècle et qu'ils s'efforcent d'augmenter dans celui-ci.

Je crains bien que quand vous viendrez à lire tout de suite mes dissertations sur Timée, vous ne perdiez le peu de bonne opinion que vous en avez conçu; enfin j'espère que vous me ferez grâce en faveur de la bonne volonté, et que vous pardonnerez à l'ouvrage par rapport au but de l'auteur. J'en ai eu plus d'un en écrivant mon livre, vous vous en apercevrez aisément; mais les deux principaux ont été de détruire la superstition, et de venger dans la personne du vertueux Julien tant de rois et de grands hommes outragés par ceux à qui des imbécilles ont donné le nom de pères; ils étoient véritablement dignes d'être les pères de ceux qui les appeloient ainsi. J'ai cru devoir ensuite montrer le ridicule de cette philosophie platonicienne sur laquelle on a enté certains dogmes du christianisme, dont des tyrans sans foi, tels que Constantin et Clovis, se servirent habilement pour parvenir à leurs desseins, et pour s'acquérir un parti qui favorisât leur injuste pouvoir. J'espère que j'ai prouvé tous ces faits évidemment par l'aveu des histo-

mens les plus dévots : c'est, si je ne me trompe, avoir attaqué l'erreur jusques dans son dernier retranchement. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, en Octobre 1762.

SIRE,

La meilleure façon, selon mon petit jugement, c'est de faire marcher d'un pas égal la politique avec la guerre, c'est de continuer à battre vos ennemis et à les mener aussi vertement que vous avez fait cette campagne. On répand dans ce moment la nouvelle comme certaine que les préliminaires sont signés entre la France, l'Angleterre et l'Espagne; on dit même que le courrier qui en porte la nouvelle à V. M., doit avoir passé le 5 de ce mois à Rotterdam. Si cela est vrai, quelque condamnable que soit la conduite de Bute, elle ne me surprend pas, parce que je l'ai prévue, dès que Mr Pitt quitta le ministère. Une chose me console, c'est que, les armes étant journalières, après bien des victoires, le prince Ferdinand pouvoit perdre une bataille, et en ce cas nous aurions eu des

François à Halberstadt et tout le long de l'Elbe, et peut-être de plus grands embarras. Si tous les François s'en retournent, quand même ils remettroient Wésel aux Autrichiens, c'est une épine de moins dans notre chemin. Je ne crains guères les Autrichiens seuls, et le succès de votre campagne est une preuve que mon sentiment est fondé sur l'expérience.

Vous me demandez, Sire, pourquoi depuis quelque temps je purge toujours, et la raison pourquoi mes boyaux sont relâchés ? c'est que je purge l'enlèvement de Schweidnitz dans deux heures, la prise de Colberg et la malheureuse fin de Pierre III. A chacun de ces événemens j'ai fait une maladie à tuer un cheval vigoureux. Jugez de l'effet que cela a produit sur mon corps déjà affoibli. J'ai, Sire, cinquante-neuf ans ; je suis né le 24 de Juin l'an quatre de ce siècle ; et lorsque vous vous appelez vieux, jugez donc comment je dois me regarder. Cependant je ne doute pas, Sire, que je ne puisse faire le voyage de Leipsic, et même sans aucun risque ; car je travaille sérieusement depuis quelques jours à me remettre, et quoique vous me traitiez de glouton, je vis

aussi sobrement qu'un novice capucin. Avec ce régime et quelques remèdes fortifians, mon médecin m'a donné sa parole que je serai remis pour le premier de Décembre, qui est le jour que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire devoir être celui de mon départ: je me suis donc arrangé en conséquence.

Mr de Catt se maria hier. Il a eu le bon sens de faire son mariage sans cérémonie et n'a prié que ses plus proches parens. En vérité il n'y a qu'une seule voix dans le public sur sa femme; tout le monde en dit mille biens et je crois qu'il sera véritablement heureux. Je pense qu'il n'y a rien en général de si mauvais que les femmes; mais lorsqu'on est assez heureux pour en avoir une bonne, c'est un grand bien pour un simple particulier, quelque philosophe qu'il soit. Que serois-je devenu sans les secours que j'ai trouvés dans la mienne depuis trois ans? Il y a long-temps que je serois enterré. Le mal à la vérité seroit fort petit pour le public, mais grand pour moi, qui ai tant souhaité depuis deux ans de pouvoir encore avoir le bonheur de vous revoir. J'ai, etc.

A Berlin, le 10 Novembre 1762

SIRE,

En recevant la lettre de V. M. j'ai d'abord fait retentir le bruit de la hache sur les chênes, j'ai fait allumer les forges de Vulcain, j'ai fait dépouiller de leurs peaux les habitans des forêts. Tout cela, dit prosaïquement, signifie que j'ai fait venir un pelletier, pour acheter une bonne pelisse, un charron et un maréchal, pour refaire mon carrosse à démi ruiné, et le mettre en état de me conduire par les mauvais chemins sans accident. J'attends donc les derniers ordres de V. M. et le chasseur qu'elle veut bien m'envoyer pour me guider dans ma route.

V. M. m'ayant permis dans les voyages que j'ai faits jusqu'à présent de mener madame d'Argens, pour soigner ma dolente et vieille machine, qui n'est ni meilleure ni rajeunie depuis ces voyages, je ne sais pas ce que je dois faire, puisque j'ignore sa volonté à ce sujet. J'attendrai donc, pour prendre mes arrangemens sur cet article, ce qu'il vous plaira de décider.

J'ai l'honneur, Sire, de vous remercier des porcelaines dont vous me parlez; mais je puis

assurer V. M. que mon zèle pour elle ressemble à l'amour de Dieu des jansénistes, qui ne l'aiment que pour lui seul; et quand même vous ne me témoigneriez pas toutes les bontés dont vous m'honorez, je n'en serois pas moins le plus zélé de vos sujets et le plus grand de vos admirateurs; quoique tous les gens qui respectent les grandes vertus et les qualités héroïques soient de leur nombre. Et quel est l'homme raisonnable qui, après ce qui s'est passé depuis sept ans, puisse vous refuser son admiration? J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 22 Novembre 1762.

SIRE,

Mon premier soin, en arrivant à Berlin, doit être de remercier V. M. des bontés dont elle m'a honoré cet hiver à Leipsic : mais je sais qu'elle hait autant les complimens qu'elle aime à faire le bien; ainsi je ne lui exprimerai que foiblement les sentimens de la respectueuse reconnoissance dont je suis pénétré.

J'ai

J'ai trouvé la ville de Berlin dans une joie qui ne peut être exprimée, mais qui cependant sera encore augmentée lorsque vous y arriverez. La paix a répandu un air de gaieté sur tous les visages, et vous croirez, lorsque vous reverrez les bons Berlinois, qu'ils sont tous des Sybarites enivrés de plaisirs et qu'ils n'ont jamais connu les chagrins, si fort ils ont oublié ceux que leur a causés la guerre.

V. M. ne m'accusera plus de paresse; j'ai fait le voyage de Leipsic à Berlin dans deux jours, pendant lesquels j'ai couru nuit et jour sans sortir de mon carrosse. Je partis quatre heures après V. M., malade, souffrant des douleurs. A peine fus-je à une lieue de Leipsic que je me trouvai beaucoup mieux, et l'envie de revoir notre sainte terre de Brandebourg acheva de me guérir. Lorsque j'eus passé un certain petit ruisseau qu'on me dit séparer la Saxe du Brandebourg, je fis comme les Juifs quand ils arrivent à la vue de Jérusalem, et je louai le Seigneur d'être dans le pays des élus, et des enfans de Dieu. En vérité, Sire, vous avez bien fait de faire la paix; grâce à elle, j'espère que les plus longs voyages que je ferai le reste de

ma vie seront de Potsdam à Berlin. C'est à vous qui avez dompté l'Europe à la parcourir, si bon vous semble; pour moi je suis bien content de borner mes courses à aller du château de Potsdam à celui de Sans-Souci. Je voudrois, Sire, vous y voir déjà jouir de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise; mais après avoir pris patience sept ans, je puis bien la prendre encore cinq semaines. Cependant, Sire, ce temps me paroîtra bien long, ainsi qu'à tous vos sujets, qui n'aspirent qu'au plaisir de vous revoir.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 20 Février 1763.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., le lendemain de mon arrivée à Berlin, la joie et la satisfaction que j'y avois trouvées parmi tous les habitans; elles vont tous les jours en augmentant. On ne voit ici que festins, que bals chez les grands, et que fêtes chez les petits. Au milieu de tous ces plaisirs, je fais des vœux

pour l'heureux retour de V. M. Je traduis Plutarque. J'envoie dix fois par jour savoir si les bateaux vont, et dix fois l'on m'annonce qu'ils ne navigeront pas de quinze jours ; ce qui me dérange fort pour le transport de mes meubles ; car s'il faut que je les fasse transporter par terre, il me faut pour le moins douze chariots, qui, à vingt écus par chariot, me coûteront deux cent quarante écus, au lieu de vingt-cinq que je payerois pour un bateau, s'il plaisoit au dieu des eaux de les faire dégeler.

Comment V. M. se plaît-elle dans son château de Dahlen ? Je ne suis pas en peine que vous y trouviez de quoi remplir le peu de momens que les affaires de l'état et de l'armée vous laisseront, par la lecture des livres que vous y avez emportés ; et je me figure que vous avez déjà achevé de parcourir toutes les rapines de Verrès touchant les médimnes de blé et les statues des temples de la Sicile. A propos des médimnes de Verrès, j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que les scheffels de nos usuriers baissent de prix tous les jours ; j'ai dit à tout le monde que l'intention de V. M. étoit de donner le blé à 22 gros, argent de Brandebourg,

quand elle seroit de retour à Potsdam. Cela oblige encore les usuriers à baisser le prix de leurs denrées, pour les vendre avant votre arrivée.

Mr de Catt a été malade d'une colique très-forte; il est actuellement entièrement remis, et je crois qu'il partira demain pour joindre V. M. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 25 Février 1763.

SIRE,

Enfin je viens de le voir ce héraut d'armes tant désiré, passer sous mes fenêtres, publiant la paix, suivi de quatre ou cinq mille personnes, dont les acclamations et le cris de joie m'ont paru plus touchans que la musique la plus harmonieuse. Vous êtes tendrement chéri de votre peuple, et vous le méritez; ce doit être un double plaisir pour V. M.

Tandis que vous lisez Cicéron à Dahlen, j'emballe ici ses ouvrages. Mes effets ont déjà commencé de partir pour Potsdam. J'éprouve dans cette occasion l'embarras des richesses; je

n'ai jamais cru avoir tant de biens; mes meubles ne pourront point aller dans trois bateaux. En voyant tant de ballots et de caisses je serois tenté de me figurer que j'ai été dans le commissariat de vos armées. J'ai encore une autre occupation, outre celle de mon déménagement, c'est celle de préparer mon équipage pour aller à votre réception avec les bourgeois de Berlin. Je fais broder actuellement un habit bleu en or, qui est l'uniforme qu'ont pris les banquiers et les marchands. Ces messieurs-là jouent avec l'or et la broderie, et il faut bien que je fasse comme eux, puisqu'ils m'ont bien voulu recevoir dans leur compagnie. J'aurai le cheval du bon père Suarès, doux, tranquille, et digne de porter un vieux philosophe; et je n'ai aucun danger à courir.

Je ne m'étonne pas de ce qu'a fait d'Alembert, car j'ai eu l'honneur de dire très-souvent à V. M. que j'aimerois mieux être un bon bourgeois de la rue des frères, qu'empereur de Russie, et c'est une pensée dans laquelle je me confirme tous les jours. Je remercie bien V. M. des chevaux, et je m'en servirai à son honneur et gloire.

Il arrive ici tous les jours de nouvelles troupes. On dit que nous aurons demain les trois bataillons de Quintus Cécilius, qui vont être réformés, et placés dans d'autres régimens. Je ne sais pas si la reine de Hongrie réformera ses troupes; mais je suis bien certain qu'elle diminuera sa parenté et que le cousinage de la Pompadour sera traité à Vienne comme les bataillons francs à Berlin.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 5 Mars 1763.

SIRE,

J'ai été dans le plus grand étonnement en recevant une lettre de votre saint évêque, qui me prie d'en faire parvenir une autre à V. M. J'ai d'abord voulu la renvoyer à l'évêque; mais j'ai réfléchi ensuite qu'il pourroit y avoir quelque chose dedans que V. M. seroit bien aise de voir; je la lui envoie donc avec celle que j'ai reçue, et la copie de celle que j'ai écrite à l'évêque; la voici: „ Monseigneur, j'ai fait parve-

„ nir à S. M. la lettre que vous m'avez fait „ l'honneur de m'envoyer pour lui remettre ; je „ souhaite qu'elle produise tout l'effet que vous „ désirez, et que S. M. oubliant les sujets de mé- „ contentement qu'elle peut avoir contre vous, „ elle se souvienne à cette occasion qu'ayant sur- „ monté tous ses ennemis, il ne lui reste plus, „ pour mettre le comble à sa gloire, que de par- „ donner généreusement, ainsi qu'elle l'a fait „ déjà plusieurs fois. Quant à ce que vous me „ dites, Monseigneur, à la fin de votre lettre, „ vous me permettrez de vous répondre que je „ n'ai jamais exigé et reçu des personnes à qui „ j'ai pu être de quelque utilité, d'autre recon- „ noissance que celle de les exciter à servir fidel- „ lement S. M. et à témoigner un véritable zèle „ pour le service du meilleur maître et du plus „ respectable prince du monde. J'ai l'honneur „ d'être, etc.

Je comptois, Sire, avoir l'honneur d'écrire aujourd'hui à V. M. quelques bagatelles qui pourront l'amuser et que je lui écrirai demain ; car il ne faut pas mêler le sacré et le profane ensemble. *Non sunt miscenda sacra profanis.* V. M. voit que je sais ainsi qu'Algarotti citer du

latin dans mes lettres, et qui plus est du latin de l'Évangile. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 9 Mars 1763.

SIRE,

Avant de parler à V. M. de ma douloureuse et triste route, je commencerai par lui faire excuse d'une étourderie dont je ne me suis aperçu qu'à Gœttingen. J'avois emporté à Berlin dans le fond de mon coffre les deux paquets des réflexions sur Charles XII, pour les remettre à Mr Catt. J'oubliai ces paquets et je ne m'aperçus qu'ils étoient dans mon coffre que pendant mon voyage; je les ai remis à Francfort au résident de V. M., qui s'est chargé de les lui faire parvenir dans la plus grande sureté.

Je viens actuellement à ma route. La fatigue des mauvais chemins ayant apparemment ému et échauffé les mauvaises humeurs qu'une vie excessivement sédentaire m'avoit fait amasser, je pris une espèce de dyssenterie qui alloit jusqu'au sang. En arrivant à Gœttingen, j'ai été obligé de rester neuf jours dans cette ville, pour

pouvoir être en état de continuer ma route ; je n'ai jamais été si content d'avoir écrit mes derniers ouvrages dans le goût de messieurs les *us* ; car j'ai été soigné avec grand soin par les plus habiles professeurs de l'université, qui m'ont presque tous rendu leur visite et traité de la manière du monde la plus polie. Enfin tant bien que mal ils m'ont mis en état de continuer ma route. Après cela moquez-vous du grec. Pour moi, je dirai toujours dorénavant : *Vivent les Grecs et les Professeurs.* De Gœttingen j'allai à Cassel, où j'arrivai si foible que je n'eus aucune envie de voir le Landgrave ni ses tableaux ; je vins avec grand'peine à Francfort avec la fièvre et menacé de reprendre la dyssenterie. Je voulus louer un appartement dans cette ville, pour me reposer quelques jours; mais votre résident me dit que je manquerois au respect que je devois à V. M., parce que les magistrats obligeoient les bourgeois qui logeoient des Prussiens d'en demander la permission, ce qu'ils ne faisoient à aucune autre nation; il ajouta qu'il falloit que je restasse au cabaret, ou que je partisse pour une autre ville. Je pris ma résolution ; car ma de-

meure pendant neuf jours dans une auberge à Gœttingen m'avoit coûté cent cinquante écus, ayant avec moi sept personnes, en comptant trois domestiques. Enfin, Sire, je suis arrivé à Strasbourg moitié mort, et depuis quatre jours que j'y suis, voici le premier où j'ai assez de force pour avoir l'honneur de vous écrire. Je compte rester ici encore une semaine pour me remettre un peu. Je n'ai plus que trente milles à faire en poste; après cela je descends la Saone jusqu'à Lyon, et le Rhône de Lyon à Arles; me voilà à quatre milles d'Aix. J'ai bien pris la résolution en retournant de ne plus faire les cent milles de Strasbourg à Berlin. Je retournerai par eau jusqu'à Ausone à soixante lieues de Strasbourg. A Strasbourg je descendrai le Rhin jusqu'en Hollande, où je m'embarquerai pour Hambourg: dans le beau temps c'est un voyage de deux jours. Vous me direz que l'on peut se noyer. Je répondrai à cela que tous ceux qui vont de Hambourg en Angleterre et en Hollande ne se noient pas. V. M. dira en lisant ma lettre qu'elle m'avoit prédit tout ce qui m'est arrivé. Je conviens qu'elle aura raison; mais si j'avois à refaire mon voyage,

je le ferois encore, parce qu'il étoit absolument nécessaire, et qu'il falloit assurer une fois pour toutes un état, un sort et une demeure à Madame d'Argens après ma mort, que l'âge et la foiblesse de ma santé paroissent rendre assez prochaine.

C'est trop ennuyer V. M. de maladie et de mauvais chemins. J'ai appris à Gœttingen que presque tous les anciens ministres, conseillers, etc. hanovriens, qui avoient été protégés par le roi défunt, ont demandé leur congé et se sont retirés. C'est milord Bute qui gouverne l'électorat, et tout les habitans de ce pays crient autant que les Anglois contre lui. En arrivant à Strasbourg j'ai trouvé ce que j'avois jugé qui ne pouvoit manquer d'arriver, c'est-à-dire une admiration générale pour V. M. Sans la moindre flatterie il n'y a là-dessus qu'une seule et unique voix; et les gens sensés m'ont dit que je verrois dans toute la France ce que je voyois à Strasbourg; je n'en doute pas un seul instant.

Il y a ici deux régimens allemands très-beaux, et le reste de la garnison m'a paru très-passable; je vois quelquefois de ma fenêtre dé-

filer la garde. Je ne reconnois plus les troupes de mon temps, soit pour la discipline, soit pour la manière dont elles sont entretenues. Si l'on a pendant quelque temps en France des ministres de la guerre qui soient militaires, et qu'on ne fasse pas des connétables en gonille, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, les troupes en profiteront beaucoup.

Le maréchal de Saxe est encore entre quatre ou cinq planches de sapin qui forment une misérable armoire où est son cercueil; je crains bien qu'il ne soit encore aussi mal logé pendant long-temps, et que ce mausolée qu'on lui destinoit n'ait le sort de celui du cardinal de Fleuri.

Les jésuites sont ici fort gais et fort tranquilles, ainsi que dans toute la Lorraine : c'est de ces deux provinces qu'ils se répandront un jour en France, et, semblables à des bêtes féroces sortant de leurs tanières, ils déchireront impitoyablement ceux qui les ont persécutés. Je ne verrai pas cet événement; mais V. M., qui est encore jeune, en sera le témoin. Il faut avouer qu'il y a dans toute cette affaire des jésuites bien de l'inconséquence. Si V. M. veut

me faire la grâce de me répondre, je la prie d'adresser sa letttre : *à mon chambellan le marquis d'Argens, à Aix en Provence.*

J'ai l'honneur, etc.

A Strasbourg, le 9 Octobre 1764.

SIRE,

Je ne saurais exprimer à V. M. le plaisir et la consolation que m'a causé la lettre dont elle m'a honoré et que j'ai trouvée à Aix. J'avois besoin de quelque chose qui dissipât la tristesse où j'étois. J'avois appris à Lyon que d'Éguilles mon frère étoit à Paris pour un procès qui étoit une suite de celui qu'il avoit eu avec son parlement. Il a été par parenthèse bien heureux que le roi ait cassé l'arrêt du parlement de Provence ; car il étoit condamné par cet arrêt à perdre sa charge de président, confisquée en faveur du roi, et banni du royaume pour dix ans. Cela auroit reculé la fin de mes affaires. Enfin d'Éguilles a obtenu au conseil tout ce qu'il demandoit ; sa charge lui a été conservée ;

le roi lui a seulement ordonné de ne pas aller à Aix jusques à ce qu'il lui en donne la permission. Il est venu à Éguilles, qui n'est qu'à une lieue de cette ville. Je suis avec lui et avec ma mère. Mes affaires sont terminées à ma satisfaction. Les arrangemens que j'ai à prendre par rapport à une terre qu'on m'a cédée, ne me retiendront que jusqu'au mois d'Avril; ainsi je compte avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds au commencement de l'été, si avant ce temps je ne vais pas faire la révérence au père éternel. A parler vrai, je donne fort volontiers la préférence sur cet article à V. M. Je voudrois bien exécuter les ordres qu'elle me donne de me défaire de toutes les maladies dont je suis affecté. J'ai communiqué votre intention à mon médecin, qui m'a conseillé de lui écrire qu'elle eût la bonté d'ordonner qu'au lieu de soixante un ans, je n'en eusse tout au plus que cinquante, et de m'envoyer de la prochaine foire de Leipsic un estomac tout neuf et bien conditionné, parce qu'en Provence on n'a pas le secret d'en donner de nouveaux à ceux qui en ont un vieux et qui ne digère presque plus. Je pense, Sire, que quand vous badinez

sur les maux d'un pauvre philosophe de soixante un ans, cela est aussi condamnable que si j'allois reprocher à un vieux militaire les coups de fusil qu'il a reçus. Vous croyez donc qu'on étudie quarante ans sans qu'il en coûte beaucoup à la santé ? Vous me direz : Et moi j'étudie depuis trente ans, je gouverne un grand état, je commande mes armées, je fais des guerres aussi pénibles que glorieuses, je me porte cependant très-bien. Il a vécu en Europe depuis Jules César et Marc-Aurèle un homme, qui, égalant la gloire de ce premier empereur, la sagesse du second, digéroit cependant fort bien; donc tous les philosophes doivent avoir un bon estomac. Ce raisonnement n'est pas concluant et pèche contre toutes les règles de la logique; ainsi vous n'êtes pas en droit de prétendre que je doive bien me porter, parce que vous avez essuyé plus de fatigues dans un jour que je n'en ai eu pendant dix ans. En vérité, Sire, je suis bien fâché que la seule chose sur laquelle vous n'ayez pas raisonné conséquemment soit sur ma santé. Plût-à-Dieu que vous fussiez aussi grand médecin que vous êtes grand roi ! Il y a longtemps que j'aurois la force d'Hercule; vous

auriez joint ce bienfait à tant d'autres dont vous m'avez comblé et dont je conserverai le souvenir au delà du tombeau, si nos ames connoissent après leur mort ce qui leur est arrivé pendant la vie : passez-moi ce petit trait de pyrrhonisme, au milieu d'un pays où règne la foi de l'Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Il me reste de temps en temps quelques doutes dont je vous demanderai la solution dans le palais philosophique de Sans-Souci.

Le fils de Grégori, un de nos bons négocians de Berlin, est à Marseille chez les plus riches banquiers de cette ville ; il m'a promis de me venir voir à Éguilles avant son départ, qui n'est pas éloigné. J'aurai l'honneur de lui remettre une lettre pour V. M., qui sera plus sensée que celle-ci, et qui vous prouvera, Sire, que le soleil de Provence ne fait pas fermenter les têtes et les cervelles qui ont été tempérées par la froideur des climats du nord.

La cour vient de rendre une ordonnance par laquelle elle détruit les maisons des jésuites dans les provinces de l'Alsace, de la Franche-Comté, du Hainaut et de la Flandre, qui les avoient

avoient conservées ; en même temps elle permet aux jésuites qui étoient sortis du royaume, d'y retourner et d'y vivre sans prêter de serment. V. M. sait Racine par cœur ; qu'elle me permette d'en citer ici ce passage :

que d'un cœur incertain
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Que font, Sire, vos jésuites de Silésie ? ils boivent, mangent, dorment paisiblement ; vos ministres du saint évangile, que nous autres catholiques nous appelons prédicans, font la même chose ; les rabbins de la synagogue, parmi lesquels se trouve mon maître de la langue hébraïque, Mr Raphaël, jouissent tranquillement du même privilége. Sage Frédéric, roi philosophe ! chez lequel les hommes pensent différemment et ne disputent pas, je vous reverrai avant de mourir ; c'est là mon unique espoir. En attendant, si vous avez pitié d'un pauvre exilé du pays de la philosophie, daignez le consoler jusqu'à ce qu'il retourne à Sans-Souci, en l'honorant de votre réponse.

Si par hasard dans le nombre de vos chirurgiens françois vous aviez une place vacante, j'ai trouvé un des plus habiles hommes de la France, qui seroit charmé d'aller dans un pays qui est devenu aujourd'hui la patrie de tous les gens à talens.

J'ai l'honneur, etc.

A Éguilles, le 2 Décembre 1764.

SIRE,

V. M. aura trouvé étrange que je n'aye pas eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière lettre qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. J'étois déjà en chemin pour me rendre à Berlin quand je la reçus; je comptois avoir bientôt la satisfaction de me mettre à ses pieds, lorsque je fus attaqué cinq jours après mon départ d'une fièvre chaude qui m'a duré près de deux mois; j'étois dans une petite ville du Dauphiné appelée Montelimar; enfin la nature, plutôt que la science du médecin qui me voyoit, me tira d'affaire, et me rendit assez de force pour me faire porter sur un brancard jus-

ques à un bateau couvert, qui me conduisit en descendant le Rhône à Avignon. Je comptois pouvoir regagner la Provence et me rendre chez moi, pour y trouver les secours nécessaires à l'état de ma santé; mais il me fut impossible d'aller plus loin, parce que j'étois obligé de voyager par terre, et que j'étois trop foible, trop incommodé d'une diarrhée qui m'avoit pris lorsque la fièvre m'avoit quitté. Je restai donc à Avignon, et je vis par bonheur un très-bon et très-célèbre médecin, qui répara les fautes du premier, et qui m'a tiré d'affaire. Il me reste encore cependant une très-grande foiblesse, et je ne puis sortir de chez moi: mes jambes sont encore très-enflées; car à force de quinquina et d'autres remèdes que m'avoit donnés le premier médecin pour m'arrêter la fièvre, il m'avoit causé un commencement d'hydropisie, dont cependant je n'ai plus rien à craindre aujourd'hui. Voilà, Sire, ce qui m'a empêché de m'acquitter de mon devoir, et d'écrire à V. M. Quoique je me flatte qu'elle connoît assez ma probité et ma droiture pour ne pas penser que je cherche à lui en imposer pour justifier mon retardement

à me rendre à Potsdam ; cependant, Sire, pour ma propre satisfaction, et pour calmer la crainte où je suis de déplaire à V. M., j'ai l'honneur de lui envoyer le certificat du médecin à qui je dois la vie ; c'est un homme célèbre dans son art, un philosophe aimable, ami ancien de Milord Maréchal, à qui il écrit une lettre à mon sujet. J'ai fait légaliser ledit certificat par les premiers magistrats de la ville, parce que la seule chose aujourd'hui qui puisse empêcher l'entier rétablissement de ma santé, c'est l'appréhension que V. M. ne me crût capable de chercher de vains prétextes pour prolonger mon voyage. Elle verra par le certificat que je lui envoie, que je ne puis me mettre en chemin que dans six semaines, et qu'il faudra voyager encore bien lentement. La saison alors sera fort rigoureuse, surtout vers le milieu de mon voyage. Si V. M. vouloit m'accorder la permission de rester ici jusqu'au premier de Mars, j'arriverois à Potsdam vers le milieu d'Avril, et je ferois ce voyage d'autant plus commodément, que mon frère, qui commande le régiment de Royal-vaisseau, et dont le régiment est en garnison à Maubeuge en Flandre,

m'accompagneroit jusqu'à Bruxelles et même jusqu'à Wésel, étant en Provence actuellement en sémestre et retournant au mois de Mars à son régiment. Sur tout ce que je propose ici à V. M. je la supplie instamment de n'être pas fâchée; elle n'a qu'à ordonner, et dans quelque état que je sois, je partirai, si elle le souhaite, sa lettre reçue, si elle daigne m'en honorer, ou sur les ordres qu'elle me fera donner. Je la prie, si elle me fait l'honneur de me répondre, de me faire remettre sa lettre par la voie de Mr Schutz, banquier à Berlin, qui me la fera remettre de banquier en banquier, sans qu'elle paroisse à mon adresse; sans cela elle court risque d'être retenue au bureau de Paris, dès que mon nom paroîtra dessus. La dernière lettre dont V. M. m'a honoré, qui me vint par la voie de Mrs Girard et Michelet, a été fort bien jusqu'à Paris à Mr Métra; mais celui-ci me l'ayant adressée en droiture de Paris, elle a été retenue pendant trois mois, et je ne l'ai reçue que quatre jours après que j'étois en route pour Berlin : elle me fut renvoyée d'Aix, où elle ne faisoit que d'arriver. Je ne passerai point à Paris, Sire, et qu'irois-je faire

dans cette ville, où tous les esprits sont dans une agitation encore plus forte que celle qui trouble le cerveau des gazetiers ? On m'a dit Sire, que d'Alembert vient de faire un ouvrage qui lui attirera un jour bien des ennemis; je ne serai pas fâché s'il est persécuté, pourvu que cela l'attire à Potsdam. On m'assure qu'il a pensé mourir dans le temps que j'étois fort malade; nous aurions été très-surpris tous les deux de nous voir tout à coup dans le séjour du grand Belzébuth, qui tient dans sa puissance les Trajan et les Platon.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Avignon, ce 10 Septembre 1765.

SIRE,

Permettez qu'au commencement de cette année je souhaite à V. M. tout ce qu'elle peut désirer. Je crois, Sire, que je ne puis faire de vœux dont l'accomplissement lui soit plus avantageux que de demander au Ciel qu'elle jouisse d'une santé aussi bonne que sa gloire est grande. Vous auriez, Sire, la force d'Hercule, ainsi

que vous avez acquis son immortalité sur la terre; car j'ai trop l'honneur de connoître V. M. pour penser que vous vouliez vous brûler dans ce monde pour aller être immortel dans l'autre.

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. après la maladie qui m'avoit conduit aux portes du trépas et qui m'obligea de rester à Montelimar en Dauphiné et de me faire transporter ensuite à Avignon, où j'ai été obligé de demeurer six semaines. Je me porte aujourd'hui fort bien et je partirai le premier de Mars pour arriver le plutôt possible à Potsdam; je compte d'y être vers le quinze d'Avril. V. M. ne m'ayant pas fait l'honneur de me faire savoir ses ordres, ayant pris la liberté de lui écrire d'Avignon, je crains qu'elle ne soit fâchée contre moi; mais je la supplie de considérer que la meilleure volonté ne peut résister à une force supérieure. Mr de Catt m'a mandé que V. M. avoit trouvé inutile que je lui eusse envoyé des certificats. J'aurois souhaité, s'il avoit été possible, vous envoyer le vice-légat dans une lettre et tous les protonotaires apostoliques qui sont à Avignon; car je n'ai jamais rien craint autant que de man-

quer dans la moindre chose au respect que je dois aux ordres de V. M. Mais enfin, Sire, vous me permettrez de répéter encore qu'à l'impossible nul n'est tenu, et je connois trop la justice de V. M. pour vouloir m'imputer une négligence qui n'a pas dépendu de moi.

Voici, Sire, les nouvelles que je sais dans ma solitude. La santé du Dauphin est toujours déplorable; sa perte jettera les deux tiers du royaume dans la consternation, l'autre tiers s'en réjouira dans le fond du cœur, sans oser le faire paroître : ce tiers est composé des jansénistes, dont il étoit l'ennemi déclaré.

D'Alembert est allé se fourrer dans les affaires des jésuites et des jansénistes; il a écrit un ouvrage sur la destruction des jésuites, dans lequel il les justifie quelquefois et les condamne souvent. Dans ce même ouvrage les jansénistes sont cruellement outragés et beaucoup plus que les jésuites; de sorte que tous ces gens si opposés entre eux se sont réunis pour attaquer d'Alembert. Ils ont dévoilé sa naissance; ils ont critiqué ses actions; enfin ils ont inondé la France de libelles dans lesquels il est traité sans ménagement. Quelque philosophe qu'on

soit, cela déplaît, surtout quand la philosophie ne nous a pas dépouillés de l'amour propre. En vérité un homme sage cesse de l'être, lorsqu'il va se mêler de toutes ces querelles de prêtres et de moines; il faut être aussi étourdi et aussi pétulant que le sont en général les François, pour entrer dans de pareilles disputes. Corneille a dit des Romains :

Romains contre Romains, parens contre parens
Combattre follement pour le choix des tyrans.

L'on peut dire avec autant de vérité des François :

François contre François, parens contre parens
Combattre follement pour le choix des pédans.

J'ai écrit à d'Alembert, et je n'ai pas manqué de lui dire le passage de Molière, *que diable alloit-il faire dans cette galère ?* En vérité, Sire, outre les obligations que j'ai à V. M., j'en ai encore de très-grandes à tous les Allemands. C'est en vivant chez eux que je me suis dé-

pouillé de cet esprit turbulent qui semble inséparable du génie françois. Qu'a de commun la philosophie avec la bulle *unigenitus*, et qu'importe à un disciple de Bayle ou de Gassendi l'état des jansénistes ou des molinistes ? Que diroit-on d'un homme sage ou qui voudroit passer pour l'être, qui s'occuperoit du rang que doivent tenir les fous dans l'hôpital qu'ils habitent ? Jansénistes, jésuites, calvinistes, luthériens, anabaptistes, quakers, tous ces gens-là ne sont-ce pas des fous pour un philosophe ?

J'ai reçu une lettre, il y a quelques jours, de Voltaire, qui m'a envoyé ses ouvrages, et qui ne manque pas de me dire que lorsque je passerai à Lyon, il seroit honteux que le frère Isaac ne vînt pas voir le frère Voltaire ; qu'il vouloit, à l'exemple des hermites Antoine et Paul, recevoir ma bénédiction avant de mourir. Mais je ne passerai pas par Genève, si je n'en ai une permission expresse de V. M. ; et tous les hermites et pères du désert, sans l'ordre de V. M., ne pourront rien sur moi.

J'ai l'honneur, etc.

Le 1 Janvier 1766.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a quelques jours, pour avoir le bonheur de lui souhaiter une bonne année, sans inquiétude d'esprit et sans douleur de corps. Si jamais un grammairien commentoit ma lettre, il diroit que lorsqu'on écrit à un roi philosophe, ce que l'on entend par les inquiétudes d'esprit, ce sont les intrigues des cours étrangères, parce que tous les événemens qui dépendent du sage ne lui donnent jamais aucun souci; mais toute la sagesse du monde ne peut rien contre des accidens causés par la folie. Souhaiter donc à un roi tel que vous la tranquillité de l'esprit, c'est souhaiter que le bon sens règne cette année dans toutes les cours de l'Europe. Ainsi soit-il! Celle de France vient de perdre un grand prince, qui aimoit le peuple et qui l'auroit rendu heureux, si cela avoit un jour dépendu de lui; il est mort non-seulement comme un saint, ce qui pour nous philosophes n'est pas grand'chose; mais avec la fermeté d'un héros. Peu de momens avant sa mort il fit venir ses

trois enfans ; il dit au duc de Berry qui doit régner un jour, les choses les plus nobles et les plus touchantes. Je crois que les jansénistes gagneront beaucoup moins à sa mort qu'ils ne l'ont espéré. Le roi dans trois mois a détruit totalement deux parlemens, celui de Pau et celui de Rennes : l'on fait le procès criminel à sept membres de ce dernier, qui ont poussé la licence jusques à écrire les lettres anonymes les plus insolentes au roi. Un de ces criminels eut l'audace de dire un jour en passant dans la place où est la figure équestre du roi autour de laquelle il y avoit plusieurs personnes : *Messieurs, c'est contre cette statue que nous défendrons vos droits.* La clémence dont on avoit usé depuis dix ans envers toutes les insultes que des bourgeois revêtus d'une charge qu'ils avoient achetée faisoient journellement à la majesté et à l'autorité royale, les avoit enhardis à ne plus garder aucune bienséance. Le parlement de Toulouse avoit décrété le duc de Fitz-James, gouverneur du Languedoc, de prise de corps ; celui de Rouen avoit cassé deux édits du conseil du roi et défendu sous peine de la vie de les exécuter. Ces robins se

croyoient des gens d'importance ; ils viennent d'apprendre à leurs dépens que pour les anéantir le roi n'a eu besoin d'autres moyens que de le vouloir.

V. M. a-t-elle vu la nouvelle édition du Dictionnaire philosophique de Voltaire ? Il m'a mis dans la préface comme auteur de l'article *Genèse*. Il a été chercher dans mon *Timée* ce que j'ai dit sur Moyse et sur le Pentateuque ; il a ajouté à cela sept ou huit bonnes impiétés. Ce qui l'a engagé à me faire ce tour, c'est que son livre a été mis par l'assemblée du clergé sous l'anathème éternel, et pour diminuer la flétrissure de cette condamnation, il a mis dans cette nouvelle édition le nom de plusieurs personnes qu'il dit lui avoir envoyé les principaux articles de son Dictionnaire. Cet homme mourra comme il a vécu. Je viens de recevoir quatre exemplaires de son Dictionnaire, qu'il m'a envoyés en présent. Je ne puis pas nier que le fond de son article *Genèse* ne soit de moi, puisqu'il est extrait de mes notes sur Timée ; mais je ne lui ai rien envoyé : j'ai encore moins écrit quatre ou cinq impiétés très-plaisantes, mais très-capables de faire crier les dévots et

toute leur clique. Si V. M. ne trouve pas ce livre à Berlin, j'aurai l'honneur de lui en remettre un en arrivant; car elle aura aussi-tôt cet exemplaire que celui qu'elle pourroit faire venir, étant fermement résolu de partir à la fin du mois de Février de ce pays, le temps y étant déjà assez beau. Je prie encore instamment V. M. de n'être pas fâchée si je ne suis pas arrivé au comencement de cet hiver; mais quelque envie que j'en aye eu, la chose m'a été impossible, et, après la cruelle maladie que j'avois faite, j'étois trop foible pour pouvoir entreprendre un long voyage dans la mauvaise saison. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Eguilles, le 4 Janvier 1766.

SIRE,

J'aurai l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. avant la fin du mois d'Avril; je pars d'ici dans trois jours pour Strasbourg en droiture; ma voiture est déjà arrêtée, et qui plus est payée jusqu'à Besançon; je ferai le voyage dans un bon carrosse sans courir la poste; car, en vé-

rité, j'ai reconnu que, pour aller plus vîte, je devois me soumettre à la nécessité d'être obligé de faire les journées que le cocher, avec lequel j'ai fait marché pour me conduire, a réglées par son accord. C'est-là un moyen assuré que j'ai trouvé pour me garantir des attaques et des tentations de la paresse : quant aux maladies, j'ai une si grande attention à ma sante, et je ménage si fort mon estomac.

Que je défie bien toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

Je ferai depuis Lyon jusqu'à Berlin mon voyage avec Mr Stosch, qui vous a vendu, à ce qu'il m'a dit, un magnifique cabinet de tableaux et de raretés. Il est venu me voir ici à Éguilles trois fois, et il m'attend à Lyon, où il avoit quelques affaires qui l'obligeoient de s'arrêter dans cette ville. Vous enrichissez donc toujours vos palais, Sire, et surtout Sans-Souci, des précieuses reliques de l'antiquité, dont la plus petite vaut mieux que toutes celles que possède l'église de Magdebourg ; je n'excepte pas même la pantoufle de la Vierge.

J'aurois, Sire, bien des choses à dire ici à V. M. au sujet de ce qui se passe dans ce pays. Le roi vient enfin de s'apercevoir que des gens faits pour juger les procès, vouloient marcher de pair avec lui; il les a punis, et les a fait rentrer dans l'état où ils doivent être. Jamais les parlemens sous Louis XIV n'ont été si humiliés; tous les gens de bon sens en sont charmés; ces prétendus défenseurs des peuples devenoient insupportables au peuple par leur fierté. Je n'ai jamais mieux compris combien il est nécessaire qu'un roi soit maître absolu, que depuis que je suis en France; tous les prétendus états mitoyens entre ce peuple et le roi ne sont que de petits tyrans, qui manquent également à leur maître et à leurs concitoyens. L'on a beau dire que sous un mauvais roi des personnes qui balancent son pouvoir sont très-utiles; je réponds à cela que je ne doute pas que le peuple n'ait été infiniment plus heureux et plus tranquille en France sous Louis XI, qu'en Angleterre sous le règne de la maison de Stuart, dont la puissance étoit si balancée. V. M. sera étonnée de voir que je suis devenu si anti-parlementaire; c'est que j'ai appris pendant

dant vint-cinq ans à Berlin le bien qui résulte de n'avoir qu'un maître, qui sait se faire obéir; et que je n'ai jamais mieux connu ce bien que depuis que j'ai vu tout ce qui se passe en France.

Depuis que je suis ici j'ai voulu connoître les raisons, les causes de bien des choses: et je suis venu à bout de ce que je souhaitois. En vérité, Sire, ce seroit dommage que je fusse mort à Avignon, car j'ai bien fait une bonne provision pour les soupés philosophiques de Sans-Souci. J'ai en vieillissant ramassé de quoi suppléer à la perte de l'imagination, et au dépérissement de l'esprit; et j'ai meublé ma mémoire de trente contes, pour dédommager mon ame de la pesanteur dont elle devient tous les jours, et du peu de vivacité qui lui reste. Un autre que moi regretteroit d'avoir perdu ce peu d'imagination dont la nature l'avoit doué, et craindroit de paroître comme dépouillé de ce qui a pu le faire goûter dans le monde; mais je sai que V. M. ne fera point sécher un figuier, parce qu'il ne porte plus que des feuilles dans une saison où il ne peut avoir des fruits. Voilà Sire, ce qui me rassure. J'ai l'honneur, etc.

A Eguilles, ce 20 Mars 1766.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. des vers qu'on débite sous mon nom à Potsdam et à Berlin. Je voudrois les avoir faits, parce qu'ils sont excellens, dignes de Voltaire ou de vous; et si vous n'y étiez pas loué, je croirois que vous en êtes l'auteur; car je ne connois personne dans ce pays capable d'en écrire de pareils. Si vous ne les trouvez pas bons, je dirai alors :

En vain contre le Cid un ministre se ligue, etc.

Vers au Roi de Prusse.

La mère de la Mort, la Vieillesse tremblante
A de ses bras d'airain courbé mon foible corps,
Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante
De mon ame immortelle attaque les ressorts.
Je brave tes assauts, redoutable Vieillesse;
Je vis auprès d'un sage, et je ne te crains pas;
Il te prêtera plus d'appas
Que le plaisir trompeur n'en donne à la Jeunesse.

Coulez, mes derniers jours, sans trouble et
sans terreur;
Coulez près d'un héros dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le songe de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.
Ma raison, qu'il éclaire, en est plus intrépide;
Mes pas par lui guidés en sont plus affermis :
Tout mortel que Pallas couvre de son égide,
Ne craint pas les Dieux ennemis.
Philosophe des rois, que ma carrière est belle!
J'irai de ce palais par un chemin de fleurs
Aux champs élysiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ses successeurs;
A Salluste jaloux je lirai votre histoire,
A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers :
Je surprendrai les morts, ils ne pourront m'en
croire;
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.
Mais lorsque j'aurai vu les ombres immor-
telles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont
soumis,
Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.

Le Marquis d'Argens.

Le poëte, Sire, qui place mon nom au dessous de ces vers et qui me les attribue, me fait surement bien de l'honneur; mais il se trompe fort (quelque admirateur que je sois de la gloire de V. M.), s'il croit que je suis pressé d'en aller entretenir Marc-Aurèle.

Assez d'autres, Seigneur, s'acquitteront sans moi
Sur ces funestes bords d'un si brillant emploi.

A propos, Sire, comme l'état naturel de l'homme est d'avoir toujours des rhumatismes, des crampes, des fièvres, et que personne ne remplit mieux cet état que moi; la volonté de V. M. est-elle (si par hasard en soignant ma santé je venois contre l'ordre des choses à me porter passablement) que j'aille à Berlin? Je la supplie de me faire donner ses ordres à ce sujet par Mr de Catt, pour que je puisse prendre alors quelques gouttes de plus, et quelques paquets de poudres, pour violer toutes les lois du meilleur monde possible, où l'on doit toujours avoir des courbatures. Je ne murmurerois pas contre ces lois, si je pouvois faire d'aussi bons vers que ceux que j'ai l'honneur d'en-

voyer à V. M., et que j'aimerois mieux avoir composés.

Que ceux qu'a faits, fait, et fera
Monsieur le chevalier d'Ora.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Potsdam, ce 4 Déc. 1767.

SIRE,

Votre Éloge du prince Henri m'a dégelé pendant une demi-heure, et votre éloquence a produit sur moi ce que le poële le plus ardent n'a pu faire depuis trois semaines. Vous avez le feu de Démosthènes, la noble véhémence de Bourdaloue, et vous tempérez cela, lorsque vous voulez, par les grâces de Fléchier. Pourquoi avez-vous répété deux fois dans la même page une phrase exprimant la même pensée et dite dans les mêmes termes? Voici cette phrase... *d'un enfant qui n'a laissé aucune trace de son existence.* Si vous n'aviez pas commis cette légère inadvertance, vous auriez fait ce qui n'est pas réservé à un mortel, un ouvrage sans défaut. Les pages 8 et 9 de votre discours valent mieux que

le Dictionnaire de Suidas ; et j'aimerois mieux avoir écrit la page 20, que tous les livres de Scaliger. Quant à la page 27, elle est au dessus de mes louanges : c'est aux Bourdaloue, aux Patru et aux autres maîtres de l'art d'en faire l'éloge. J'ai l'honneur, etc.

A Potsdam, le 5 Janvier 1768.

SIRE,

Parmi les maux dont V. M. fait l'énumération dans les vers qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, elle a oublié le mal aux dents, et c'est précisément celui qui m'a empêché de remercier plutôt V. M. de son épître, dont les vers sont très-bons. Je l'ai relue deux fois, et j'ai toujours admiré combien V. M. a l'art de peindre les choses les plus simples avec une vérité qui les fait valoir : la description du friesel est admirable, on ne peut rendre plus noblement un détail qui paroît d'abord si commun. Le coup de patte que vous donnez en passant aux bigots, m'a fait bien rire d'un côté ; car la douleur de ma dent m'empêchoit de remuer la mâchoire de l'autre. Enfin, Sire, tout hy-

pocondre que me suppose V. M., j'ai trouvé votre ouvrage charmant; il n'y a que l'épihète de *sournois* que vous me donnez, qui m'a scandalisé. Si vous aviez placé ce mot à la fin d'un vers, je n'aurois rien dit; je connois jusqu'où la nécessité de la rime emporte quelquefois les meilleurs poëtes : mais m'appeler *sournois* au milieu d'un vers, en vérité cela n'est guères chrétien.

Continuez, Sire, de faire de bons ouvrages, dussiez-vous les écrire tous contre mes maladies; et moi de mon côté je continuerai de boire mes bouteilles de tisane, pour soulager une poitrine qui ne vaut guères mieux que celle que Maupertuis humectoit d'eau des Barbades et qu'il conduisit bientôt par cette liqueur à la parfaite maturité. Quant à moi, je veux encore rester vert, s'il est possible, pendant quelques années, parce que je n'ai point achevé de compiler tous les passages dont j'ai besoin pour composer une douzaine de volumes *in-folio* qui pourront être d'une grande utilité à la postérité pour tous ceux qui auront la diarrhée.

J'ai l'honneur, etc.

A Potsdam, ce 5 Février 1768.

SIRE,

Pour répondre aux questions que V. M. m'a fait la grâce de me proposer, j'aurai l'honneur de lui dire avec l'impartialité d'un juif qui ne décide point entre Genève et Rome, et qui regarde d'un même œil le socinien et le catholique, 1) que la divinité du fils de Dieu n'a point été crue dans les trois premiers siècles ; on a seulement regardé Jésus comme une créature infiniment plus parfaite que les autres ; mais cependant bien inférieure à Dieu le père, qui n'étoit, pour ainsi dire, celui de Jésus que par adoption. C'est ce que nous voyons clairement par le témoignage des plus grands pères de l'Église, qui ont vécu avant le concile de Nicée. Origène, qui naquit vers l'an 185, et qui fleurit au troisième siècle, dit, dans son ouvrage contre Celse, que de son temps il y avoit quelques gens de la multitude qui croyoient que le fils étoit égal au père, et Dieu comme lui ; mais que ces gens étoient des ignorans. Aujourd'hui les docteurs catholiques tâchent de justifier Origène et donnent la torture à

certains endroits de ses ouvrages; mais cette conduite est pitoyable et ne peut servir qu'à tromper quelques gens qui ne connoissent pas les écrits de ce père. St Jérome étoit de meilleure foi que les théologiens modernes; car il accuse nettement Origène d'avoir avancé que le fils en comparaison du père étoit une petite lueur; qu'il n'étoit pas la vérité, mais l'image de la vérité; qu'il étoit visible et le père invisible. Le fameux Mr Huet, évêque d'Avranches, est convenu dans ces derniers temps qu'Origène avoit dit clairement que le fils en comparaison du père n'étoit point la bonté même, mais seulement l'image de la bonté.

Cette doctrine étoit celle des pères qui avoient précédé Origène. Aucun d'eux n'avoit fait Jésus égal à son père. St Justin, qui vivoit vers l'an 150, dit dans son Dialogue, pag. 356 et 357, que le père est invisible et le fils visible, et que la grandeur du fils n'approche point de celle du père. Je pourrois, si je voulois, placer ici les autorités de dix autres pères de l'église; mais je renvoie ceux qui seront curieux de les voir à l'ouvrage du père Petau *).

*) Cet ouvrage est intitulé: *Petavii dogmata theologica.*

Ils verront dans le huitième chapitre du premier livre de cet auteur trois faits établis ; le premier est que la doctrine condamnée par le concile de Nicée dans la personne d'Arius ne lui étoit pas particulière, mais qu'elle avoit été commune à beaucoup d'écrivains qui l'avoient précédé. Le second est que le dogme de la divinité du fils de Dieu n'étoit pas bien établi, ni expliqué, avant le concile de Nicée. Enfin le troisième est que ce n'a été que par exagération qu'Alexandre, évêque d'Alexandrie, s'est plaint, dans sa lettre rapportée par Théodoret, qu'Arius avoit inventé un dogme nouveau, et que personne n'avoit enseigné avant lui. Que peut-on demander de plus que cette confession d'un théologien catholique, et qui plus est jésuite ? Je conviens que le père Petau fut dans la suite très-fâché de l'avoir faite ; il avoit d'abord eu pour but de représenter naïvement la doctrine des premiers siècles, et il n'avoit point déguisé les opinions des pères ; mais il sentit bientôt que c'étoit apprendre au public une chose qu'il devoit ignorer : on cria contre lui, non-seulement en France, mais même en Angleterre, où plusieurs théologiens

protestans le maltraitèrent dans leurs écrits. Il fit donc une préface dans le but de détruire ce qu'il avoit établi auparavant ; il changea du blanc au noir ; il sacrifia la réputation de bon critique à celle de théologien orthodoxe ; il fit amende honorable aux pères, et dit mille puérilités pour prouver leur orthodoxie sur la trinité.

2) Ce fut au concile de Nicée que le saint Esprit fut déclaré troisième personne de la trinité.

3) Il n'y a aucun concile général qui ait établi l'infaillibilité du pape ; au contraire des conciles généraux ont quelquefois déposé des papes. La doctrine de l'infaillibilité du pape est seulement soutenue *publiquement* par tous les théologiens ultramontains, et *sourdement* en France par les jésuites.

4) Le dogme insensé de la transsubstantiation a commencé à s'établir dans les écoles de théologie au onzième siècle, et a été confirmé par le concile de Trente, à l'occasion de ce qu'il avoit été rejeté par Luther et Calvin, comme une nouveauté ridicule.

5) Le dogme du purgatoire est plus ancien que celui de la transsubstantiation. On en trouve quelques légères traces dans les écri-

vains du sixième et septième siècle ; il fut entièrement établi dans le huitième, les moines ayant trouvé dans ce dogme des richesses immenses.

6) Le mariage des prêtres n'a été aboli qu'au troisième siècle : avant ce temps il y avoit eu quelques conciles qui avoient voulu le défendre, entre autres ceux d'Elvire, de Tolède, de Valence, et d'Arles, mais les canons de ces conciles n'avoient jamais été mis que très-foiblement en exécution, et l'on trouve dans les auteurs catholiques, car le témoignage des protestans seroit suspect à ce sujet, l'on trouve, dis-je, un million de preuves du mariage des prêtres et des évêques jusqu'au treizième siècle. Geraldus Cambrensis, qui a vécu dans le douzième et treizième siècle, dit dans le traité *de laudibus Walliæ*, inséré dans l'*Anglia sacra* pag. 450, que les évêques étoient mariés dans le pays de Galles. St Bernard, qui vivoit dans le douzième siècle, et dont je ne crois pas que les catholiques refusent le témoignage, dit en parlant de Malachie, son contemporain, son ami, dont il a écrit la vie, que les huit prélats qui avoient gouverné l'église de Celsus, évêque auquel Malachie avoit succédé, avoient tous

été mariés. On trouve dans l'histoire de Normandie par le Sieur de Masseville, auteur catholique qui vivoit encore il y a trente ans, que Robert, fils de Richard, Duc de Normandie, étant archévêque de Rouen, épousa une personne de qualité, de laquelle il eut des enfans, qu'il laissa riches du bien d'église. On lit, dans les premiers volumes des journaux des savans, qu'un évêque deNormandie ayant voulu vers la fin du onzième siècle faire abolir dans un concile les mariages des prêtres, fort fréquens dans ce temps-là, ils prirent des pierres pour le lapider. Dans l'Église grecque les prêtres se sont toujours mariés et se marient encore.

7) Quant à l'article de la Vierge, ce n'est point un concile mais plusieurs théologiens qui auroient voulu la mettre pour la quatrième personne de la trinité ; c'est ce qu'on peut voir fort au long dans Bayle, en cherchant dans la table des matières le mot *Vierge* : je n'ai point actuellement la bonne édition du dictionnaire de cet auteur, où ce fait est rapporté,et je ne puis placer ici les propres termes de ces théologiens.

Voilà, Sire, les éclaircissemens que V. M. m'a fait l'honneur de me demander; j'ai un

peu insisté sur le premier parce que je pense que, lorsqu'on veut avancer un système qui détruit toutes les idées reçues et qui ne va pas à moins qu'à prouver que la Divinité qu'on adore n'a point été regardée comme telle par ceux qui ont transmis la religion jusques à nous et que nous considérons comme en étant les pères, il faut des preuves claires; une simple assertion n'est point du tout suffisante pour un fait de cette importance. Puisse le ciel donner à V. M. la longueur des jours de Mathusalem, la force de David, et les richesses de Salomon! car pour la sagesse, vous en avez une meilleure dose que la sienne, et jamais les concubines ne vous feront offrir de l'encens à St Ignace et à St Christophe, comme elles en firent offrir à Baal et aux idoles par ce roi si vanté en Israël.

Je suis avec un profond respect, etc.

A Berlin, ce dimanche matin, fait en toussant beaucoup.